B-VI
43

B 582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

OCTOBRE 1780, *PREMIER VOL.*

209709
3. 27

A PARIS,

Au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

Au Bureau, & chez Gueffier, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

OCTOBRE 1780. *PREMIER VOL.*

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HÉROIQUES.

CASSANDRE.

Par le Sr. DE COSTE DE LA CALPRENEDE.

Paris, 1644, 1645, 1650, 1654, 1667 & 1731, 10 *vol. in*-12.

TOUTES ces Editions du chef-d'œuvre de la Calprenède, ont été copiées les unes sur les autres, & sont toutes divi-

sées en un pareil nombre de volumes qui contiennent chacun trois livres. Le mérite de l'ouvrage suffit pour en justifier le nombre, aussi-bien que l'estime de tous les esprits solides qui l'ont préféré & le préfèrent encore à la foule des petits Romans tronqués, où l'on n'apperçoit ni plan, ni grandes idées, ni caractères, ni passions, ni scènes brillantes, ni situations imposantes & dessinées avec énergie.

Les Comtes *Giuseppe Ronchi* & *Majolino Bissaccioni*, qui occupèrent leurs savans loisirs à transporter nos grands Romans dans leur langue, n'ont point oublié la Cassandre. La traduction qu'ils en firent, parut imprimée à Bologne en 1652, à Modene, à Venise en 1710 & 1716, en cinq vol. *in*-12. Il est étonnant que la vivacité & l'impatience Italiennes aient accueilli avec l'avidité qu'on vit paroître ces longues lectures, où les incidens multipliés, l'intrigue sans cesse renouée & prolongée retardent la jouissance, irritent le desir, & désespèrent à tous momens la curiosité trompée.

L'étendue magnifique & l'art des plans; la grandeur des caractères, l'intérêt des

situations, la science vaste & les vérités historiques, feront toujours distinguer ces compositions célèbres qui ont consacré les noms de Mademoiselle de Scudéri, de son frere, de la Calprenède, de Gomberville & de d'Urfé. Nous annonçons donc avec confiance la résolution que nous avons prise de les analyser toutes successivement.

On a déja fait une réduction de la Cassandre. L'Auteur a renfermé tout l'ouvrage dans trois volumes de cinq cens pages chacun, imprimés à Paris en 1752, *in*-12. Il n'a fait qu'élaguer de longs monologues & des conversations, & resserrer l'extrême prolixité du style, sans presque le dénaturer. L'opération que nous allons faire, exige absolument un autre style; mais nous respecterons la charpente & les autres beautés rassemblées dans ce vaste édifice.

Nous renvoyons au premier volume de Juillet 1776 de la Bibliotheque des Romans pour tous les détails de Biographie qui regardent la Calprenède; & nous nous bornerons ici à quelques réflexions nouvelles sur l'utilité des Romans & sur le genre de celui-ci. Il ne peut que plaire

aujourd'hui, qu'on ſait mieux diſtinguer dans les compoſitions des arts la portée diverſe, la ſolidité des talens de leurs Auteurs, & qu'on dirige ſon eſtime de préférence vers les grands ſyſtèmes d'idées; l'ordre ſavant, la connexité vraiment philoſophique, les plans vaſtes qui en découlent, ainſi que la liaiſon de leurs parties, les rapports frappans, brillans, inattendus, le nerf & la tenue dans l'invention & dans le ſtyle?

Mais il eſt (& nous ſommes forcés de le dire) il eſt encore des eſprits étroits qui, ſubjugués par les idées claſſiques, n'eſtiment rien que ſur la parole des maîtres, & ſe condamnent à ramper éternellement ſur les traces conſacrées. Leur ridicule orgueil s'applaudit d'une inſtruction qu'ils oſent appeller méthodique & ſolide, parce qu'ils ſont parvenus à raſſembler, en ſuivant *la routine*, quelques lambeaux de connoiſſances ſtériles, ſans brillant & ſans charme; & ce ſont ces eſprits qui affectent de mépriſer les Romans.

Les eſprits ſupérieurs ne mépriſent rien. Le héros, le philoſophe, l'homme de génie, ont ſouvent des raiſons très-ſoli-

des de s'attacher à ce que d'autres nommeront des bagatelles. Ne sait-on pas qu'Alexandre & Pompée aiguillonnoient leur valeur par la lecture des Romans d'Homère, que Charles XII puisa son héroïsme dans le Roman de Quinte Curce, & le fameux Pescaire dans Amadis : qu'Esope s'amusoit à faire rouler des noix ; que Racine portoit la bannière aux processions de ses enfans, & que le grand Newton soufflait des bulles légères qu'il se plaisoit à voir éclater dans l'air. La morale familière du philosophe, la sensibilité touchante du poëte étoient liées à ces puérils amusemens ; & sans celui du premier génie de l'Angleterre, nous ignorerions encore la nature de la lumière & l'essence des couleurs. C'est à des canevas italiens, à des contes, à des parties de plaisir, que nous devons les bonnes Comédies de Molière ; c'est au goût de la Fontaine pour les jeux d'enfans que nous devons ses fables ; & tel peut-être n'a profondément raisonné sur l'esprit & le cœur humain, qu'après avoir puisé ses idées dans les habitudes familières de la société, ou dans les Romans qui la représentent.

Quiconque ne porte point en soi les germes d'un esprit philosophique, ne gagne rien à jouer au colin-maillard & doit jetter tous les livres. Il n'est pour lui que des jeux frivoles, comme il n'est que des livres dangereux, & les plus solides ne le rendront que plus sot en lui faisant perdre son ignorance. Mais le livre le plus futile cesse de l'être pour qui médite, analyse ou compare. Ce ne sera jamais la nature des idées qui le lui fera tomber des mains : il ne proscrira que les livres sans idées. L'ignorant soupçonne des poisons dans la plûpart des herbes ; le sage n'y découvre que des sucs & des propriétés utiles.

Eh ! pourquoi ne liroit-on pas les Romans ? Soit qu'on s'en serve pour charmer ou pour étendre son imagination ; pour égayer ou pour aggrandir son ame ; pour dissiper, orner ou exercer son esprit ; pour développer ou rectifier les mouvemens précieux de sa sensibilité, on aura plus gagné que dans toute autre sorte de lecture.

L'homme de lettres considère les Romans comme la souche de l'arbre littéraire ; comme le point commun d'où

tous les autres genres, séparés par les formes, ont successivement découlé; comme la partie la plus abondante de la littérature de tous les peuples; comme le dépôt des richesses de leur imagination, le champ où s'est plus exercé le vol de leur esprit, & où il a semé ses fleurs avec plus de prodigalité; enfin comme des ouvrages où la langue nationale a déployé toutes ses ressources, réuni toutes ses beautés, & exposé tous ses trésors. Chaque genre a sa langue: l'histoire ne parle point comme la morale, ni la poésie comme l'éloquence; le Roman unit tous les tons, & consacre le langage familier. Les autres genres parlent aux hommes instruits; le Roman se fait entendre des femmes & des enfans.

Un philosophe le préfère souvent à l'histoire même. Il sait que la science de l'homme est d'une nécessité plus forte que celle des faits & qu'elle doit la précéder. S'il veut analyser l'esprit humain, détailler ou comparer ses efforts, ses ressources & ses périodes; lier un grand faisceau de lumières sur cet objet important, les revêtir d'intérêt, circonstancier & vérifier ses notions sur les mœurs, les cou-

tumes & le caractère des nations ; enfin s'il veut rédiger un code de morale universelle, il puisera dans les Romans : c'est par eux qu'il commencera son travail & par eux qu'il le couronnera ; parce que c'est-là plus particulièrement que les hommes & les siècles ont pour ainsi-dire, imprimé leur figure, & placé le résultat de leurs loix, de leurs climats & de leurs habitudes (1).

(1) Si l'on suppose un Roman composé par un Sauvage du nord ou du midi, on devine que ses mœurs y seront nécessairement consignées, puisqu'il n'en connoîtra point d'autres. Son récit sera bref, sans artifice & sans complication, parce qu'il ne parlera, n'agira que d'après un seul principe, une seule impulsion qui lui viendra de la nature & non pas des décences. Il ne tracera point de brillantes oppositions, de caractères, d'intérêts, ni de procédés, parce que dans son pays il n'y aura qu'un seul caractère, commun à tous les Sauvages, un seul intérêt & un seul procédé dans telle ou telle situation. Il peindra donc son amour ingénûment ; &, soit qu'un ours lui mange sa maîtresse au Groenland, soit

La poéſie plus menſongère préſente un miroir moins fidèle. Elle aime à dénaturer, tranſpoſer, emprunter, exagérer. Elle veut des atours, elle affecte la

qu'un rival la lui ſurprenne au Congo, il tuera l'ours & ſon rival ingénûment encore. Il aura les paſſions vives, il hâtera la concluſion; il ignore tous les arts, ſon ſtyle ſera ſec & naturel: mais il a l'imagination neuve, il empruntera des idées phyſiques, & alors ſon ſtyle deviendra plus énergique; & ſans ſortir de la nature, il paroîtra extraordinairement figuré.

Il eſt certain que le caractère des peuples ſe dépoſe dans les Romans juſqu'à certaine époque où les idées ſe communiquent, où les mœurs ſe mêlangent, où l'on s'imite. Mais alors même l'amour qui en fait le fond, y laiſſe encore l'empreinte du caractère qu'il a reçu des loix, & des préjugés divers.

L'Aſiatique n'a que bien peu de Romans: la cauſe en eſt dans l'exiſtence bornée des femmes dans ſon pays. Il les conſidère peu, traite l'amour avec facilité; & ces préliminaires qui forcent l'Européen à développer toutes ſes fa-

singularité. Mais le Roman, qui ne peut plaire qu'autant qu'il caractérise, & qu'il rapporte tout à des idées connues, ne déguise que légèrement ; &, soit qu'il

---

cultés, n'existant pas pour lui, il ne lui reste que la réalité de l'amour, tandis que c'est l'amour d'imagination qui fournit à la plume. C'est une remarque de M. Lenglet du Frenoi, que quiconque peut acheter sa maîtresse au marché, ne peut entrer avec elle dans une belle & longue intrigue.

Si nous revenons en Europe, nous ne trouverons guères que des Romans historiques chez les Allemands. Naturellement flegmatiques, réfléchis & pleins de dignité avec le sexe, les détails d'un futile amour les attacheroient peu, s'ils n'étoient mêlés à des choses plus solides. L'Anglois, dont l'imagination est plus vaste que brillante, l'esprit plus profond que délicat, le tempérament plus sérieux qu'ardent, creuse dans les passions, raisonne & moralise ; vous intéresse, vous occupe, s'empare de vous en tyran, & verse sur ses peintures les teintes sombres qui distinguent son caractère. S'il rit quelquefois,

s'arrête dans la vraisemblance, soit qu'il s'égare dans les déserts de l'imagination, il est toujours forcé de découvrir l'hom-

son rire est plein de bile ; & il se marque aussi fortement dans les écrits de Swift que dans ceux d'Young ou de Richardson. L'Italien a l'esprit aussi libertin que son cœur, l'imagination aussi vive qu'étourdie. *Les longs ouvrages lui font peur.* Il en adopte & n'en crée point ; il se borne aux saillies, s'égaie dans les contes & marche plus originalement dans cette carrière. Le peu de liberté qu'il obtient dans le commerce de la galanterie, fait qu'il s'embarrasse dans les intrigues compliquées, de même que l'Espagnol, mais celui-ci moins bouffon, d'une humeur moins volage & versatile, plus tendre, plus noble, plus fier & plus décidé, brillera par la pureté, le désintéressement de l'amour, par la valeur & la jalousie, par la fidélité persévérante, le silence passionné, le génie d'intrigue ; & comme son ame est prodigieusement exaltée, ses idées & son style le feront prodigieusement aussi. Le François prendra tous les caractères, les soutiendra, les embellira.

me, son climat & son siècle; & lorsque les opinions consacrèrent la simplicité pastorale, les talens militaires, la féerie, les idées d'une fausse philosophie & la mysticité, les Romanciers parlèrent le langage des opinions, & leurs ouvrages en prirent le caractere.

Avec moins d'art & de graces que la poésie, l'histoire trompe encore ou peut tromper. Le Roman séduit, instruit souvent & ne trompe jamais. L'Historien dit ce qu'il peut, & laisse toujours à désirer; le Romancier va au-devant de ce qu'on veut, & l'on gagne avec lui tout ce qu'il raconte de vérités. *Ces événemens sont-ils vraiment arrivés* ? êtes-vous forcé de demander à Tite-Live. Vous n'avez pas besoin d'interroger Pétrone : ces mœurs qu'il vous expose, ces passions, & tous ces procédés qu'elles enfantent, portent leur caractère de vérité, & vous disposent à croire tout ce que Tacite vous dévoilera du règne de Néron. Harvey lisoit l'épisode de Didon : tout est vrai, s'écrioit-il; *cet homme n'est pas menteur, il est possédé.* C'est ainsi que tout est vrai dans le Roman, puisqu'on sent tout ce qu'il y a de faux. L'histoire seule a le privilège

d'en imposer. Elle n'a d'ailleurs que des couleurs, & ne trace que des tableaux : le Roman a des fils secrets, & fait jouer les personnages sous nos yeux. Leurs mouvemens sont vrais, produits par des causes naturelles ; & c'est par cette évidence qu'on est vaincu.

Mais accordons que l'exacte vérité soit le mérite de l'histoire ; n'avons-nous besoin que de vérités ? Hélas ! c'est au Roman de nous en consoler par les mensonges. Elles sont tristes ces vérités ; le bonheur est dans les rêves. Il y a si peu de profit à voir le genre humain, tel qu'il est ; le plaisir est si grand à le considérer, tel qu'il devroit être, qu'on est tenté d'attribuer à cette cause le goût universel qu'on a pour les chimères. Il est plus doux d'être séduit, que d'être détrompé.

La morale est arbitraire : chacun l'entend à sa guise ; sa beauté n'est que d'un tems, & n'est pas pour tous les yeux ; elle est sévère, sa voix repousse : c'est une prude. La poésie est belle, trompeuse, séduisante, & vaine pour tous : c'est une coquette. L'histoire attire nos regards, plus qu'elle ne les attache, se fait ad-

mirer, plus qu'elle n'intéreſſe : c'eſt la beauté. La Fée du Roman, c'eſt la maîtreſſe que j'aime, en qui je loue tout, à qui je pardonne tout : c'eſt la maîtreſſe qui m'aime, qui connoît le beſoin de mon ame, les goûts de mon eſprit & le vœu de mon cœur. Elle ſe pare ou ſe néglige, elle rit, elle pleure, joue, deviſe, ou raiſonne, & va toujours à mon cœur : elle n'a qu'un but, c'eſt celui de me plaire : elle y parvient en m'occupant, en m'amuſant, en m'inſtruiſant, en me grondant, de même qu'en me favoriſant. C'eſt Vénus qui me ſubjugue par ſon aſpect ; c'eſt Armide qui me retient par ſes charmes ; c'eſt la douce Sorel qui me fait tout oublier pour ſon amour. Elle tient un ſceptre & me commande : elle tient des fleurs & me couronne.

Nous ne voulons pas ſuppoſer, que d'après ces deux mots d'apologie, on puiſſe nous accuſer de conſeiller la lecture de tous les Romans, de les regarder tous comme également utiles, également parfaits. Si nous ſommes loin du zèle attrabilaire & peu éclairé qui les proſcrit ſans diſtinction, nous ne ſommes pas moins éloignés du goût vicieux qui

les adopteroit tous sans examen. Il en est que nous craindrions même d'indiquer, en condamnant leur genre ; il en est d'autres qui sont dépourvus de science & d'imagination ; d'autres mesquinement calqués, & d'autres où la trivialité des bonnes idées ne peut certainement racheter le défaut d'action, de mœurs ou d'intérêt. L'horreur, le mépris & l'oubli écarteront les uns & les autres de nos mains. Nous n'entendons parler que des fruits brillans de l'art, de la sagesse & des vrais talens ; de ces beaux ouvrages dont on peut jouir sans honte, sans dégoût & sans perte de tems.

On ne peut refuser à ceux dont nous allons dire quelques mots, à ces grands Romans du siècle de Louis XIV, une préférence honorable sur tous les autres. Ce sont de vrais poëmes, dont les beautés sont de tous les âges, & d'une nature à élever l'ame, étonner l'esprit & intéresser le sentiment. Leurs défauts mêmes seront encore précieux sous certain point de vue. Ils tenoient aux mœurs de la vieille cour, au ton des sociétés, à la galanterie du tems : & malgré ces défauts, on pourroit encore les proposer comme des four-

ces d'héroïsme, des modèles du grand art, & du sublime dans la composition.

Il ne faut pas, comme le sévère Auteur du dialogue des héros de Roman, s'arrêter à quelques teintes d'un pinceau moins heureux, & condamner un grand tableau. Sa critique juste, éclairée, sage, mais amere & étroite, ne connoissoit que le modèle classique de perfection, & tout ce qui n'étoit pas strictement moulé d'après son modèle, lui paroissoit méprisable. Son œil étoit accoutumé à se porter sur un endroit foible; & parce qu'il voyoit des Magiciens, & une procession dans le Tasse; une liberté de génie trop indocile dans l'Arioste; quelques fadeurs dans Scudéri; quelques pensées trop modernes dans la Calprenède, & quelques vers d'une touche un peu molle dans Quinault; il oublioit tout le reste, sans songer que l'homme de génie mépriſe d'avance le reproche des petites choses; qu'un esclave est toujours docile; que l'ennui est attaché à l'uniformité; & que le moins estimable des hommes est celui qui ne fait point de fautes.

C'est d'après Boileau, qu'on a trouvé

mauvais qu'un Prosateur imitât les formes poëtiques & ne les copiât pas servilement. La Calprenède en effet a distribué l'action de ses Romans dans un ordre tout-à-fait épique, sans s'asservir néanmoins à l'arrangement des parties, indiqué par Aristote & tracé par les Poëtes. Mais qui plus que le Romancier, doit avoir la liberté du choix des formes ? C'est de l'audace du génie qu'on les vit toutes éclorre. Virgile, en imitateur, dessine sur le plan d'Homère. Les crayons d'Ovide & de Lucain déplacent hardiment les traits, & composent un autre ensemble avec d'autres proportions. Le Trissin, le Tasse, le Camoëns, Voltaire, projettent dans le moule ordinaire. L'Arioste plus heureux, s'enfuit en riant de la férule d'Aristote ; & le fier Milton la foule en grondant. Sans les tentatives hardies, nous n'aurions, comme des Sauvages, qu'une seule forme de composition. Le lâche s'endort ignoblement sur le bien de ses pères : le héros abandonne la lisière quand il veut s'élever aux cieux.

Le second reproche, qui mérite en-

core d'être relevé, consiſte dans l'exagération des caractères. Ceux de la Calprenède ſont, il eſt vrai, fort au-deſſus de l'humanité; mais ce défaut n'eſt peut-être devenu très-ſenſible, que parce qu'on les a faits fort au-deſſous dans les Romans poſtérieurs. La chimère du vieil héroïſme valoit encore mieux que la réalité de nos petits-maîtres.

On l'a dit cent fois : la nature commune n'eſt pas propre aux arts. Le Peintre, le Poëte, le Romancier, élèvent leurs penſées au-deſſus de ce qui exiſte, prononcent les traits ou les caracteres avec plus de force que dans la nature. S'ils ne la préſentoient que dans ſon état habituel, quels ſeroient donc l'utilité & le plaiſir de leur art ? L'effet dépend de l'exagération : on doit éviter également le familier & l'outré. Mais, dans certains cas, l'invraiſemblance même eſt préférable à la vérité. Milton nous a-t-il peint ſa belle Eve, comme une femme dont la peau rude & groſſière dût être brûlée par le ſoleil, ſale de terre, avec de grands ongles, & des cheveux noués par la ſueur & la pouſſière ? Le Pouſſin qui repréſenta Hermi-

nie coupant ses cheveux pour en former ces liens, & fixer l'appareil sur les blessures de Tancrède, les lui fit-il couper avec des ciseaux ? Il aima mieux s'approcher de l'invraisemblance, en lui mettant dans la main l'épée plus noble dont elle vient de se servir : le Sculpteur, contre toute vérité, dépouillera Laocoon de ses habits de Pontife, plutôt que de manquer le bel effet de son art.

Un autre reproche regarde la multiplicité des personnages, qui, dit-on, divisent trop l'intérêt. Dans un plan étroit, pour soutenir une action commune, on doit en éviter la profusion ; mais dans les Romans, dont nous parlons, où l'action est aussi grande que dans l'Epopée, l'intérêt moins fixé s'applaudit de s'étendre ; & les groupes en foule, attirant, captivant, tour à tour, l'attention, lui ménagent aussi des repos, multiplient les belles scènes, relèvent la grandeur du personnage principal ; &, pour nous servir d'une comparaison tirée d'un plus petit sujet, ne sent-on pas que sans ces bergers, ces nymphes, ces dieux, que le Poëte rassemble autour du désolé Gallus, & ces brebis mêmes qui s'arrê-

tent pensives & le regardent, la situation de ce personnage inspireroit moins d'intérêt; que ses plaintes auroient moins d'expression, & sa figure moins de saillie dans ce petit tableau (1).

Quand dans un Roman, un Poëme, une Tragédie, tous les caractères, tous les intérêts sont bien subordonnés, gradués avec art, liés par des rapports immédiats, & dirigés vers un même but, il n'y a rien de superflu, & la scène plus remplie en devient plus imposante. Quelques figures suffisent dans un payſage: mais la foule sied autour des palais.

Nous conviendrons, cependant, que la multiplicité de ses personnages a souvent embarrassé la Calprenede, l'a jetté dans une immense complication, dans l'obscurité quelquefois, & dans la nécessité des Episodes. On aimoit au siècle passé à s'égarer dans ces labyrinthes; mais si notre Auteur a pris plaisir à nous égarer, il s'est surpassé dans l'art de nous secourir habilement, & de nous présenter des fils imprévus. Il nous détourne avec un peu d'effort dans ses Episodes; mais au premier pas, il

(1) Virg. Eclogue 10.

fait germer les fleurs sur la route. Il nous rend bientôt ces écarts nécessaires, & l'on ne peut se dispenser de l'y suivre, si l'on ne veut s'interdire toute espèce de retour vers son but. Il n'en résulte pas moins de la lenteur dans la marche, une certaine complication dans le tissu, des scènes vuides & des récits ennuyeux.

De son tems, on ne savoit pas plus varier les caractères, que conduire une intrigue avec simplicité, & au moyen du plus petit nombre d'incidens possible. Ses Héros ne different que par de légères nuances, pensent, parlent, agissent avec trop d'uniformité. Il appartenoit aux Anglois de nous apprendre à les frapper dans des moules divers, à les présenter dans une opposition brillante, & à jetter dans le Roman ce dramatique inconcevable, que nous n'avons fait qu'ébaucher encore sur nos théâtres. O Fielding! O Richardson!

Les Espagnols étoient alors nos modèles : c'est d'eux que nous avions appris à former le nœud d'une intrigue avec artifice, à le développer avec facilité, & à surprendre l'imagination par des incidens extraordinaires, par des lettres,

des bagues, des écharpes, des reſſemblances, des ſuppoſitions, des équivoques, des rencontres & des meſſages ſoudains, toutes choſes qui tenoient l'eſprit en ſuſpens, & lui procuroient des ſurpriſes ſtériles, plutôt qu'elles n'intéreſſoient le cœur, & n'exercoient la ſenſibilité. Les Italiens d'ailleurs, nous avoient enſeigné la métaphyſique de l'amour, l'uſage des fades ſoupirs, des froides pointes, des raiſonnemens ſubtils, de l'exagération des penſées, des diſcours ſans mouvement, & des monologues ſans paſſion. Voilà l'origine de l'exiſtence des précieuſes, & de ces Princeſſes, toujours armées de grandeur & de dédain, à la déclaration du plus honnête Chevalier du monde. Le règne de l'eſprit devançoit celui de la philoſophie; l'eſprit eſt bavard, & voilà pourquoi l'on parloit tant dans les ſociétés, dans les Romans & ſur les théâtres.

C'eſt auſſi parce qu'il falloit préſenter des rapports plus immédiats à des lecteurs tout pleins d'eſprit & dépourvus de ſcience, que les Romanciers d'alors ont dénaturé les mœurs & ſacrifié les coſtumes : c'eſt en ce point ſur-tout, que le reproche doit éclater contre eux. Le

Scythe

Scythe & l'Asiatique, le Grec, le Romain & le Franc du sixième siècle, ont revêtu les mœurs de l'Hôtel de Rambouillet, & de la Cour de Madame de Maintenon. Il n'est point de héros qui ne soit un courtisan de Louis XIV ; il respire encore l'ambre ; & l'on jureroit qu'il se couvre d'un chapeau pointu. Son amour est humble, poli, galant & respectueux ; il soupire, il pleure, il s'évanouit : mais il ne se passionne, ne s'épanouit, ne s'irrite, ne délire, ne s'afflige, ni ne s'emporte jamais.

Aussi conviendrons-nous, que ce n'est pas relativement à la vérité des passions, aux développemens du cœur, à l'expression de la nature, que nous estimons les Romans du siècle passé. Mais il leur reste le mérite des plans qui étonnent par leur étendue, par une ordonnance habile & majestueuse, par les belles proportions des parties entr'elles, & d'elles avec le tout, par une conduite qui est presque toujours le chef-d'œuvre de l'art, & un enchaînement de ressorts, d'incidens & d'effets qui n'ont pu être inventés, gradués, fecondés que par la plus riche imagination, & tissus que par le jugement le plus so-

lide : le mérite encore d'un deſſein large & fier dans le tableau des ſituations, & de la grandeur dans les caractères de Rois & de Héros qui ſont tous pleins de prudence, de généroſité, de probité, de courage, de toutes les vertus ſupérieures, & dont les entrepriſes vaſtes & périlleuſes ſaiſiſſent l'ame d'une noble émulation. Qui ne recevra plus de ſurpriſe d'un Michel-Ange que d'un Lafage ? Plus de chaleur d'une bataille de Salvator-Roſe, que d'une noce de Tenieres ? Plus d'enthouſiaſme des ſcènes ſauvages, magnifiques & terribles que préſentent les Alpes, de l'aſpect de leurs neiges accumulées, de leurs glaces éternellement étendues, de leurs ſombres & augustes forêts, de leurs abîmes, de leurs rochers brûlés, ſourcilleux ou croulants, que de l'étroite perſpective de la Butte Montmartre & de ſes jardins ?

Le grand nous domine : notre vanité nous pouſſe hors de notre état, & nos penſées aiment à s'élever. L'apparence même de la grandeur nous frappe. Nous ſavons que tel homme eſt très-petit au moral : ſi la nature l'a enrichi d'une belle taille & d'une mine impoſante, il ſe re-

commande encore, & ſubjugue par ſon ſeul aſpect. Le trône ſe rend auguſte par ſa pompe : la grandeur morale a ſon aſcendant plus sûr encore. Voyez ce vieillard aſſis ſur ſa pierre : il eſt couvert de haillons : la misère a imprimé ſa fange ſur ſa figure ; il eſt aveugle, il vous tend les bras : il ne vous inſpire qu'une ignoble pitié : *donnez au pauvre Beliſaire*, vous dit-il : que devient alors votre pitié ?

CASSANDRE.

Ce fut sur les rives de l'Euphrate, & non loin de la superbe Babylone, que parut un guerrier couvert d'armes éclatantes, & qui mit pied à terre sous les ombrages d'une haute forêt, qui bordoit la route & le fleuve renommé. Son Ecuyer lui délaça son casque; &, tandis que son coursier se mit à paître librement parmi les herbes, ce triste guerrier se reposa sur la molle verdure, soupira profondément & s'endormit.

Un bruit d'armes le réveille : il reprend son casque, & remonte sur son coursier. Il s'avance; il distingue au travers des arbres deux autres guerriers d'une égale apparence, d'une valeur égale, & qui se battent avec une égale animosité. Il voit les débris de leurs armes foulés par leurs chevaux, & leurs épées sanglantes suffire à peine aux transports, à la rage dont ils paroissent animés. L'un portoit des armes noires : il agitoit sur son casque un panache d'un noir éblouissant, emblême

sinistre de ses malheurs & de son désespoir. Celui-là se précipitoit avec plus de fureur sur son adversaire, & avec un dessein plus manifeste de lui arracher la vie, que de défendre la sienne propre : il alloit enfin terminer la bataille par un dernier coup que l'affoiblissement de son ennemi lui rendoit facile, quand le guerrier magnifique, dont l'habitude étoit de voler au secours du plus foible, s'approche des combattans, & demande la vie du malheureux à son vainqueur.

« Qui que tu sois, lui répond celui-ci » d'une voix terrible, respecte ma ven» geance. Crains d'attirer sur ta tête le » courroux des Dieux, & de devenir l'hor» reur du monde en protégeant la vie du » plus barbare de tous les humains ». L'étranger insiste : « Ta profession est-elle » de soutenir les crimes, lui réplique» t-on encore? Reçois-donc aussi ton châ» timent » ; & aussi-tôt il reçoit l'épée du guerrier dans son pavois. Perdant alors le soin du salut d'autrui, il alloit ne s'occuper que de sa défense, ou plutôt la honte d'attaquer un ennemi déja fatigué par un autre combat, alloit suspendre les coups de son épée, lorsque dix ou

douze cavaliers abordèrent à toute bride. Deux de la troupe relèvent le guerrier blessé, que son cheval avoit jetté sur la terre, & qui rougissoit l'herbe de son sang : ils le portent sur leurs chevaux, & piquent du côté de Babylone, tandis que les autres se précipitent à la fois sur le guerrier des armes noires, & lui tuent d'abord son coursier. Le fier animal hennit & tombe ; son cavalier debout aussitôt & dans une posture menaçante, oppose à la foule des épées son épée seule, son pavois & son courage.

Mais l'étranger qui voit avec indignation ce combat inégal, changeant alors de pensée, pousse au travers des assaillans, & des deux premiers coups il renverse morts les deux premiers qu'il a frappés. Unissons nos efforts, dit-il à son ennemi, en attendant que nous les opposions contre nous-mêmes. Les lâches cédèrent bien-tôt à leur vaillance, & s'abandonnèrent à la vîtesse de leurs coursiers.

Ils ne songèrent ni l'un ni l'autre à les poursuivre : leurs chevaux blessés fléchissoient sous eux. Ils en descendirent ; & leurs casques étant délacés, le guerrier des armes noires remarque sur le visage

de son défenseur des traits foiblement imprimés dans sa mémoire. Il oublie son ressentiment, l'aborde, l'embrasse & le remercie. » Généreux guerrier, lui dit-il, » si ma vie m'étoit chère, je serois plus » sensible au soin que vous avez pris de la » défendre. Pardonnez à mon désespoir & » au courroux le plus légitime le peu de » courtoisie que j'ai fait paroître. Hélas! » vous m'avez moins servi dans mon sa- » lut, que vous ne m'avez outragé dans » celui du traître Perdicas ».

A ce nom de Perdicas, la mémoire de l'étranger le reportant dans la Cour d'Alexandre, lui fit retrouver des traits jadis connus sur le visage du malheureux guerrier. » N'êtes-vous pas, Seigneur, le » Prince Lisimachus, lui dit-il? — Oui, » Seigneur, oui, je suis ce Prince infor- » tuné, à qui le sort & les traîtres n'ont » laissé que l'unique plaisir, l'unique ref- » source de détester ses jours & de les » exposer. Je n'avois jamais eu connois- » sance, reprit l'étranger, des querelles » de Lisimachus & de Perdicas. Mais vo- » tre renommée, Seigneur, & votre » vertu, que j'ai seules connues, ne » me laissent aucun doute sur la justice

» & l'importance de vos reſſentimens : je » les partage, & crois ne rien haſarder » en m'honorant d'une cauſe commune » avec vous.

Liſimachus devint alors penſif : il ſoupira bien-tôt : quelques larmes coulèrent ſur ſes joues, & ſes yeux ſe tournèrent avec douleur contre le Firmament. » ô Dieux ! » s'écria--il enſuite, ô vous qui n'avez » pu détourner cet horrible forfait ; vous » qui m'avez fait ſurvivre à ce que le » monde n'a poſſédé qu'avec orgueil, » prolongerez-vous encore ma vie, ſans » m'accorder la vengeance ? Ne croyez pas » en effet, Seigneur, que des reſſenti- » mens vulgaires aient allumé ma fureur » contre Perdicas. Je pourſuis en lui le » bourreau du plus illuſtre ſang de l'Aſie, » l'aſſaſſin de Statira, la veuve du grand » Alexandre, & celui de la divine Pariſatis » ſa ſœur.

Que dites-vous, ô ciel ! s'écrie l'étranger hors de lui-même. « — Hélas ! re- » prit triſtement Liſimachus, je vous » parle de ce que tout Babylone publie : » ſi vous connûtes ces deux illuſtres beau- » tés, pleurez, Seigneur, & connoiſſez » les circonſtances de leur fin déplorable.

La jalouse Roxane que ses artifices avoient élevée jusqu'au lit d'Alexandre, ne s'étoit point vu préférer sa rivale, sans former le dessein de la perdre. Elle se contraignit aussi long-tems que l'amour du héros protégea la belle Statira. Mais dès que la mort eût arrêté dans Babylone le cours de sa prospérité, Roxane & Perdicas dérobèrent le secret de cette mort fatale. Les Princesses étoient alors au Château de Calcis : elles y reçurent un billet, supposé dicté par Alexandre, & scellé de son anneau, que possède maintenant le lâche Perdicas. Ce fut ainsi que deux innocentes victimes furent attirées dans le piège abominable qui leur avoit été préparé. Les deux monstres les firent égorger l'une & l'autre sous leurs yeux, & leurs corps furent précipités dans un puits profond qui fut à l'instant comblé de pierres..... Les sanglots étouffèrent la voix de Lisimachus.

Graces au ciel! reprit l'étranger, d'une voix sombre & sinistre. Graces au ciel! mes maux sont sans remède; & je reçois l'effet de la parole des Dieux, qui m'ont promis le repos sur les rives de l'Euphrate. En achevant ces mots, il

adresse la pointe de son épée au défaut de son armure, se jette avec violence contre la terre, & tombe inanimé.

L'Ecuyer qui le suivoit pousse un cri, s'abandonne aux larmes & veut l'imiter. Mais Lisimachus, distrait de sa douleur par cet événement, ramena ses pensées vers les secours qu'on pouvoit porter à son maître : ils le désarmèrent : ils arrêtèrent le sang qui bouillonnoit autour de sa blessure ; & découvrant une maison, à quelque distance dans la forêt, ils y transportèrent le guerrier, que le mouvement ne pût tirer de sa léthargie.

Un vieillard honnête les reçut avec le tendre empressement d'une hospitalité distinguée ; il offrit ses pas & son zèle à Lisimachus, qui le fit partir pour Babylone, d'où il ramena bientôt Amintas, le mortel le plus versé dans l'art de guérir, & quelques serviteurs nécessaires. Amintas vit que l'épée, trompant l'intention qui la dirigeoit, n'avoit fait que glisser dans les chairs : il fit renaître l'espoir ; & par l'usage d'un élixir puissant, il rappella le blessé de son évanouissement profond.

L'infortuné ouvrit les yeux. « Hélas !

» que voulez-vous faire, dit-il d'une » voix foible? Cruels amis, si vous m'aimez, laissez-moi mourir. La lumière » appartient aux méchans. — Vivez, » Seigneur, lui dit Lisimachus, vivez » pour les punir. Si je ne me trompe, » un même intérêt doit nous porter à la » même vengeance; & puisque les Dieux » nous la refusent, égalons-nous aux » Dieux, en nous chargeant de leur emploi; ne souffrons pas que les coupables s'enivrent en paix des douceurs de » l'impunité, ni que les ombres désolées » de celles que nous regrettons, nous » accusent d'avoir honteusement prostitué » le fer que nous n'avons ceint que pour » leur gloire. Noble guerrier, ne les servirons-nous que par un désespoir aussi » lâche qu'inutile? Vengeons-les, & » nous mourrons ensuite.

» Vous triomphez Lisimachus, répondit l'étranger. Oui, le crime ne doit » pas rester impuni. Vengeons-nous; » mais pour me justifier en quelque sorte » à vos yeux, apprenez de mon fidèle » Araxe, de cet ami qui m'honore par » ses larmes, & le nom, & la déplorable vie de votre compagnon d'infortunes ».

Impatient de connoître les détails d'une vie qu'il jugeoit pleine de particularités mémorables, & craignant de fatiguer la bleſſure de l'Etranger par un plus long exercice de ſa voix, Liſimachus prit avec lui le fidèle Araxe, & il le conduiſit dans un jardin, que le vieillard de la chaumière cultivoit avec prédilection, & où il avoit raſſemblé tous les agrémens de l'art & de la nature, avec le ſoin paiſible d'une ame dégagée des paſſions & des erreurs de la vie.

Liſimachus preſſoit la marche du triſte Ecuyer, ſous des berceaux de pampre frais & docile, quand le ſon d'une voix parvint à leurs oreilles, au travers des tiſſus fleuris d'un boſquet. Cette voix étoit celle du vieillard Polemon, qui diſoit : « Je ne puis, aimable Caſſandre, » ni détruire, ni juſtifier vos ſoupçons. » J'ignore quel eſt ce guerrier ; mais le » tems & le ſéjour que je vous demande » de prolonger ici, pourront me mettre » en état de vous éclaircir. Conſolez-» vous : la conſolation eſt faite pour les » cœurs honnêtes. Eſpérez tout des Dieux, » & penſez que votre vertu leur doit être » aſſez agréable, pour ne la pas laiſſer

» plus long-tems au milieu des orages » qui la persécutent ».

Cette belle & aimable Cassandre, ne répondit que par quelques soupirs : elle sortit du bosquet, accompagnée du vieillard. Sa taille étoit majestueuse, sa marche noble & légère, & son habit champêtre : ce fut tout ce que distinguèrent Lisimachus & l'Ecuyer. La belle infortunée s'enfuit avec une apparence de crainte, & les raisons puissantes qu'elle avoit d'éviter toute rencontre, la firent entrer par une porte secrette dans la haute forêt, dont les ombrages s'inclinoient sur les murs du jardin.

Les malheureux n'ont de curiosité que pour ce qui les touche. Lisimachus & le fidèle Araxe, négligèrent de s'informer du nom & des aventures de cette inconnue : ils choisirent leur place dans l'endroit le plus écarté ; puis, assis l'un & l'autre sur des gazons, le guerrier écouta, & l'Ecuyer commença son récit.

HISTOIRE
DE L'ÉTRANGER.

Le nom de mon maître, eſt Oroondate, dit-il. Ce nom vous ſeroit plus connu, Seigneur, s'il eût pris moins de ſoin de le cacher. Nous ſommes Scythes. Le Grec nous appelle ſauvages; l'Aſiatique, féroces. Il eſt vrai que nous n'avons pas des arts énervés, des ſciences ſubtiles, une police aviliſſante comme les Grecs; & qu'au lieu de politeſſes & d'agrémens, nous avons de la vaillance, de la franchiſe & de la généroſité. Nos loix aſſurent nos propriétés, & ne gênent point nos perſonnes: nos mœurs ſont ſimples, nos uſages raiſonnables, & notre caractère nous rend humains entre nous, redoutables à nos ennemis. La guerrière Thomiris nous raſſembla dans des villes; elle nous laiſſa notre courage pour rempart, notre liberté & nos biens pour aiguillon de notre courage. Nous attaquons peu: mais nous ſavons nous défendre; & le

grand Cyrus, Darius & ce fameux Alexandre, ont appris à nous connoître (1).

Sans doute, vous avez entendu parler d'une guerre, dont les germes sont éclos des germes mêmes des deux Empires. Le premier Monarque de Perse, le fier Cyrus, ébloui par de faciles victoires sur des peuples efféminés, vint nous attaquer dans une orgueilleuse confiance : il périt. Les ossemens de son armée ont blanchi dans nos plaines, & nous gardons encore sa tête, comme un triste monument de sa folle audace. La vengeance arma ses successeurs. Divers intérêts laissèrent reposer la querelle durant quelques règnes. Elle s'est rallumée sous ceux du malheureux Darius & de notre Roi Mathée, le glorieux père du héros dont je suis la fortune. Cette guerre ne servit qu'à préparer la chûte

(1) Nous invitons nos lecteurs à se rappeller le vigoureux portrait que Justin a tracé des Scythes ; ce morceau est d'un observateur, d'un écrivain sage, d'un homme libre & courageux, & cependant d'un esclave des premiers Empereurs Romains.

du Perſan, & à ſignaler les premières armes du jeune Oroondate.

Mon Prince touchoit alors à ſa robuſte adoleſcence. Vous l'avez vu, Seigneur ? Les chagrins & les fatigues ont flétri quelques charmes dans ſa figure; mais cette haute taille, ce port noble & fier, la beauté ſingulière, & le jeu ſouple de tous ſes membres qui le diſtinguent aujourd'hui, le diſtinguoient dès-lors de tous les guerriers de ſon âge. Iſſedon n'avoit point des Rhéteurs comme Athenes; ſes diſpoſitions brillantes ne furent point corrompues. On ne fit qu'aſſurer la juſteſſe de ſon eſprit, en étendre la portée, la ſoutenir d'un ſens droit, élever ſon ame vers la gloire, & diriger ſon cœur vers la bonté généreuſe, la libéralité noble & la douce compaſſion. Il étoit du reſte, infatigable à ſoutenir le poids des armes, à laſſer les courſiers, lutter, lancer le javelot, la flèche ou la pierre, à courir à pied parmi les rocs, ſur les monts, dans les plaines, ſans ſouci des glaces, des orages, ni des ardeurs brûlantes; adroit, agile & ſavant dans ſes jeux, dans les armes, & dans les arts divers de pincer ou d'animer les inſtrumens, de tracer des

images diverſes des objets qui l'occupoient, de camper & de fortifier des ſoldats; plein de tous les talens, plein de haut courage, & partagé de trop de graces, & de trop de vertus, pour n'être pas malheureux par la plus inévitable des paſſions.

Son apprentiſſage guerrier annonça ce qu'il auroit dû devenir, c'eſt-à-dire, le ſoutien de ſon pere, l'ornement & l'appui de ſes états. Dès ſa ſeconde campagne, le Roi, qui joignoit l'eſtime à l'amour paternel, lui confia ſa Cavalerie. Nous fimes repaſſer l'Araxe à Darius. Nous étions retranchés ſur le bord du fleuve. La prudence de mon maître lui répondoit de ſa fortune : les occaſions ſuccédoient au gré de ſon courage, lorſqu'une nuit (ô nuit d'une époque à jamais funeſte!) on vint nous apprendre que l'armée de Darius négligeoit toutes les précautions. Oroondate fit auſſi-tôt jetter des ponts ſur le fleuve, & la lune, en ſe levant, nous trouva ſur l'autre rive en ordre de bataille : nous marchâmes aux retranchemens de l'ennemi : nous les forçâmes avec une facilité inconcevable : mais on nous attendoit à l'abord du camp :

la mêlée fut sanglante : mon maître, à la tête de quelques mille chevaux, poussa vigoureusement au travers de la foule ; il attiroit les nôtres par la vue de son panache argenté, & dissipoit les ennemis par les efforts terribles de sa vaillance. Hélas ! il parvint jusques aux tentes de Darius, & dissipant la garde persanne, réprimant la cupidité de nos soldats, & les arrêtant à l'entrée des tentes par une noble déférence pour la majesté de Darius, il y pénétra, suivi seulement de quelques Officiers.

Mais quel étonnement fut le sien ! au lieu d'ennemis il n'apperçut que des femmes, des femmes timides qui s'embrassoient étroitement dans leur frayeur, étouffoient leurs cris dans le sein l'une de l'autre, & se baignoient réciproquement de leurs larmes. Oroondate s'approcha de l'une d'elles, qu'il reconnut pour la plus vénérable à la clarté des flambeaux, & qui gardoit une constance tranquille & majestueuse, au milieu du groupe désolé : c'étoit la Reine Sisigambis, mere de Darius, environnée de ses petites filles, Statira & Parisatis, & des autres Dames de sa famille.

Oroondate detourna son épée sanglante. « Pardonnez, Madame, lui dit-il » avec respect, je ne m'attendois pas » à rencontrer de tels ennemis dans un » camp : perdez vos craintes, reprenez » votre repos avec votre garde, & par- » donnez à l'obscurité de la nuit, l'oubli » du respect & la surprise qui vient » de vous troubler ». Les Princesses qui s'attendoient à entendre la voix farouche & insultante d'un vainqueur, reprirent du courage à ces paroles plus humaines : elles s'enhardirent à porter leur vue timide sur un guerrier si généreux ; & Sisigambis lui répondit : « nous sommes » vos prisonnieres, mais plus vous vous » montrerez magnanime, Seigneur, plus » il sera difficile à Darius de s'acquitter » envers vous, & de vous payer digne- » ment notre liberté ».

La Reine eût parlé beaucoup plus longtems, que mon Prince n'eût rien entendu de ses paroles. Il attachoit un regard immobile sur le visage de la Princesse Statira, & se plongeoit dans une si douce & si profonde rêverie, qu'il put à peine en être rappellé par un Officier, qui lui cria, de l'entrée des tentes : « à cheval, Seigneur, à

» cheval, si vous ne voulez être surpris ». Vous ne partirez point, lui dit alors la Reine, épouse de Darius, sans emporter ce foible prix de votre victoire, & ce témoignage de notre reconnoissance. Elle lui présenta une écharpe superbe, qu'Oroondate reçut prosterné, & les yeux fixés sur la jeune Statira qui détournoit les siens.

Il ne s'arracha point de ces lieux sans savoir déja ce que c'étoit que l'empire de la beauté. Mais à l'arrivée de Darius, qui venoit d'oublier tout autre soin pour accourir où sa tendresse l'appelloit, Oroondate reprit son courage & ses esprits, & fit une si belle retraite, que le Monarque, sans savoir encore ce qu'il devoit à cet ennemi, ne put s'empêcher de l'estimer, & désira de reconnoître son panache dans une nouvelle mêlée. Mais admirez, Seigneur, la fortune de mon maître.

Le point du jour commençoit à éclairer notre marche paisible, & nous allions nous réunir au corps de notre armée, lorsque de notre gauche & de l'intérieur d'un petit bois, nous entendons ces paroles : rends toi, Persan, rends toi, si tu ne veux périr. — A tous les Scythes ensemble je ne céderois pas, ré-

pondit une voix haute & superbe. Nous accourûmes & nous vîmes un guerrier dont la riche armure éclatoit du feu des pierreries : une vingtaine de nos cavaliers l'entouroit ; & vingt autres étoient étendus, tués ou mourans autour de lui. Nous le vîmes en démonter cinq ou six autres, & se défendre en homme vraiment extraordinaire, ce qui charma si bien mon héros, qu'il s'écria : Soldats, abaissez vos armes & respectez la valeur. Les nôtres nous reconnurent : Oroondate mit pied à terre, & levant sa visiere, il courut au guerrier redoutable, & lui demanda pardon de la brutalité de nos soldats. Le Persan, accoutumé lui même à la générosité, ne parut que peu surpris de celle de mon maître : il lui tendit la main, délaça son casque, & nous mit dans l'impossibilité de bien juger si la beauté mâle de son visage étoit égale à la beauté fiere d'Oroondate : Seigneur, lui dit-il, j'ai disputé ma vie contre le nombre ; mais je cede à votre procédé ; voilà mon épée. — Si vous me supposez de la noblesse, répondit mon maître, vous ne devez pas penser que je puisse rien prétendre d'une rencontre, sinon

l'avantage de vous marquer mon eſtime. Vous êtes libre, Seigneur, auſſi-bien qu'invincible. — Ce ſera donc par un retour d'eſtime, répliqua le Perſan, que je reprendrai mon épée, & que je vous prierai, Seigneur, de m'accompagner juſques à la vue de nos tentes. Ils s'éloignèrent en pourſuivant leur noble entretien.

Lorſqu'Oroondate nous rejoignit, Araxe, me dit-il, ſais-tu quel eſt ce vaillant homme ? ſais-tu qu'il eſt le prince Artaxerce, l'héritier de la Perſe, l'unique fils du grand Roi Darius, & le nouvel ami de l'heureux Oroondate — ? Si l'amitié d'Artaxerce, lui répondis-je, vous ſéduit de quelque frêle avantage, votre gloire, Seigneur, dépend de votre inimitié pour lui. — On peut ſe battre & s'eſtimer, Araxe, me répliqua-t-il : l'intérêt diviſe les étendards : mais un grand cœur touche à ſon pareil de l'une à l'autre armée ; &, pour ne te rien cacher, ami, ſi cette eſtime contrarie ma gloire, mon bonheur dépend aujourd'hui de l'amitié du frere de Statira.

Je vis alors tout l'effet de ce regard attentif que j'avois ſi bien remarqué ſous

les tentes : je vis en même-temps les ravages que feroit un tel amour dans une ame ardente & décidée, & je me dis, en considérant mon maître, *voilà un héros perdu.*

Le reste de la campagne employa plus de science que de valeur. Les armées se séparèrent au retour des frimats : nous revînmes à Issedon ; & là, mon amoureux Prince, délivré des soins de la guerre, s'abandonna tout entier à d'autres soins plus pénibles & bien moins glorieux. O charmes des hyvers passés ! nobles plaisirs des chasses périlleuses, des courses aux montagnes & sur les glaces, des jeux brillans de la valeur, & des exercices guerriers, vous fûtes oubliés ! Oroondate ne s'éveilla plus que pour l'amour. L'oisive solitude arrêta le cours naturel de toutes ses heures : les rêveries profondes, les impatiences cruelles, les soucis amers & les vains songes de l'espoir, occuperent toutes les pensées : il négligea la Cour, ses nobles compagnons d'armes, & ces plaisirs si doux, ces tendres plaisirs qu'il aimoit à partager avec son aimable sœur Berenice.

Ami, me dit-il un jour : nous allons

partir. Crois-tu, mon cher Araxe, qu'un jeune Prince, avant que de se renfermer dans le gouvernement de ses peuples, ne doive pas courir la terre, étudier les mœurs, les loix & le gouvernement des Nations? Crois-tu que la Cour de Perse ne soit pas aussi digne d'étude qu'aucune autre Cour; pense-tu que l'amitié d'Artaxerce ne m'y procure pas des plaisirs, & l'aventure de la prise des tentes, un peu de considération? Je ne pus m'empêcher de sourire de cette illusion que se faisoit un amant; & pour me rendre digne du choix qui m'avoit attaché à sa personne, je ne balançai point, ne déguisai rien, & lui opposai la vérité dure.

Croyez-vous, Seigneur, lui dis-je, que le Roi Darius accorde jamais sa fille à l'ennemi mortel de sa couronne, à l'ennemi qu'il poursuit, moins par l'intérêt de ses états, que par une suite d'irréconciliable animosité? Croyez-vous que le Roi, votre pere, qui achetteroit la ruine de Darius de la sienne propre, mêle jamais à son sang le sang odieux qu'il brule d'épuiser? Croyez-vous que tous les Princes oublient

oublient aussi légérement que vous leurs devoirs, leur honneur & l'intérêt de leurs maisons? & qu'Artaxerce, oubliant tout principe, devienne assez foible pour mépriser sa gloire & sa fortune par une vaine amitié? Croyez-vous que parce que vous avez conçu d'aveugles & faciles desirs, la Princesse elle-même dépose en votre faveur sa haine héréditaire; & pour tout dire enfin, croyez-vous qu'au lieu d'aller vous corrompre dans la mollesse Asiatique, vous ne fissiez pas mieux d'étudier les mœurs & le gouvernement de vos propres États, & de subjuguer dans sa naissance un amour, que ni vos exploits, ni votre gloire encore, ne peuvent excuser?

Va, me répondit-il, le vol de la gloire n'en est que plus éclatant quand l'amour lui donne des aîles; tes craintes sont puériles, Araxe: tu verras cet amour que tu profanes, enfanter des miracles; je te le prédis, & j'irai, oui j'irai vous attendrir aimable Statira; j'irai mériter votre glorieuse préférence, vous servir, défendre les vôtres, vous obtenir, & éteindre la coupable haine qui divise nos familles, la haine toujours meurtriere & sacrilége qui divise les Rois. Deux peu-

ples, tour à tour désolés par le fer & les ravages, retrouveront la paix & le bonheur par mon amour : mon amour ennobli par son succès, deviendra le garant éternel de l'union du Scythe avec le Persan, un exemple mémorable à toutes les familles séparées par des haines, & à tous les Souverains qui voudront immoler leurs sujets à de tristes ressentimens. Partons, Araxe, & ne revoyons plus le soleil que sur les terres de l'heureux père de Statira.

Je n'avois rien à répliquer : ce fut pendant une belle nuit que nous prîmes la route de Persépolis, de cette Ville superbe que n'égale point Babylone, & que le caprice d'une femme perdue a fait disparoître de la surface de la terre ; nous y y arrivâmes sans aventures. Mon Prince qui avoit attendu une occasion brillante de se faire connoître, la trouva dans des joutes qui furent publiées. Je me souviens que le jour destiné à cette fête, n'avoit point encore paru lorsqu'il m'éveilla lui-même, & s'offrit à mes yeux, déja couvert de ses armes. Nous courûmes à la place où nous attendîmes long-tems à voir paroître la foule, les Guerriers, le

Roi, les Reines & les Princeſſes. Statira y parut ce jour dans toute la pompe & l'élégant éclat de la parure Aſiatique. Regarde, mon ami, me dit mon maître à l'oreille, regarde & murmure ſi tu l'oſes : il n'écouta, ni n'entendit ma réponſe. Il demeura les yeux attachés ſur elle ; & ſon attention étoit alors tellement ſuſpendue, que le moindre mouvement de ſon courſier dont il avoit abandonné les rênes, eût ſuffi pour l'étendre dans la carrière. Je plaçai mon cheval à côté du ſien, & je l'entendis qui prononçoit ſur le bord de ſes levres : « des tréſors, des ſceptres, des » empires, l'univers & la renommée, » valent-ils l'honneur de mourir à vos » pieds ? le plaiſir de mourir en attachant » ſon dernier regard ſur vos charmes » ?

Le bruit éclatant des fanfares n'avoit pu le diſtraire de ſon attention, & les tenans ſe ſuccédèrent cinq ou ſix fois avant qu'il ſe mît ſur les rangs. Non, Seigneur, l'orage, ni la foudre ne renverſent pas les arbres d'une forêt avec autant de facilité, d'éclat & de vîteſſe, que mon maître abattit les guerriers qui ſe préſentèrent. Cambiſe, Hydaſpe, Rezace & Spitridate honorèrent ſes premières lan-

ces. Beſſus & Nabarzane, ces deux monſtres, qui depuis rougirent leurs mains dans le ſang du meilleur des Rois, meſurèrent la terre en grondant. Le vieux Mitrane, le ſage Cohortan, ce père infortuné de la coupable Roxane, cédèrent au plus jeune des guerriers du monde. Le galant Mégabiſe fut porté à dix pas de ſon courſier. Cet homme eſt-il un foudre, dit le terrible Memnon, & nous prend-il pour des roſeaux ? il part : mon maître le rencontre, & l'unit à ceux qu'il a déja vaincus.

Après dix autres victoires, l'aſſemblée plus curieuſe & plus incertaine ſe tint dans un vaſte ſilence. Le brave Artaxerce entroit dans la lice : déja les deux courſiers étoient prêts à ſe joindre, lorſque mon maître fit décliner le ſien, jetta ſa lance, & reçut dans ſon écu celle du Prince. — Je ne croyois pas valoir ſi peu que je méritaſſe d'être ménagé, lui dit froidement Artaxerce. — Je croirois valoir trop peu, lui répondit Oroondate, ſi j'employois mes armes contre vous. Ce n'eſt pas pour haſarder ma gloire que je ſuis venu de ſi loin ; mais pour m'honorer d'une eſtime que le Prince Artaxerce

m'a promiſe : en même-tems il délace ſon caſque : ô mon libérateur, c'eſt vous, s'écria le jeune heros ; & il ſe précipita dans les bras de mon maître.

Il n'interrompit ſes careſſes & ſes tranſports que pour courir au balcon du Roi & lui préſenter ſon nouvel ami. Voilà, dit-il à ſon père, un Scythe généreux à qui vous devez l'héritier de la Perſe. Darius, dont l'ame étoit vraiment noble & le caractère plein de douceur & de bonté, le reçut à ſon tour dans ſes bras, & toutes les dames obéirent au ſenſible Monarque, en honorant le guerrier Scythe par l'accueil le plus flatteur. Lorſqu'il s'approcha de ſa chère Princeſſe pour recevoir de ſa main le prix des joutes, la Reine, épouſe de Darius, reconnut ſa brillante écharpe nouée ſur la cuiraſſe d'Oroondate, elle adreſſa la parole à ſon époux, & lui dit : Artaxerce mon fils ne vous a dicté qu'une partie de vos devoirs ; c'eſt encore à ce guerrier que vous devez votre mère, votre épouſe & vos filles.

Nous autres Scythes, Seigneur, nous n'avons que de l'ame & peu de paroles ; vous autres Grecs, vous avez l'éloquence des complimens & des témoignages exté-

rieurs : mais rien n'étoit plus touchant, que de voir cette famille reconnoissante, envelopper mon Prince & répandre devant lui sa tendre sensibilité. Darius le prit dans son char, & ce ne fut que quelques jours après qu'il se rendit seul à l'appartement d'Oroondate & qu'il lui dit : ce n'est pas sans quelque grand dessein qu'un guerrier tel que vous apporte ses pas chez l'ennemi de sa patrie. Quel que soit ce dessein, je vous sais trop généreux pour vous craindre, & si la confiance, l'amitié seule ne vous ouvre la bouche, vos secrets sont à vous, Seigneur. — Je suis d'un pays où l'on n'en a point, répondit mon maître : nous sommes ennemis francs, aussi-bien qu'amis sincères. La guerre n'est pour nous que le métier des batailles ; & si la politique a des ressources cachées, nous sommes assez sûrs de notre vaillance pour les mépriser. Du reste, mon estime seule pour votre auguste sang m'a conduit en ces lieux, Seigneur. J'y viens chercher le pardon, que je n'ose encore attendre de la surprise de vos tentes ; & m'autoriser pour l'obtenir de l'amitié qui doit m'attacher pour jamais au Prince Artaxerce. — Qui que vous soyez

donc, lui répond Darius, comptez aussi sur la mienne & sur celle de tous les siens. Je ne puis vous promettre qu'un même rang avec lui dans mon cœur & dans mon palais; & je ne vous demande plus que le nom d'un ami si cher, dit-il, en lui présentant sa main auguste.

Mon maître rougit alors du mensonge qu'il alloit faire : mon nom est Oronte, dit-il ; les Massagetes me reconnoissent pour leur Prince. Que ne suis-je un grand Roi pour justifier aux yeux de l'univers l'excès de vos bontés ! Un grand homme est plus qu'un grand Roi, replique Darius, & son Empire est indépendant de la fortune.

Les habitudes étrangères qu'apportoit mon maître au milieu d'une Cour polie ; les agrémens, le feu de son esprit, la fierté libre & simple de son caractère, le firent bien-tôt rechercher & goûter par tout le monde, & chaque jour ajouta quelque chose à l'intérêt qu'il avoit d'abord inspiré. Vous penserez peut-être, Seigneur, que l'indulgente bonté des Princesses, la liberté de les voir, de voir son amante à toute heure, d'entrer dans tous ses plaisirs, de vivre avec Statira dans une fami-

liarité fraternelle, dussent élever un amant au comble de la félicité. Hélas ! il ne fut jamais si triste ni si malheureux. Il n'osoit découvrir son amour : il le contraignoit par un pénible silence, le nourrissoit de craintes, de pleurs, de desirs vains ; & le poison renfermé dans son cœur y dénaturoit tous les autres sentimens : l'amitié même d'Artaxerce ne pouvoit consoler sa tristesse, ni dissiper ses mornes ennuis.

Ce digne héros que les rapports de l'âge, du mérite & de la beauté ne pouvoient unir qu'à mon Prince, tenta vainement de sonder la source de ses amertumes. Le Roi Darius à qui plus d'expérience avoit appris qu'un guerrier n'est jamais triste auprès des dames, s'il n'est amoureux, le félicitoit quelquefois avec une gaîté maligne de la victoire que les beautés Persannes avoient remportée sur celles de la Scythie. Souvent la vieille Reine Sisigambis lui disoit : mon fils, j'ai vécu long-tems : j'ai vu que l'amour portoit des fleurs & des épines : quand la dame obtient les fleurs, les épines sont pour l'amant : emparez-vous du choix, ou vous êtes perdu. Mon maître évitoit ces discours, & portoit sa mélancolie dans les jardins.

Un soir que les Princesses y descendirent, il s'apperçut que le Prince Artaxerce séparoit les dames en différens grouppes, & s'attachoit à diriger les pas de Statira vers le bord des eaux, où il rêvoit & soupiroit alors. Le Prince s'éloigna aussitôt qu'il eût réussi, & son aimable sœur prenant la parole avec un doux embarras : je ne sais, Oronte, dit-elle à mon maître, si vous connoissez bien jusqu'où mon frère porte son amitié pour vous : jugez-en par l'emploi dont il me charge. Il veut pénétrer le mystère de vos douleurs : il se plaint d'une réserve qui outrage ses sentimens, & il se flatte que, plus sensible à ce même intérêt exprimé par ma bouche, vous m'abandonnerez plus aisément votre secret. Oronte, est-il vrai que vous aimiez ?

Il n'est point de surprise ni d'embarras pareil à celui qu'éprouva mon maître. Il rougit, sa vue se fixa tristement sur les ondes ; il gémit, il ramena ses yeux sur la Princesse, inclina sa tête & ne répondit point. Mon frère a trop espéré : je le vois, reprit Statira ; mais dites-nous du moins, Oronte, si vous nous pardonnerez les tendres inquiétudes que vous nous causez,

& qui peut-être vous offensent ? A ce reproche touchant, Oroondate reprit son libre courage & retrouva la parole. Madame, répondit-il enfin, vous avez forcé mon obéissance, vous seule serez offensée. Oui, Madame, oui, j'aime : tel est le secret qui me rendoit malheureux ; tel est l'aveu que vous sollicitez & qui doit me rendre coupable : j'aimois en Scythe, en soldat. J'ai tout espéré, j'ai tout immolé à mon amour : j'ai quitté mon rang, mes parens & ma patrie : je n'ai point vu d'obstacles & j'ai négligé ma gloire : mais parvenu dans ces lieux, d'autres loix, d'autres mœurs plus polies, des rapports & des bienséances m'ont alarmé. Ce même Scythe, cet homme nourri des maximes de l'indépendance est devenu timide, s'est fait une loi sacrée d'un respect qu'il ignoroit, & n'a pu révéler ses sauvages ardeurs au divin objet qui les a produites. Renfermé dans mon silence, je l'adorois, j'implorois son nom dans mes douleurs : mais je l'interdisois à mes lèvres ; & redoutant des mépris, craignant son courroux, la seule douceur qui me consoloit dans mes peines, c'étoit de jouir de sa tendre compassion. Aujourd'hui, Madame,

aujourd'hui que votre auguſte bonté ſemble juſtifier mon audace..... Arrêtez, Seigneur, interrompit Statira, d'un accent & d'un geſte ſévères : je vous diſpenſe d'un aveu plus clair, & je vous ordonne un reſpect, dont vous vous êtes déjà trop écarté. La fille de Darius ſeroit trop offenſée d'être la confidente d'un Prince des Maſſagetes. A ces mots, elle s'éloigna. Le malheureux Oroondate qui ſe préparoit à répondre, frappé de la foudre, demeura privé de ſes ſens ; & il ne les reprit que pour s'abandonner au plus ſombre déſeſpoir.

Lorſqu'il rentra dans ſon appartement, il m'adreſſa la parole avec un regard ſiniſtre : « Pars, Araxe, me dit-il, emporte » mes armes & mes pierreries ; je n'ai » plus beſoin d'armes pour mourir, ni de » parures pour aimer. Va revoir tes pa- » rens & les miens ; porte mes derniers » adieux à ma ſœur Berenice ; & raconte » au Roi des Scythes la funeſte aventure » de ſon fils ».

Je ne pus lui répondre que par un déluge de larmes ; je me proſternai devant lui ; je mis ma tête à ſes pieds ; il s'attendrit en voyant ma peine profonde :

« Grands Dieux! me dit-il encore, eſt-ce » là ce que tu dûs attendre de ton amitié » pour moi? Mais tu ſais, Araxe, com- » bien je l'aimois, combien la vie m'eût » été chère par elle : Eh bien ! ami, le fa- » tal orgueil, trop impérieux dans ces cli- » mats, a renverſé tout mon eſpoir. La » plus belle bouche du monde a prononcé » l'arrêt de ma mort ».

Il répandit quelques larmes, qui me firent eſpérer plus de calme dans ſes eſprits : mais il perſiſta dans ſa réſolution ; je lui déplus en m'attachant à demeurer près de ſa perſonne. Une fièvre ardente le ſurprit : il ne permit à qui que ce fût d'en arrêter les ravages. Un morne ſilence ſuccéda à ſes plaintes ordinaires ; je ne l'entendis plus ſoupirer ; je ne le vis plus verſer de pleurs ; & les progrès de ſa fièvre le conduiſirent en peu de jours aux portes du tombeau.

On ne parla plus de fêtes à la Cour de Perſe : tous les plaiſirs y furent ſuſpendus. Darius & toutes les Dames firent éclater un intérêt, dont ce Prince infortuné reçut les témoignages avec la plus dure inſenſibilité. Statira ſeule évitoit de le voir ; mais Artaxerce, le tendre

Artaxerce, se désespéroit. Il ne s'éloigna plus de son ami; il lui prodiguoit autant de soins que moi-même, & tentoit vainement de pénétrer dans les sources d'une douleur si vive.

Ce ne fut qu'un jour où mon maître crut toucher à sa dernière heure, qu'Artaxerce, fatigant son oreille de ses tendres reproches & de ses questions pressantes, l'embrassant, le baignant de ses larmes fraternelles, il ouvrit la bouche enfin, & dévoila ce triste mystère en ces termes: « Prince de Perse, dit-il, la générosité » se doit des bornes; étouffez une amitié » qui ne vous est plus permise. Je ne » suis point Oronte, mais Oroondate; » l'amour m'a fait apporter ma tête aux » mortels ennemis de ma famille; & » votre sœur Statira vient de venger la » vôtre, en assassinant l'héritier de la » Scythie ».

Artaxerce, immobile & muet, demeura long-tems les bras croisés sur la poitrine, & l'œil attaché sur le visage de mon maître: « Vous en avez donc » mis aussi, des bornes, à cette estime » que vous m'aviez promise, dit-il ensuite; & vous avez pu penser que ce

» cœur, si noble & si digne du vôtre,
» pouvoit céder à des intérêts barba-
» res ? Eh ! que m'importe des noms,
» Oronte, Oroondate, les Massagetes,
» ou la Scythie ; est-ce à ce la que je
» m'arrête ? C'est mon libérateur que
» j'honore ; c'est un héros que j'aime :
» il est mon frere : sa famille est la
» mienne, ainsi que sa patrie. Périssent
» nos superbes maisons, & nos empires,
» avant que rien au monde me sépare de
» l'ami que j'embrasse, poursuivit-il en
» le pressant contre son sein, & que le
» nom d'Artaxerce soit à jamais sans
» gloire & sans honneur, si je ne puis
» parvenir à sauver ses jours, & si je
» permets au moindre nuage de troubler
» l'amitié sacrée que je lui jure devant
» les Dieux ! Cruel ami ! cruelle reserve,
» qui nous perdoit l'un & l'autre : mais
» je haïrai mon inflexible sœur, plutôt
» que mon cher Oroondate : elle vous fera
» vivre, ou nous irons périr ensemble ».

Il nous quitta en achevant ces mots : il courut à l'appartement de la Princesse. L'héroïque sentiment qui l'échauffoit se communiqua avec tant de puissance, que l'aimable Statira, se voyant autorisée par

son frere, ne dissimula plus le secret penchant qu'elle n'osoit écouter en faveur d'Oronte ; & dès le soir même, l'heureux effet de cet entretien nous fut annoncé par une visite, qu'elle ne craignit plus de hazarder en faveur d'Oroondate.

Elle s'approcha du lit du héros expirant ; & tandis qu'Artaxerce amusoit à l'écart la Reine sa mère, & la belle Parisatis sa sœur, elle lui prononça d'une voix timide quelques mots consolans, que l'extrême agitation de son cœur la força d'interrompre presqu'aussi-tôt. Mais, comme le moment la pressoit : « on dit » que vous voulez mourir pour moi, » reprit-elle de l'accent le plus tendre ; » sachez donc en mourant qu'on me dé» cidoit à vivre pour Oroondate ». Elle eût à peine prononcé ces paroles, qu'elle rejoignit la Reine, dont les regards heureusement distraits, ne remarquèrent ni son trouble, ni la rougeur dont son charmant visage étoit enflâmé.

Dans l'extrême surprise où cette voix & ces douces paroles jettèrent l'heureux Oroondate, il n'eut pas le tems, & n'auroit pas eu la force de lui répondre ; mais je le vis, qui transporté de sa joie,

& égaré par l'amour, attiroit vers ses lèvres brûlantes, & couvroit de ses baisers la soie fortunée qu'avoit touché la main de son amante en s'appuyant sur le bord du lit.

Il n'est pas besoin de vous dire, Seigneur, que sa guérison suivit rapidement cette entrevue délicieuse, & que mille autres entretiens plus longs, plus libres, & tout aussi charmans, lui firent bientôt perdre la mémoire de ses amoureuses douleurs. Mais hélas! que la fortune des amans est mobile, & que l'orage est près du calme qui les endort!

La plus profonde discrétion, cachoit à tout l'Empire cette tendre intelligence. L'un & l'autre se reposoient sur les fleurs de l'amour: nulle crainte, nulle amertume n'empoisonnoient leur paisible jouissance; & ils attendoient que des tems plus heureux & des événemens plus favorables leur permissent d'avouer leurs illustres ardeurs, quand la belle Roxane fit éclater la passion que depuis longtems elle nourrissoit en silence pour mon maître.

J'ai peu connu cette artificieuse fille de Cohortan. Mais vous avez pu, Sei-

gneur, la juger, ainſi que moi, par ſa conduite. Roxane eſt hardie, plus orgueilleuſe que fière, plus habile à diſſimuler, que formée à ſe contraindre; ſon eſprit eſt prompt, vaſte, ſubtil, & lui fournit des reſſources terribles, qui ont établi ſa fortune ſur des fondemens durables, c'eſt-à-dire, ſur de grands complots, des liaiſons ſolides, & dont les nœuds s'attachent au loin, des crimes habilement compliqués & d'une utilité certaine. Ce n'eſt pas cette inſolente proſpérité d'une femme audacieuſe, qui doit étonner l'univers : c'eſt cet empire, cet aſcendant abſolu, d'une créature ſans pudeur, ſans autres artifices que des ruſes, écoutant tous ſes goûts, cédant à toutes ſes paſſions, triomphant du mépris même de ſa renommée; & qui en dépit d'un caractère proſtitué, en impoſe au genre humain, oublie l'humble étendart que portoit ſon vertueux père aux batailles, ceint le bandeau des Rois, foule des trônes, s'immole impunément les reſtes d'une famille couronnée depuis dix ſiècles entiers; & commande encore à l'Egypte, à la Grece, à toute l'Aſie; du lit impur de ſes voluptés, ſe

soumet vingt héros, devenus Rois par la mort d'Alexandre, & leur fait traîner son char orgueilleux, sur les débris d'un monde qu'ils n'ont détruit que pour elle.

Tel est donc le fruit des conquêtes & du génie de votre Alexandre : cet homme sans talens eût fait le bonheur de la Macédoine, & respecté celui de l'univers. Aujourd'hui, la voix des gémissemens est celle de sa renommée. Roxane seule jouit de ses exploits, dont nous pleurons tous. La licence triomphe : les sages, les grands guerriers & les beautés vertueuses ne sont plus. Le passage des grands hommes sur toute la terre, est marqué par l'autorité du vice, & le mépris des mœurs & des vertus.

Ce fut pour l'éternel supplice de mon maître, que cet Alexandre vainquit, & que Roxane conçut une aveugle passion pour le malheureux Oroondate. Il y avoit long-tems qu'elle s'attachoit à suivre toutes ses traces : elle avoit fait parler ses yeux, s'étoit expliquée par ses procédés; & je puis dire, qu'elle avoit mis en usage tout ce que l'art a de moyens adroits, tout ce que la passion a de ressources

touchantes pour subjuguer un cœur. Mais ce fut aux noces du brave Memnon & de l'aimable Barzine, qu'elle lui ravit un premier entretien. Oronte, lui dit-elle, est-il possible que parmi tant de beautés, un héros tel que vous n'en honore pas une de son choix ? Quelle beauté, répondit mon maître, voudroit ici d'un cœur guerrier, d'un cœur sauvage, qui ne sauroit aimer qu'avec violence, & qui, trop fier de son amour, déshonoreroit peut-être l'autel de son sacrifice ! Votre crainte est vaine, répliqua la fille de Cohortan : les femmes savent ici, comme en Scythie, distinguer un amour véritable. Vos mépris seront toujours, plutôt que vos feux, un affront pour elles. Je pense du moins que l'hommage d'Oronte, est préférable aux petits soupirs de nos cavaliers Persans. Elle ne put s'empêcher de rougir en achevant de prononcer ces mots ; & le Prince Artaxerce, destiné à secourir mon maître, interrompit ce triste entretien.

Il en évita de nouveaux, & les poursuites de Roxane en devinrent plus hardies. Il feignit de ne pas l'entendre ; elle parla plus clairement ; & je me souviens

qu'un jour elle lui écrivit en ces termes : « Un cavalier ne peut sans honte négli- » ger des faveurs qui lui sont offertes : je » vous aime : je vous l'ai dit : je vous l'écris » aujourd'hui : il ne me reste qu'à me » prosterner à vos pieds pour avoir fait » tout ce que vous-même auriez dû » faire ».

Oroondate ne lut ce billet qu'avec peine, & il gémit du pressentiment de tous les maux qui suivroient cette fatale passion. Il se défia du caractère de Roxane : mais il la traita avec un respect qu'elle étoit peu flattée d'inspirer : voilà sa faute & l'origine de tous ses malheurs. Il eût dû ne point cacher à Statira cette aventure. Mais il croyoit se suffire pour déconcerter les projets de Roxane sur sa personne. Il alloit s'en occuper, lorsqu'on apprit à Darius que les Scythes avoient recommencé les hostilités par le Siège de Selenne.

Le doux printems ramenoit à la fois les plaisirs & les horreurs au monde. L'armée Persanne étoit rassemblée : le Monarque se disposoit à marcher au secours de Selenne, & de-là contre Mathée. Un nouvel incident changea cette disposition :

Alexandre, déja fameux par la prise de Thèbes, étoit entré sur les terres de la domination Persanne. Artabaze, le Prince de Perse & mon maître, furent chargés de repousser les Scythes, & Darius voulut s'opposer en personne au jeune & superbe Conquérant.

Dans la nécessité de combattre contre son pere ou de ruiner son amour, en abandonnant les étendarts de Darius, Oroondate se décida pour l'amour & pour l'amitié, mais ce ne fut pas sans balancer long-temps, avec ces vains intérêts, le parti du devoir & celui de l'honneur. Je le vis tellement affligé de cette guerre que le Roi Mathée poursuivoit avec acharnement, & si consterné de la nécessité qui le forçoit au crime, que je lui épargnai les réflexions qu'il m'inspiroit.

Avant que de quitter Persépolis, les deux Princes se rendirent à l'appartement de Statira; il y eut bien des larmes répandues, bien des paroles prononcées, des promesses jurées & des douleurs prévues. Statira, sur-tout, ne pouvoit étouffer de noirs pressentimens : son amour plus vif étoit plus inquiet & moins mo-

deſte : elle permit un baiſer ſur ſa main à l'heureux Oroondate, qui le prolongea dans ſes tranſports ; & avant que de lui attacher au bras un gage de ſa tendreſſe, un bracelet de ſes beaux cheveux, ils le mouillerent tour à tour de leurs larmes, y dépoſerent tour à tour leurs baiſers. Généreux Oroondate, dit-elle, pouvois-je penſer que vous me deviendriez un jour ſi cher ; que j'aurois tant de plaiſir à recueillir votre humide haleine ſur ce tiſſu charmant ; que je regretterois avec tant d'amertume un premier moment d'orgueil ; que je vous perdrois avec tant de douleur, & que mes vœux trop inconſidérés ſans doute, me porteroient à vous ſuivre l'un & l'autre, plutôt qu'à marcher ſur les pas de mon pere ? Adieu chèr Prince, veillez ſur les jours de mon frère, & parlez-lui quelquefois de ſa triſte ſœur. Et vous, ô mon frère, veillez ſur les jours... de mon amant. Ses pleurs inonderent ſes belles joues : elle ſe jetta dans les bras d'Artaxerce, & ſes regards touchans s'arrêterent ſur le viſage d'Oroondate.

Dans la marche preſſée que nous fîmes pour arriver à Selenne, mon maître

parut toujours inconsolable : l'amour soupiroit ; l'amour lui disoit : la reverras-tu ? seras-tu toujours l'objet de sa pensée ? ne t'oublieras-t-elle jamais ? Un remords le dévoroit aussi. L'accent de l'honneur se faisoit entendre, & le devoir crioit : va donc, Prince amoureux, épuiser le sang de tes sujets : aiguise donc, fils indigne, cette épée que tu dois tourner contre ton père. Mais l'amitié fait tout adoucir, & l'amour fait tout justifier.

Le Roi des Scythes qui ne vouloit point qu'on l'attaquât dans ses lignes, leva le siége de Selenne, & marcha rapidement à notre rencontre ; Artaxerce content de la levée du siége, évita d'en venir aux mains par une manœuvre qui l'éloignoit de l'ennemi sans lui rien abandonner : mais on ne savoit point refuser des batailles. Mathée la présenta orgueilleusement ; les deux sages amis préparerent cette importante journée avec Artabaze : le jour qui devoit éclairer la mêlée fut saluée par les cris des combattans.

Mes deux héros demeurerent longtemps immobiles spectateurs de l'effroyable carnage ; mais un corps de

cavalerie qui vint fondre sur nous, les contraignit à lever enfin leurs armes négligentes : ils combattirent avec regret, & ne déployerent ni l'un ni l'autre cette rare valeur, qui dans les combats passés faisoit répéter leurs noms terribles par tous les soldats.

Bien-tôt les Perses chancelerent ; les Scythes les pousserent avec vigueur : ce fut alors qu'Artaxerce, pressé de combattre pour sa défense & déja blessé, se précipita, l'épée haute, au travers de la mêlée, perca deux cavaliers qui s'acharnoient sur Oroondate, renversa, foula dans son passage, se couvrit de sang, & fit élever les cris de la mort où l'on entendoit ceux de la victoire. A la vue des périls où s'exposoit Artaxerce, mon maître perdit tous ses scrupules, & fit bien-tôt distinguer & craindre son panache d'azur & son épée. Je ne m'arrête point a vous détailler ses exploits, parce que du moment où vous avez su son nom, vous avez dû le connoître pour le plus puissant des guerriers de l'univers.

Nous avions repris l'avantage du terrein après avoir perdu celui du nombre, lorsqu'Oroondate, dont les regards ne

se

se détournoient point de son ami, apperçut un cavalier qui cherchoit le défaut des armes d'Artaxerce; il fond sur lui comme un éclair & perce le traître; mais le coup étoit porté. La Perse n'avoit plus de Prince, l'ami d'Oroondate expiroit suspendu à ses arçons; & il ne put lui prononcer, que par le mouvement d'une main défaillante, le tendre & éternel adieu de l'amitié.

Grands Dieux! que devint mon maître en le voyant tomber sous les pieds des chevaux! en voyant cet ami si cher, le héros le plus aimable & le plus vertueux, le frère adoré de Statira, foulé dans la poussière à côté de son assassin : un cri terrible sortit du fond de son casque; il se jetta de son cheval à terre, releva son ami dans ses bras, le désarma, & reconnut que sa blessure, hélas! étoit mortelle. Je veillai sur ses mouvemens : je craignis que dans l'égarement de sa douleur, il ne tournât son épée contre lui-même : & sans les efforts que je fis pour détourner les coups qu'on lui portoit, il se fut laissé tuer sans doute sur ce corps inanimé. Il avoit collé sa bouche à celle du cadavre, & cherchoit à lui commu-

niquer une autre vie par ſon haleine ; mais je le vis repouſſer bien-tôt ce corps indocile à ſon intention ; & le regardant avec une ſombre douleur, il reprend ſon arme, oublie ſon courſier qui l'attend, & s'enfonce parmi les ennemis, parmi les lances, les chevaux & les dards, animé d'une ardeur furieuſe, & immolant des victimes ſans nombre aux mânes de ſon ami.

Je ne ſais s'il eſt un Dieu qui protege la valeur inſenſée ; mais au milieu de tous les coups & de la grêle des traits qui retentiſſoient contre lui, il demeuroit comme invulnérable, & ſon ſang, dont il arroſoit la terre, ſembloit ſe renouveller dans ſes veines. Je le ſuivois, & quoique j'admiraſſe les merveilles de ſon épée, je me décidois à ſuſpendre ſon bras, & à l'arrêter, quand un eſcadron, qui revenoit de pourſuivre le corps commandé par Artabaze, nous renverſa l'un à côté de l'autre.

Quelques ſoldats Scythes à qui je donnai pluſieurs pierreries que j'arrachai de la garde de mon épée, m'aiderent à le tranſporter à Briſſa, où étoit le rendez-vous de nos équipages. Je pris ſoin qu'on

nous donnât les secours nécessaires, & je me fis guérir de dix-sept blessures, dont vous voyez la plus honorable dans cette cicatrice qui pare mon front.

Le lendemain, quoique ses veines fussent épuisées de sang, & que tout son corps dût l'être aussi par les efforts de la veille, de nouveaux transports m'annoncerent le retour de sa douleur. Vingt fois il voulut arracher l'appareil de ses blessures : il s'irrita contre ma résistance, & me reprocha mes lâches attentions.

Oui je mourrai, s'écrioit-il, en dépit de toi, en dépit des Dieux, de ces Dieux cruels qui ne respectent ni la vaillance ni la vertu. Oui, Dieux assassins, c'est vous que j'accuse de la mort de mon ami : la main du vil soldat eût tremblé, si vous ne l'aviez affermie : c'est vous qui l'avez percé, vous qui le raviſſez à mon cœur, qui m'avez ravi le douloureux plaisir de fermer sa paupiere, & la douceur de dérober ses restes glorieux aux oiseaux qui vont le dévorer; c'est vous, Dieux impuissans, qui avez repoussé de son cadavre insensible le sentiment & l'ame que je voulois y transmettre. Que voulez-vous faire de ma vie? vous

voulez la conserver pour le barbare plaisir d'en marquer tous les instants par des affronts & des misères nouvelles!

C'est toi, me disoit-il à moi-même, qui m'a privé du plus grand des héros: rends-moi mon ami; c'est toi qui l'a laissé périr, toi dont l'œil attentif se devoit à lui plutôt qu'à ton maître. O Roi des Scythes, ô mon père, c'est ton injuste guerre, ton exécrable haine, & ton féroce amour des batailles, qui aiguiferent le fer de l'assassin. Cherche maintenant pour toi-même l'héritier que tu ravis à Darius. C'est toi Darius aussi; que ne l'envoyois-tu contre Alexandre: c'est vous aussi, imprudente Statira; que ne le gardiez-vous! Ha! vous êtes tous coupables: rendez-moi mon ami.

Je regardai comme un bonheur, qu'il put épancher sa douleur par ces salutaires imprécations dont je ne vous redis que la moindre partie. J'étois sincérement affligé de la mort d'Artaxerce: ses qualités brillantes annonçoient un grand Roi pour l'avenir, un Prince juste, un homme vertueux: mais mon maître vous l'a déja dit; Seigneur: une longue vie est le privilége des méchans.

Lorsqu'Oroondate eut assez exhalé son courroux & ses regrets, je le ramenai doucement au desir de sa guérison, en lui représentant les considérations de son amour. J'affectai de lui parler souvent de Statira : je conviens, Seigneur, lui disois-je, que votre vie n'est point aux Dieux ; mais n'est-elle plus à votre infortunée Princesse ? Voulez-vous qu'elle pleure à la fois son frère & son amant ? n'est-ce pas à vous de la consoler de la perte de votre ami, de lui conserver un époux, de lui rendre un frere, un protecteur dans votre personne ? Hélas ! me répondoit-il, de quel front aborder la sœur, quand j'ai si mal défendu le frere qu'elle m'avoit recommandé ?

Le calme de ses esprits avoit enfin écarté le danger de ses blessures, lorsqu'un jour on vint nous apprendre que cet Alexandre, ce jeune conquérant dont les exploits passoient pour les merveilles d'un Dieu, avoit battu cinquante mille hommes de Darius, franchi le rapide Granique à la vue des bataillons Persans ; & que, profitant de la terreur qu'inspiroient sa victoire & son audace, il s'étoit emparé de Sardis, de Milet,

d'Halicarnaſſe ; dompté juſqu'aux orages de la mer qui baigne Phaſelide, vaincu les Piſidiens, les Phrygiens, & qu'il menaçoit alors la Paphlagonie & les autres provinces Aſiatiques ; on nous apprit enſuite que Darius raſſembloit auprès de Suze une formidable armée qui devoit au moins arrêter les quarante mille ſoldats de Macédoine.

La douleur que reçut mon maître par cette nouvelle, fit diverſion à celle qui l'occupoit ; & il paſſa bien-tôt au deſir de ſe meſurer avec le fier conquérant. La politique de tous les Rois devoit les réunir contre ce jeune ambitieux que le ciel déchaînoit ſur le genre humain : mais la politique qui n'eſt fondée que ſur les paſſions, ſe détruit par les paſſions mêmes. Les querelles de la Grèce éleverent la grandeur de Philippe : & les haines de Mathée & de Darius préparèrent les travaux de la Scythie, & la ruine de la Perſe.

Si mon maître eût moins connu le caractère de ſon père, & ſa jalouſie hautaine contre la maiſon de Darius, il ſeroit allé lui demander une armée pour voler avec elle au ſecours du pere de ſon amante.

Il gémissoit de ne pouvoir plus être utile à cette tendre & vertueuse famille, qu'il s'accoutumoit à regarder comme la sienne. Que porterai-je à Darius, me disoit-il? mon épée seule? Eh bien! que mon épée & mon amour m'accompagnent.

Nous partîmes ainsi de Brissa en léger équipage, & nous arrivâmes au camp de Darius en Cilicie, la veille même de la sanglante & mémorable bataille d'Issus. Mais permettez, Prince, que la nuit dont les humides fraîcheurs irriteroient vos blessures, interrompe ici mon récit, & qu'un repos solitaire représente fidélement à ma mémoire les tristes événements qu'il me reste à vous raconter.

Le noble Ecuyer s'arrêta; & il revint avec le brave Lisimachus à l'appartement d'Oroondate, qu'ils trouverent plongé dans ses tristes idées. Le Prince Macédonien se retira bien-tôt pour s'abandonner librement à la douleur que le récit d'Araxe avoit un moment suspendue.

Mais le doux sommeil n'ose interrompre les soucis amoureux. Les deux guerriers veillerent: chacun écouta ses tristes souvenirs; & les images sanglantes des

beautés qu'ils aimoient se tracèrent constamment dans leur pensée. Oroondate, également persécuté par les hommes & par les Dieux, ne vouloit plus reconnoître d'autre Dieu que la vengeance; & les justes projets qu'il méditoit occuperent son esprit jusqu'au lever de l'aurore, dont le calme plus bienfaisant appésantit enfin ses paupières fatiguées.

Mais toujours plein de l'image de son amante, il crut entendre, il crut être réveillé par le son enchanteur de sa voix : il crut qu'elle disoit : « oui, c'est Oronte, » c'est mon cher Oronte : je le revois en» core ». Il ouvrit un œil rapide & curieux : il la vit elle-même, il reconnut sa taille céleste, son visage, ses charmes, & le tendre regard de ses yeux; mais il ne distingua cet objet si cher que pour le voir seulement disparoître.

Un fantôme se crée aisément dans une ame agitée : il ne douta point que l'ombre chérie de sa Princesse ne fût venue des déserts habités par les morts, pour le consoler & pour aiguillonner sa trop lente vengeance. Lisimachus parut en ce moment devant lui : « Ciel ! qu'ai-je vu, lui » dit-il; l'image sacrée de Parisatis vient

» de s'offrir à mes yeux sous la galerie » prochaine : j'ai vu ses lèvres décolorées » se mouvoir, & son regard muet sup- » pléer à la voix qu'elle a perdue : sans » doute c'est mon amour oisif qu'elle ac- » cusoit : ne tardons plus, Seigneur, dès » ce jour même je vais interroger le sou- » verain Apollon par son oracle ; & nous » concerterons ensuite la plus noble en- » treprise qui jamais ait armé des mor- » tels ».

Oroondate lui fit part de sa vision, & lui dit : ami, nos oracles ont parlé ; la bouche d'une amante est plus sûre que celle d'un Prêtre, & les Dieux aujourd'hui ne s'intéressent que pour les coupables. — Soumettons-nous encore, dit Lisimachus : souvent ils ont puni la vertu qui désespère.

Un temple étoit consacré au Dieu du Jour sur des hauteurs, d'où l'œil tomboit enchanté sur le riant bassin de l'Euphrate. Ce temple n'étoit qu'une enceinte révérée, tissue d'arbres toujours féconds, & favorisés d'une éternelle verdure : là, selon l'usage des Perses, l'offrande étoit brûlée sur un Autel découvert au brillant Zenith ; & l'Oracle s'exprimoit par la

voix des feuillages qu'organiſoit un ſouffle myſtérieux.

Ce fut ſous les ombrages extérieurs de la divine enceinte, que Liſimachus, attendant l'ordre du Pontife, rencontra un jeune guerrier, couvert d'une modeſte armure, ſans écharpe, ſans pierreries, & portant dans ſa main un caſque de ſimple acier bruni; mais il déployoit dans ſa marche, une taille ſi fièrement deſſinée, tant de grace & de dignité dans toute ſa perſonne, que frappé d'une eſtime ſoudaine, il le ſalua, & lui porta, le premier, la parole.

Je déſire, Seigneur, lui dit-il, qu'un même deſſein ne nous amène pas en ces lieux : j'y viens pourſuivi par la fortune. Les Dieux, répondit le guerrier, ſont en effet la reſſource de quiconque a tout perdu ſur la terre : mais qu'en attendez-vous! — Juſtice & faveur, dit Liſimachus. — Un mortel a-t-il le droit d'accuſer leur juſtice? — Je ne ſais ſi le murmure les offenſe, répondit le Prince Macédonien; mais combien de coupables la font ſoupçonner, & combien peu d'exemples la font chérir! Un Occhus enſanglanté du meurtre de cinquante de ſes

frères, descend au tombeau parmi les fleurs d'une vieillesse paisible : un Artaxerce, père de cet Ochus, marque son heureuse existence par ses longs plaisirs, & par le meurtre de son père : une Roxane, l'opprobre de son sexe, assassine les filles de son maître, & jouit encore impudemment de son forfait. Voilà des coupables : leurs victimes innocentes ont-elles été vengées ? Nabarzane ne vit-il pas encore, quand Darius, quand le meilleur des Rois est mort assassiné par lui ?

L'inconnu versa quelques larmes : vous ne savez pas à qui vous parlez de Darius & de sa malheureuse famille, dit-il ; j'ai perdu plus que vous peut-être, à moins que vous n'ayez aussi perdu votre Royaume, votre ami & votre maîtresse. Mais la plainte est vile : j'honore les Dieux & j'agis : ma ressource n'est pas dans un vain oracle ; mais dans mon intelligence. O guerrier, ce n'est pas du haut des Cieux que s'épanchent les sources du malheur ; c'est sur la terre que le bon rencontre le méchant qu'un méchant rencontre à son tour. Le sage aime les Dieux & ne les implore pas ; il se remet du choc par sa constance ; il n'appelle point des foudres ven-

geurs, ils sont dans ses mains quand il est opprimé : ils sont dans l'ame de son oppresseur : un criminel vit heureux ? Pourquoi l'envier ! S'il peut l'être avec des forfaits, ne le pouvez-vous de même avec vos vertus ? Pourquoi dénaturer l'usage de ses sentimens, se faire des tourmens de ses larmes, quand on peut dans une délicieuse tristesse pleurer son amante & regretter son ami. Un guerrier n'a pas d'autres intérêts au monde que ceux de l'amour ou de l'amitié : sa gloire est dans son bras : il ne peut rien perdre s'il est sage ; & son existence ne diffère de celle des Dieux que par l'immortalité. Vous n'êtes que vertueux & sensible ; vous murmurez : vous êtes Grec, ou vous devez l'être, soumis & indocile aux Dieux, riant de leur puissance & l'implorant toujours.

Le Pontife, en ouvrant les portes de verdure, interrompit l'entretien des deux guerriers : ils pénétrèrent dans l'auguste enceinte. Lisimachus se prosterna devant l'Autel, & dit au Dieu : tu sais tous mes malheurs, tu sais ce que je regrette, ce que je médite : Accorde moi tes secours protecteurs, & dicte-moi tes volontés. L'étranger debout, & la face tournée

vers le firmament, pria dans ces termes: Source éternelle de fécondité, père du jour, des saisons, des années; toi qui par une suite de tes loix, as tout produit, tout transformé dans l'univers, qui m'as fait naître, & qui purifie dans mes veines les sources précieuses de mon intelligence; soleil, reçois mon hommage.

Alors un souffle successif émut tendrement les feuillages; & le Prêtre attentif au sacré murmure, interpréta l'oracle aux guerriers: « Que les morts, dit-il, attendent les devoirs des vivans; que les vivans bâtissent la fortune des morts; & » que l'intelligent explique ».

A la sortie du temple, Lisimachus pressa l'étranger de venir partager son asyle champêtre. N'avez vous pas entendu l'oracle, lui répondit-il? Il a dit que chacun fasse ce qu'il doit pour arriver au but de ses desirs; j'ai perdu la beauté que j'aime, & je vais à sa poursuite. Ses paroles ne furent qu'un nouvel oracle pour Lisimachus qui sentit redoubler sa tristesse. Il regagna la cabane de Polemon; & passant dans un endroit solitaire de la haute forêt, ses regards s'arrêtèrent sur quelques arbres dont l'écorce portoit des caractères tracés.

Il distingua les noms de *Cassandre* & d'*Eurydice ;* il lut sur une écorce polie : *gémissez, passans amoureux;* & au-dessous : *ici pleure l'infortunée Cassandre. C'est ici qu'elle regrette le héros adoré, qu'une fois elle a perdu par sa faute, une autre fois par la colère des Dieux ;* il lut sur une autre souche voisine : « *que ne peut Eurydice* » *consoler sa douleur, en chantant dans* » *ces bois, en traçant sur ces arbres le nom* » *chéri de son amant ;* & sur le tronc d'un » chêne antique : *arbre sacré garde à ja-* » *mais nos sermens d'aimer toujours* ».

Lisimachus attendri considéra la seconde de ces inscriptions d'un œil plus attentif ; il crut y reconnoître la main de sa chère Parisatis ; toutes ses entrailles s'émurent, & lui dirent : *Parisatis l'a gravée.* Mais il regarda comme une illusion de son amour, cette tendre idée que produisoit une ressemblance légère ; il révéra ces monumens de l'amour fidèle : « arbres » fortunés, leur dit-il, puisse un senti- » ment de bienveillance circuler en vous, » & éterniser ces caractères amoureux ».

Tout ce qui retrace des infortunes est cher aux infortunés. Il se hâta d'aller redire à Oroondate les paroles de l'oracle ;

puis reprenant le fidèle Araxe, il le ramena sous ces mêmes ombrages, & le pressa de continuer son récit. Le tendre Ecuyer qui ne parloit qu'avec délices & fierté des merveilles de son maître, le reprit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE D'OROONDATE.

Vous n'avez entendu, Seigneur, que les premiers murmures de l'orage terrible qui menaçoit mon héros. Je vous ai dit que ce fut la veille de la bataille d'Issus, qu'on nous vit arriver au camp de Cilicie. Un caprice décida mon maître à ne se découvrir que par des actions éclatantes, & nous dressâmes notre pavillon au quartier des Athéniens, auxiliaires de Darius. Oroondate s'informa du plan de la bataille, des manœuvres & des marches passées, des ressources & de la position des lieux; & il blâma sans scrupule un mouvement qui venoit de resserrer

l'armée du Roi dans des gorges difficiles, où il ne pourroit que présenter un front étroit & perdre l'avantage du nombre, ainsi que l'usage de toute sa cavalerie. Il est vrai qu'Alexandre avoit forcé ce mouvement par une de ces manœuvres savantes qui le rendoient supérieur à Darius.

Le jour de la mêlée fut un des plus brillans de la vie d'Oroondate : un coursier noir qu'il montoit & son armure de même couleur, le firent distinguer tout ce jour dans les deux armées. Je me souviens, dit Lisimachus en l'interrompant, d'un guerrier noir qui vint arracher Darius de nos mains, qui d'un coup de lance démonta le brave Clytus, qui lui prit son cheval pour le donner au Monarque Persan, & qui combattit ensuite Alexandre. — C'étoit Oroondate, reprit l'Ecuyer. Vous le vîtes donc, mon terrible héros, couvert de sang & tout blanc de poussière, traînant les lambeaux de son armure brisée, avec un reste de plumes noires pendantes à son casque, pénétrant partout, par-tout effroyable & écartant loin de lui la foule épouvantée, pareil au tonnerre tombant au milieu d'un timide trou-

peau ! Jamais, Seigneur, vous ne vîtes d'auſſi formidables efforts de vaillance, & je ne pourrois vous exprimer jamais quelle fut ſa joie guerrière, avec quels raviſſemens de courage il courut à la rencontre de votre ſuperbe Alexandre. Vous ſavez que Bucephale, heurtant le courſier noir d'Oroondate, avec une puiſſance ſupérieure, le fit décliner, & que mon maître paſſant alors à côté de ſon ennemi, de deux coups d'épée auſſi prompts que l'éclair qui redouble, lui perça la cuiſſe, & lui trancha les courroies de ſon caſque.

Il me le fit reprendre ſous les pieds des chevaux, & le tendit noblement à ſon adverſaire ; mais le fier Macédonien le rejetta dans ſa fureur, & voulut s'expoſer à de nouveaux coups de cette invincible épée, qui ſans doute l'eût enlevé du monde ſans la foule qui vint le ſéparer de mon héros. Ce fut dans ce moment que je vis Epheſtion chercher de la pointe de ſon épée la jointure du caſque à la cuiraſſe de mon maître ; j'accourois en alarmes, lorſqu'un guerrier détourna le fer homicide du bout de ſa lance & diſparut dans la foule. — C'étoit moi, dit Liſimachus,

— Ce fut donc, reprit Araxe, le plus bel exploit de vos armes dans cette fatale journée, où la fortune trahit la justice & favorisa le courage mieux aguerri. Oroondate désespéré de votre victoire, & plein de courroux à l'aspect de deux cent mille hommes, que dispersoit une fuite tumultueuse, voulut rejoindre Darius, partager ou vaincre sa destinée, & le défendre jusqu'à son dernier soupir.

Nous marchâmes dans des routes inconnues, & parmi de profondes ténèbres. Vers le milieu de la nuit, nous rencontrâmes le Prince Oxiarte, le frère de Darius, & le plus distingué des Perses par son humanité. Il nous apprit que le Monarque avoit envoyé les Princesses à Damas, sous l'escorte de six mille hommes, aux ordres du jeune Megabize & de l'eunuque Tireus. Rassuré par cette nouvelle, mon maître pensoit à voler aux lieux où l'appelloit son amour; mais la situation de Darius le fit rougir d'une pareille envie, & rassembla toutes ses pensées dans le soin de le défendre.

Au lever du jour nous entrâmes dans une vieille forêt, dont pour la première fois peut-être le bruit des armes avoit

troublé le silence. Nous y trouvâmes au bord d'une fontaine le paisible Monarque, assis sur l'herbe au milieu de quelques Officiers qui gardoient une contenance immobile devant lui. Dès qu'il apperçut les armes noires de mon maître : « Puissant Orosmade, s'écria-t-il, n'est-ce » pas là mon libérateur? Oui, mon frère, » lui répondit Oxiarte, & c'est aussi le » libérateur de tous les vôtres. C'est un » de nos enfans qui revient de chez les » morts; c'est le brave Oronte à qui nous » donnions une moitié de nos larmes. » — Oronte, s'écria le tendre Monar- » que! ah! cher Oronte! Artaxerce vit-il » aussi » ? Un souvenir si cher attira quelques larmes dans ses yeux; il considéra mon maître en silence; hélas! mon maître baissoit les yeux, sanglottoit & pleuroit avec abondance.

Ses sanglots & ses pleurs effacèrent dans l'esprit de Darius l'idée consolante qui s'y plaçoit. « — Tu ne me ramènes » point mon fils, reprit-il avec douleur. » Il est donc vrai que je n'ai plus de fils? » Ah! généreux Oronte, rends-moi mon » fils ». Il prit mon maître dans ses bras & le serra sur son cœur en silence. Oroon-

date se laissa couler sur la terre, & touchant avec vénération le pied du Monarque : « Ombre de mon cher Artaxerce, » s'écria-t-il, entends mon serment : que » ce pied que je touche, que ce pied sacré » puisse fouler un jour ma tête sacrilége, » si jamais je cesse de combattre pour ton » auguste père »! Darius plus attendri par cette action & par ces paroles, ne fit que s'écrier plus douloureusement : rends-moi mon fils, ah! rends-moi mon fils...

Oroondate se releva, pénétré jusqu'à l'enthousiasme d'une bonté si rare. « Il est » tems, dit-il, que je rougisse & que je » m'accuse : Oui, Darius, ton infortune » est trop auguste & ton cœur est trop » grand pour le mien. Reprends ton fils, » si tu l'oses, Darius, & reprends le au » Roi des Scythes qui t'a ravi le tien. Je » suis Oroondate : Oronte n'étoit qu'un » imposteur & l'amant de Statira. — La » surprise de Darius le fit reculer & le » tint quelques momens immobile; mais » bientôt il reprit mon maître dans ses » bras & dans l'effusion du plus noble » cœur qui fut jamais. » Eh bien, s'écria-» t-il, je vais donc me venger du superbe » Mathée ; je lui dérobe un héros, &

» ton génie, indomptable Alexandre, ton » génie enfin ne m'étonnera plus. Mais, » Oroondate, voudras-tu maintenant d'un » père malheureux ? Je n'ai plus qu'un » reste d'empire. Quelle dot pour l'époux » de Statira ! Il te faut ton ordinaire gé- » nérosité pour accepter le père & la fille. » Aime nous tous ; protége des intérêts » que je t'abandonne, & supporte la honte » de servir ton ennemi avec la même vertu » que je supporterai le soupçon de t'avoir » séduit ».

Un entretien si noble & si touchant fut interrompu par l'arrivée de Mégabize, qui, échappé du carnage, vint nous faire le récit de l'enlévement des Princesses : Parmenion avoit attaqué leur escorte avec des forces supérieures, & il les conduisoit au camp d'Alexandre. Le désespoir de Darius le tira cette fois de sa modération ordinaire : il accusa les Dieux dans sa douleur paternelle : & en effet, qu'avoit mérité son ennemi, pour l'élever sur ses ruines ? & qu'avoit fait ce Monarque, vraiment grand & généreux, bon fils, tendre époux, & père aussi tendre, pour éprouver tant de coups dans son intérêt & dans sa sensibilité ?

La douleur de mon maître, plus vive & plus impatiente, le décida sur le champ. Laissons les plaintes, dit-il; le brigand ne les entend pas; c'est par des exploits qu'il faut l'amollir: je le verrai: je le verrai sous ses tentes; & s'il y manque de générosité, je le retrouverai dans une bataille. Nous partîmes au moment même; tandis que Darius se porta vers tous les lieux où il pouvoit rassembler les débris de son armée. Nous apprîmes sur notre route que le conquérant s'avançoit vers Marathon, dans le dessein d'y former un siége, & que Parménion alloit se présenter devant Damas, où les trésors & les équipages de Darius étoient renfermés. On le dit grand cet Alexandre, s'écrioit mon maître; & il s'arme pour piller de l'or & pour ravir des femmes »!

Oroondate se défioit de l'habileté & du courage des Généraux Persans; il avoit entendu parler en termes peu favorables d'Artabon, un des amans de Roxane, & Gouverneur de Damas. La place étoit importante, & l'or nécessaire: il remit sa visite au Macédonien; &, se flattant d'occuper au siége une partie de ses troupes, ou peut-être de lui donner un échec,

il changea de route, & deux jours après, nous entrâmes dans Damas.

Dès le premier entretien qu'il eut avec le Gouverneur, il soupçonna qu'Artabon avoit d'autres vues que celles de défendre la place : il avoit dessein de voir d'autres citoyens principaux, & de parer aux événemens par de prudentes mesures, lorsqu'un matin il vit entrer Roxane dans son appartement. L'étonnement & le chagrin que lui causa cette visite, ne peuvent se comparer qu'à la vive satisfaction que témoigna d'abord celle qui hazardoit cette démarche. Elle avoit cru qu'Oronte étoit mort avec le Prince Artaxerce : elle ne pouvoit le revoir & modérer les épanchemens de sa passion : Oroondate ne put lui refuser quelques expressions d'une vague reconnoissance pour l'intérêt qu'elle daignoit prendre à ses jours. Ah ! Seigneur, lui dit-elle, en le regardant avec tendresse, qu'un tel sentiment humilie ! vous ne pouvez avoir qu'un dessein de m'offenser en me parlant de reconnoissance, puisque vous savez que je vous aime, & que votre insensibilité fait le supplice de ma triste vie. Je ne rougis point de cet aveu que

j'attendois de vous-même. Il n'eſt de honte que pour les aveux trompeurs : une paſſion véritable honore la bouche qui l'exprime, & la mienne eſt juſtifiée par vos vertus. Plût au ciel qu'autant je ſuis glorieuſe de mon amour, autant je puſſe être heureuſe, en faiſant agréer au Prince des Maſſagetes le cœur qu'il dédaigne avec ma main & ma fortune.

L'embarras de mon maître donnoit à Roxane la facilité de pourſuivre ſi elle l'eût voulu : mais elle rouloit des larmes ſous ſes paupieres, & ſa voix ſe déroboit aux idées qu'elle vouloit exprimer. Le tendre Oroondate touché de ſon état, crut enfin devoir lui répondre : » votre beauté, ſans doute, lui dit il, vous donne des droits à l'hommage d'un cœur libre : il ſeroit indigne de vous de le recevoir brûlé par une autre paſſion. Vos bontés me ſont chères, & mon eſtime eſt ſi profonde, que je vous remets le ſecret de ma vie. J'aime, & mon hymen ſe prépare avec la Princeſſe Statira : j'ai déguiſé pour elle mon nom & ma fortune, & vous voyez Oroondate Prince de Scythie.

L'agitation qu'éprouva Roxane en perçant

perçant dans ce myſtère, ne parut que dans ſes regards, & le ton amer dont elle répondit : « le cœur de Statira, » ſans doute, eſt d'un prix qui doit » juſtifier votre franchiſe ; mais ſi les » Dieux, & ſur-tout Alexandre, s'op- » poſoſent à cette union chérie, Oroon- » date me doit au moins les reſtes d'une » flamme ſi glorieuſe ».

Un des jours ſuivans, elle invita mon maître à briller dans une fête qu'elle donnoit aux plus jeunes guerriers : il ne retrouva point, pour ſa parure, un bracelet qu'il avoit reçu de la Princeſſe : il eût perdu la Princeſſe elle-même, que ſa douleur n'eût pas été plus vive, ni ſes regrets plus touchans. Il fit retourner ſes deux Scythes à Briſſa : il fit interroger dans Damas : il offrit des récompenſes extraordinaires à qui le lui rendroit ; ce fut envain.

Cependant Roxane mêloit, aux ſoins de ſon amour, les ſoins de ſa brillante fortune. Elle diſtribuoit les premiers fils de ces trames, où, ſi rien ne les briſe, la Grèce entiere, je crois, & toute l'Aſie ſe trouveront enveloppées. Nulle femme, dont l'hiſtoire ait révélé les artifi-

ces, ne connut mieux l'art de réunir dans ses propres intérêts, tous les autres intérêts opposés entr'eux. Elle n'eut pas besoin de séduire Artaban, son caractère le portoit assez à devenir coupable; mais elle releva le peu d'audace de cette ame abaissée, & elle poussa son courage jusqu'au crime. Oroondate fut averti de certaines dispositions qu'il avoit faites, d'après lesquelles on craignit qu'il ne voulût livrer Damis. Il alla le trouver, & lui représenta que la négligence même eût été moins coupable que des mesures évidemment fausses qu'il avoit prises. Le perfide osa lui répondre qu'il étoit surpris qu'un soldat Massagete eût l'audace de lui recommander des devoirs sur lesquels Darius avoit daigné compter.— Rendez grace à ce même Darius que vous trahissez, du pardon que j'accorde à votre insolence, & si j'évite un éclat qui seroit utile à nos ennemis. Mon maître ne lui dit que ces mots, & courut chez tous les citoyens & les guerriers les plus recommandables; il tenta de les échauffer pour le devoir; mais tous lui parurent consternés, impuissans ou séduits.

Le lendemain la garnison Persanne,

rangée sur la place, attendoit le signal d'abandonner ses armes, lorsqu'Oroondate fit élancer son coursier, & parlant à tous; « nobles Syriens, s'écria-t-il, peuple vaillant, l'honneur des armées & l'appui de l'Asie, vous si chers à Darius, le voulez-vous punir du regret qu'il a de ne pouvoir vous rendre heureux? Ne défendrez vous point vos aziles, vos biens, vos champs, vos enfans & vos femmes? » — Un silence d'une indigne irrésolution alluma sa colère, & lui fit élever sa voix plus terrible: lâches Syriens, poursuivit-il, peuple ingrat, soldats de fêtes, vils soldats, oui, jettez vos armes, le fer s'indigne dans vos mains inaguerries: allez chercher des atours, & parez-vous pour le vainqueur.

En ce moment il vit défiler & se ranger sur la place toutes les Dames en deuil, signal touchant de l'arrivée prochaine de l'ennemi. Rien n'égala sa fureur à cette vue: il poussa son coursier vers le Gouverneur: « traître, lui cria-t-il, tu te dévoiles enfin ». Artabon le regarda venir dans une contenance tranquille: Scythe, je t'attendois, lui cria-t-il à son

tour. — Attends, Perſan, réplique mon maître, je vais épargner à Darius le ſoin de te punir. — Il prit dans mes mains un javelot qu'il lança, que le perfide évita, & auquel répondirent plus de mille dards qu'un ſignal d'Artabon envoya retentir contre l'armure d'Oroondate : un coup de lance frappa ſon courſier, qui tomba roide mort; & le mien que j'allois lui donner, me fut tué ſoudain d'un coup de javeline au front. On nous enveloppe, on nous écraſe du nombre; que vous dirai-je, Seigneur? on nous lie comme deux infâmes, & l'on nous garde pour l'arrivée de Parmenion.

Cet Officier ſe montra généreux, galant & poli : les Dames ne reçurent de lui que des reſpects, & il couvrit de fleurs politiques la chaîne qu'il apportoit aux Damaſquins. Au moment où on lui préſenta mon maître, & où il ſut ce qui s'étoit paſſé, il affecta une adroite indignation contre le traître dont il n'avoit plus beſoin, & « ſous les drapeaux » d'Alexandre, dit-il, on apprend à » reſpecter le courage : reprenez vos » armes, guerrier, & choiſiſſez votre » parti. Je ne crois pas que Darius ait » aſſez d'hommes tels que vous »,

Artabon furieux prit la parole, pour son malheur : « c'est l'ennemi de votre maître que vous délivrez, dit-il à Parmenion : cette épée que vous lui rendez est destinée à le percer ». Oroondate perdit patience : je croyois, dit-il en frémissant & élevant ses mains vers le ciel, je croyois qu'un lâche n'ouvriroit jamais la bouche impunément devant moi.—Scythe, replique Artabon, est-ce une lâcheté d'obéir aux Dieux qui veulent que tout obéisse au grand Alexandre? ou en est-ce une d'avoir trahi ton pere pour venir trahir Darius, & conduire, de la main d'une amitié perfide, son fils Artaxerce sous les coups des tiens? Ah! grands Dieux! que ne vîtes vous Oroondate alors embrasé de la plus violente fureur, pousser des cris, fouler la terre de rage, & d'un puissant effort de sa colère briser les liens qui l'attachoient, saisir la première épée, fondre sur Artabon, fondre sur sa garde qui lui cachoit le traître, le joindre enfin, lui plonger le fer dans les flancs, l'y replonger, puis le jetter de sa main sanglante, & dire avec une tranquille fierté : « Capitaine » d'Alexandre, je te crois un cœur noble :

» mais tu devois m'épargner la honte de » l'offenſe, & la peine du châtiment ».

Parmenion ne fut pas aſſez hardi pour prononcer ſur le ſort d'un tel coupable; il nous remit l'un & l'autre ſous une garde ſûre; &, après qu'il eut dépoſé dans Damas une garniſon formidable, nous marchâmes tous vers Marathon.

Telle fut la route qui conduiſit mon maître au ſuperbe ennemi qu'il cherchoit; il le vit enfin: il lui fut préſenté non plus comme un rebelle qui s'étoit oppoſé à ſes armes, mais comme un priſonnier ſoupçonné de deſſeins contre ſa perſonne ſacrée. Alexandre étoit aſſis ſur un monceau de boucliers à l'entrée de ſon pavillon royal; il conſidéra long-temps mon maître. — Qui êtes-vous, lui dit-il enſuite. — Un guerrier comme vous, répondit Oroondate, & il s'aſſit ſur un faiſceau de lances. Le Roi parut étonné & ſe leva. — Quel eſt ton nom? ta patrie? quelles armes as-tu porté? — Oroondate ſe leve à ſon tour, & montrant un viſage offenſé: » les armes qui bleſſerent Alexandre à la bataille d'Iſſus, répondit-il. Conquérant, tu te trompes, ſi tu penſes avoir devant les yeux un hom-

me qu'on interroge. C'eſt moi qui viens te demander ſi ton cœur eſt auſſi grand que ton ame eſt avide; ſi après avoir déshonoré tes armes par des attaques injuſtes, par le rapt & le pillage, tu te ſens aſſez généreux pour reſpecter l'affliction de ton ennemi : Darius n'eſt plus malheureux que toi, que parce qu'il eſt plus vertueux : tu lui as dérobé ſa mère, ſa femme, ſes enfans : que feras-tu s'il t'abandonne tes autres brigandages? —

Je garderai tout, répondit Alexandre, & je punirai le lâche qui devoit ſe croire aſſez honoré de m'avoir combattu, pour ne pas promettre ma tête à l'eſpoir de mille talens. — Un regard fier & indigné annonça la réplique d'Oroondate. — Macédonien, dit-il, oui; j'ai promis ta tête: & je ſaurai la prendre, mais en te la demandant au milieu des batailles. Tu te piques d'être grand, & tu n'as pas même la grandeur d'en ſuppoſer dans autrui. je te le répete, Alexandre, je ſuis venu te demander d'être généreux : m'importoit-il que tu le fuſſes, ſi j'euſſe voulu t'aſſaſſiner. — Et m'importe-t-il à moi, répond Alexandre en courroux, que ce ſoit un traître qui me menace, ou un

insolent qui me brave qui périsse sous le fer de mes bourreaux! — Tu as des bourreaux, Alexandre, reprit mon maître avec tout le fiel de l'ironie? tu peux donc leur parler : je ne t'écoute plus; il se détourne, le dédain éclate dans un long regard qu'il lui laisse, & dans cette exclamation qui le suit : ô Souverains du monde! l'enfant de Macédoine à déjà des bourreaux! — Et des verges aussi pour châtier tes Souverains, replique Alexandre. Guerrier, poursuivit-il d'un air plus calme, je vois par ton audace que ta vertu doit être égale, & que l'outrage est indigne de toi. Je ne te crains ni comme traître ni comme héros : mais je t'ai offensé le premier. Reçois de ma main des armes qui nous feront reconnoître à la premiere bataille.

En achevant ces mots il fit apporter une armure magnifique, & il la lui présenta. — Mon maître devint immobile de surprise, & passant bien-tôt à l'enthousiasme qu'échauffoit en lui l'apparence même d'un noble procédé, il attacha ses regards sur Alexandre : oui, tu es grand, lui dit-il : si tu n'en es que plus injuste, c'est un malheur de plus pour

le monde. Je reçois tes armes & mon pardon même; je reçois tout d'Alexandre, s'il n'en excepte point la famille de Darius. — Le Roi lui montra les armes qu'il venoit de lui donner. *Elle est là*, dit il; & il s'éloigna.

Oroondate vit alors que la liberté des Princesses dépendoit d'une victoire, & peut-être de la mort du vainqueur : il fit parvenir cette nouvelle à Darius : Statira, prisonnière dans le camp d'Alexandre, lui fit oublier de la porter lui-même. Le lendemain il me fit acheter des vêtemens Macédoniens, & m'annonça qu'il vouloit demeurer parmi ses ennemis jusqu'à ce que Darius eut rassemblé son armée, jusqu'à ce qu'il eut vû les Princesses. D'insurmontables obstacles trahirent son espérance : mais Alexandre partant de Marathon, traca sa marche au travers de la Phénicie; & nous suivîmes les chars qui portoient les dames. La premiere fois qu'il les apperçut, honteusement environnées de satellites, vêtues d'un triste & lugubre deuil, conforme à leur infortune, combien de mouvemens s'élevèrent dans son ame? & que de soins & d'efforts il me fallut employer pour les réprimer, pour

l'empêcher de fondre en téméraire sur leur garde, & de se découvrir pour vengeur, pour un amant!

Arrivés dans Sidon, le hazard nous fit choisir pour notre demeure la maison d'Abdalonime, de ce sage paisible qu'Alexandre arracha à ses légumes fortunés, pour le nourrir des poisons de la grandeur. Un jour que ce vieillard tranquille nous charmoit l'un & l'autre par ses discours aussi simples que profonds, en nous montrant ses fleurs, ses arbres, ses fruits, ses plantes & ses ombrages, il nous quitta pour aller recevoir les jeunes Princesses, à qui le Conquérant avoit permis cette promenade champêtre. Nous nous réfugiâmes sous une grotte naturelle, dont l'œil ne pouvoit percer le sombre intérieur; & de-là nous vîmes dans des transports de joie, de surprise & d'amour, l'aimable Parisatis tourner ses pas vers les bosquets, les autres Dames la suivre; & Statira plus rêveuse s'avancer vers nous accompagnée de la jeune Cléone, que ses innocens desirs occupèrent bientôt à cueillir des fleurs. Je me souviendrai toute ma vie de ce lieu charmant, & de la scène délicieuse qui s'y passa.

Une onde lympide & fraîche, dont la source étoit à nos pieds au milieu de la grotte, attira la Princesse par son murmure : des herbes vives en bordoient le cours paisible ; des fleurs le paroient, des ombrages le protégeoient contre les feux du jour, & consacroient là le silence, la fraîcheur & l'obscurité. La nature avoit préparé cet asyle pour des sages ou pour des amans. Statira vint y promener ses yeux mélancoliques. Elle parvint si près de nous, que nous entendions la molle impression de ses pas : Oroondate entendoit presque son haleine : son cœur battoit avec violence, il ne respiroit plus ; la terre ne le portoit pas : toute son ame étoit dans ses regards immobiles & tendus vers son amante. Elle s'approcha de l'onde aimable ; on voyoit à son attitude pensive, que son oreille & son œil se laissoient doucement enchanter, son ame s'abuser, son cœur s'attendrir. Elle se reposa parmi les fleurs. Mon maître alloit s'élancer de la grotte ; je l'arrêtai : je lui montrai Cléone qui cherchoit la Princesse d'un œil inquiet. Ah ! cruel, me dit-il tout bas ; pourquoi regardois-tu Cléone ? — Puis il poursuivit ; ô Cléone, chère

Cléone ; il eſt encore des fleurs plus éloignées & plus dignes de vos mains.

Cléone l'eût entendu, qu'elle ne ſe fût pas écartée par une plus heureuſe obéiſſance : alors l'éclair ne fut pas auſſi prompt qu'Oroondate à partir. Je le vis dans un même inſtant s'élancer & tomber à genoux devant la Princeſſe. Je les joignis ; je le trouvai, qui s'égaroit dans ſon enthouſiaſme & ſe bornoit à contempler.

Qu'une amante eſt belle quand ſon premier regard nous dompte ! Mais quand on la revoit, combien elle eſt plus belle encore ! Stratira dormoit. Sa belle tête repoſoit ſur un bras : l'autre étoit négligemment déployé, & retomboit derrière ſa taille charmante. Le ſommeil avoit ſemé des roſes ſur ſon teint, & la neige de ſa gorge éclatoit à côté du deuil de ſa robe légère. Un mouvement écarta cette robe importune, & découvrit un pied qu'elle cachoit, un pied de la forme la plus fine & de l'aſpect le plus raviſſant. Les yeux d'Oroondate s'allumèrent : il ſe précipite ſur ce pied céleſte, le preſſe dans ſes mains, le colle à ſa bouche enflammée, attache mille amoureux baiſers aux cor-

dons qui le couvrent, & s'obstine à le retenir contre les efforts, & malgré la frayeur & les cris de la Princesse.

Ah ! Dieux, Madame, lui-dis-je, effrayé moi-même de ses cris ; voulez-vous perdre Oroondate ? Elle demeure immobile sur son séant. Oroondate relève son visage ; oui, ma divine Princesse, dit-il, ma seule divinité, ma chère Statira, reconnoissez Oroondate : il saisit en même-tems une main obéissante, il s'apperçoit qu'elle pâlit, qu'un frisson annonce une foiblesse, & qu'elle se meurt dans les bras qui la pressent.

Nous sommes éperdus : je puise de l'eau dans mon casque, j'en arrose son visage qu'Oroondate arrosoit de larmes brûlantes. Cléone accourt, Parisatis, toutes les Dames accourent, & par des cris perçans elles expriment la surprise que leur cause un pareil tableau. J'étois désespéré ; je ne cessois de leur dire : « C'est Oronte, calmez-vous, mes Dames, c'est le brave Oronte que vous » avez cru mort ». A ce nom chéri, toutes gardèrent le silence ; Cléone & Parisatis s'emparèrent de Statira : elle ouvrit les yeux : mais se voyant séparée

d'Oroondate, elle lui reprit la main sans savoir ce qu'elle faisoit : « Et mon frère, » dit-elle en pleurant, qu'en avez-vous » fait ? Est-ce là la main qui dût me » ramener mon frère, ajoûta-t-elle, » en la baisant & la mouillant de pleurs, » dans la confusion de toutes ses pensées : » puis elle rougit & parut honteuse de » ce qu'elle avoit fait ».

Mon maître la rassura bien-tôt par le récit qu'il fit à toutes les Dames des bontés de Darius, de la promesse solemnelle dont il avoit flatté son amour, & du véritable nom de cet Oronte qu'elles avoient aimé dans Persépolis.

Les Deux Reines, à qui la timide Arsinoé avoit porté l'alarme, accoururent en ce moment. Abdalonime les suivit par respect. Dès que Sisigambis reconnut mon maître, elle lui prit la tête dans ses mains vénérables, & le baisant au front : « je le disois bien, s'écria-t-elle, que si notre cher Oronte vivoit, il voleroit des extrêmités du monde à notre défense ». La Reine épouse de Darius, la sensible mère d'Artaxerce ne put lui faire accueil que par ses larmes ; ses tristes regards sembloient lui demander le héros dont elle revoyoit

l'image avec amertume. Ses tendres filles se suspendoient à ses bras, inondées de pleurs. Toutes les Dames avoient la vue sur Oroondate. Ce spectacle d'une famille désolée, d'une famille qui l'aime si tendrement, & qui lui tend ses fers, émeut son courage. Il s'enflâme d'une généreuse indignation : foudroyez-moi, grands Dieux, s'écrie-t-il, si je ne venge la vertu de vos rigueurs & de votre injustice.

Il avoit à peine prononcé ces mots, que l'on vit avec surprise un Officier d'Alexandre, suivi de plusieurs Gardes, entrer dans le jardin. L'effroi suspendit l'attendrissement : « Je viens, dit cet » Officier, chercher un grand Prince, » caché sous des vêtemens indignes de son » rang ». Déja mon maître songeoit à se défendre, lorsque l'Officier reprit la parole : « Vertueux Abdalonime, venez » rendre graces à Alexandre & à Ephes- » tion, du sceptre qu'ils vous rendent » & qu'ils viennent d'arracher à Strato. » — Je n'ai point perdu de sceptre, répon- » dit le sage vieillard; je n'ai reçu qu'une » bêche en recevant le jour. Et, quelles » graces veut-on que je rende à celui qui

» tue mon frère pour me donner sa dé-
» pouille ? Dites à Alexandre, que je suis
» trop vieux pour lui servir d'un utile
» instrument, & trop fier pour vouloir
» tenir quelque chose de l'ennemi de ma
» Patrie. Respectez mon asyle & ôtez ces
» armes de ma vue ».

Oroondate frappé d'une idée subite, entraîne Abdalonime à l'écart : « Lors-
» qu'un tyran élève un sage, lui dit-il,
» il veut légitimer ses injustices, il veut
» asseoir le repos de ses crimes sur l'ad-
» ministration de la vertu, & désarmer la
» vengeance qui le menace. Vous l'avez
» bien senti ; & vous êtes plus grand par
» le refus, qu'Alexandre par le présent.
» Mais, Abdalonime, votre sagesse vous
» défendroit-elle de recevoir le fruit de
» l'usurpation pour en arrêter les entre-
» prises ? Alexandre a renversé vos loix,
» relevez-les ; il a fait pleurer, faites bé-
» nir. Il tient aux fers une famille illustre
» par le droit du crime ; protégez cette
» famille infortunée par le droit du ciel,
» qui met la bienfaisance au-dessus de
» l'autorité ».

Le vieillard se laissa séduire : il reçut avec une noble fierté la couronne de Si-

don; & le premier effet de son pouvoir fut de favoriser les entreprises d'Oroondate pour la liberté des Princesses. Alexandre s'étoit transporté au siège de Tyr. Tout étoit disposé pour la fuite des captives : des chars étoient préparés pour les recevoir, & des guerriers fidèles armés pour les soutenir. La jalouse Roxane arrivée de la veille dans Sidon, avec les autres prisonnières de Damas, fit écouler dans une visite importune le moment irréparable de l'exécution.

Que mon maître se fût épargné de malheurs, si par une discrétion outrée, par cette délicatesse qui évite jusqu'à l'air de faire un sacrifice à l'objet aimé, il n'eût dérobé la connoissance de cette passion fatale de Roxane à sa chère Statira !

La belle Barzine, veuve du grand Memnon, étoit une des prisonnières de la Cour de Darius : c'étoit l'amie la plus tendre de Statira dans Persépolis, & la confidente chérie d'Oroondate. Alexandre qui s'emparoit toujours des apparences de la générosité, affectoit d'éviter la vue des Princesses ; mais il avoit honoré Barzine d'une préférence qui, sans exposer sa parole, lui permettoit cette douce jouis-

ſance qu'il avoit promis hautement de s'interdire. Barzine recevoit ſes viſites fréquentes avec reſpect, & repouſſoit ſes ſoupirs menteurs avec fierté. Cette aimable veuve n'aimoit plus rien, ſinon mon maître, qu'elle chériſſoit d'une amitié fraternelle ; & qui ſe conſoloit par les charmes de ſon entretien, de tout ce qu'il perdoit par la gêne ſévère qui le privoit de ſa Princeſſe. Barzine avoit la bonté vive, la tendre aménité & la libre effuſion des ames ſenſibles. Oroondate ſe livroit innocemment à ſes careſſes innocentes. Statira étoit jeune, amoureuſe, peu éclairée ſur la diſtinction des ſentimens, & peut-être un peu jalouſe de ſon premier amant. Elle étoit modeſte & réſervée avec tous les autres hommes, & penſoit que ſon amant devoit être de même avec toutes les autres femmes.

Un coup-d'œil ſuffit à Roxane pour ſaiſir ces fécondes diſpoſitions, & tous les fils de ſon intrigue. Elle s'attacha dès-lors à préparer le cœur de Statira à recevoir le poiſon qu'elle y feroit couler, à jetter Oroondate & Barzine dans des procédés équivoques, & à donner l'air de l'amour à leur amitié. Elle vantoit à

l'amante, avec une chaleur qu'elle tiroit de sa passion, le mérite profond, la vaillance & les qualités brillantes de l'amant. Elle vantoit la beauté de Barzine, son esprit, sa sensibilité; & s'arrêtoit sur son indifférence pour Alexandre, & son amitié pour Oroondate.

Quelquefois elle allumoit dans le cœur de Statira le desir de voir mon maître : puis elle le supposoit en ce moment auprès de Barzine : &, dans ces rares occasions où les amans se trouvoient ensemble, quand la Princesse ravie attachoit ses regards passionnés sur mon maître : « Prince, lui disoit Roxane, un Page » de Barzine vous attend ». Elle employa tant de petites ruses, qu'elle refroidit enfin Statira pour Barzine; qu'elle s'attacha son oreille; qu'elle osa bientôt y faire couler de malignes insinuations; & que, sans cesser de flatter un cœur amoureux, elle y glissa le triste serpent de la jalousie. Statira devint plus sérieuse, & moins empressée. Oroondate s'en aperçut, & rejetta ce changement de sa maîtresse sur les ennuis d'une trop longue captivité.

Un jour, la Princesse de Perse rêvoit

assise au bord de l'onde charmante du jardin d'Abdalonime. Oroondate l'aborde avec la joie confiante d'un amant aimé. Il lui prend une main, qui pour la première fois devient rebelle à sa main empressée. Il porte dans son amère surprise des yeux interdits sur de tristes yeux qui se détournent. Il parle : la voix chérie ne lui répond point. Il gémit : on pleure, & l'on veut s'éloigner. « Quoi ! Madame, » dit-il alors, aurois-je cessé de vous » plaire ? Aurois-je mérité ?... Ma chère » Statira, faites cesser ce cruel silence ; » accablez-moi d'outrages, & parlez-moi. » Statira porte sur Oroondate un regard » obscurci de larmes, soupire, soupire » encore. Ah ! dit-elle enfin, que ne » puis-je aimer Barzine, autant que » j'aime Oroondate ! Ciel ! reprit l'amant, » vous êtes jalouse ».

Il ne prononce que ces mots : il vole, il joint Barzine, la ramène, la place devant sa Princesse. « Barzine, lui dit-il, » déclarez ici, devant les Dieux, devant » l'amour plus sacré, si vous m'avez » aimez, si je vous ai aimée autrement » que comme une sœur, & comme la » plus tendre amie de Statira. Barzine

» pénétra sur le champ dans le mystère:
» c'est ainsi que nous nous aimons sans
» doute, répondit-elle; & l'on ne peut,
» sans une affreuse malignité, supposer
» qu'Oroondate, au moment qu'il fait
» tout pour Statira, puisse adresser un
» hommage à Barzine; & que Barzine,
» pleurant encore son cher Memnon,
» & méprisant les soupirs d'Alexandre,
» puisse recevoir cet hommage infidèle.
» — Eh bien! Barzine, reprit mon maî-
» tre, c'est pourtant ce qu'on suppose;
» & voilà le méchant. Je ne sais si c'est
» depuis qu'Alexandre a vu ma Princesse,
» qu'elle s'offense d'une amitié qui lui
» fut agréable dans Persépolis. Ah! Sta-
» tira, le jaloux soupçon n'entre point
» dans les cœurs innocens. Prenez garde
» que vous ne soyez vous-même infidèle:
» c'est du moins par le soupçon que pré-
» lude l'infidélité. Mais je vous obéirai,
» Madame; adieu chère Barzine: je ne
» vous verrai plus; & si l'ingrate ne me
» ramène à vous: je jure de ne la revoir
» jamais, comme je jure de l'adorer &
» de la servir toujours ». Il s'arrête; il
pleure de dépit & de honte; il s'éloigne
dans un mouvement de colère; & les

deux Dames confondues le laissent s'éloigner.

» Pardonnez, dit enfin la Princesse à » Barzine ; pardonnez, chère amie, à la » vivacité d'un amant, qui sans nous af- » fliger, hélas ! pouvoit d'un mot dissiper » mon indigne jalousie. Je me repens de » vous avoir outragé tous deux ». Elle achevoit à peine ces mots d'une voix attendrie, qu'elle voit Oroondate, repoussé par un bruit qu'il avoit entendu, revenir sur ses pas, vêtir une casaque de jardinier suspendue à un arbrisseau, se saisir d'une bêche, la pousser d'un pied novice contre la terre ; & des gardes armés ; Alexandre au milieu d'eux, Roxane & les autres dames prisonnières, entrer dans le jardin d'Abdalonime.

Alexandre, à qui la longueur du siège de Tyr laissoit des momens oisifs, rapportoit à la belle Barzine ses ennuis, & à Statira ses soupirs guerriers. Il avoit arrêté son nouveau choix sur sa charmante captive ; il avoit écouté la perfide Roxane ; & séduit par ses conseils intéressés, instruit par elle, de l'amour de la fille de Darius, du séjour d'Oroondate à Sidon, & entraîné par ce superbe ca-

ractère qui le portoit à envahir ; l'amour d'Oroondate avoit décidé le sien, & il venoit commander à Statira de l'aimer.

Il écarta la foule importune, & lui dit : « Madame, j'ai refusé votre liberté » à la fierté, & aux soumissions de votre » père Darius. Je viens l'accorder à votre » amour ; & par le don des couronnes que » j'ai conquises, vous faire oublier les » fers que vous avez portés ». La Princesse de Perse ne lui répondit que par un regard indigné. « Je sais, reprit-il, que » je ne m'explique pas avec la timide » tendresse d'un amant passionné ; j'ignore » l'art charmant de captiver l'oreille des » belles ; je ris des soins futiles, & de » la honteuse assiduité d'un amant, que » le bruit des armes, & la gloire même de » sa maîtresse ne réveillent jamais. J'imite » Achille, fuyant Deidamie, & non pas » Achille, oisif & déguisé chez Lycomède. » J'offre mon rang, & non mes loisir, » Je propose des grandeurs, & non des » plaisirs frivoles. Je me battrai pour » vous, mais je ne bêcherai pas un jar- » din pour vous plaire ».

Si la surprise & le trouble de Statira furent extrêmes en entendant ces der-

nières paroles, la surprise & le trouble d'Oroondate ne le furent pas moins. Roxane l'avoit abordé : la perfide Roxane lui disoit dans le même moment : « Prince, » je vous dois des lumières qui me vengeront de vos mépris, si elles vous affligent. Vous êtes malheureux & coupable » entre deux femmes : entre l'une qui » vous trompe, & l'autre qui vous importune : entre Statira & moi. La fille » de Darius vous a jetté dans mille erreurs, vous a fait négliger tous vos » devoirs de fils, de Prince & de héros; » & quand elle expose enfin votre vie, » elle vous abandonne. La fille de Cohortan a veillé sur vous : elle revient » à vous dans vos périls, & vous offre » encore votre salut & son amour, au » moment où Alexandre & Statira décident leur hymen & votre perte. Oui, » Prince, Alexandre n'est venu de Tyr, » que pour épouser votre maîtresse ; la » guerre doit finir ; & c'est la cruelle » jalousie de Statira contre Barzine, qui » lui a fait préférer les grands intérêts des » deux Empires à ceux de son amour, le » salut de Darius & de la Perse à celui » d'Oroondate.

» Je

» Je ne vous crois, ni ne vous remer-
» cie, lui répondit mon maître. Statira,
» que vous faites si coupable, ne peut
» être qu'innocente à mes yeux, quand
» c'est vous qui l'accusez. Elle est cou-
» pable sans doute : mais elle doit l'être
» entre les intérêts de son père & ceux
» de son amant ». Ces paroles échap-poient, mais le poison demeuroit dans son cœur; il justifioit son amante à l'oreille de son ennemie: mais il ne pouvoit la justifier à ses yeux; il rapprochoit la conduite précédente de la Princesse, & tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Il pensa qu'on le trahissoit; mais qu'on avoit encore de la honte, & de la douleur à le trahir; & il expliqua l'infidélité de Statira par ses froideurs, sa réserve, ce prétexte de jalousie, & ses regrets par ses larmes.

Il quitte alors sa casaque inutile, & se sépare de Roxane : il vole & se trouve au passage d'Alexandre, que d'autres soins appelloient en d'autres lieux, & que toutes les Dames accompagnoient par respect. Un regard de fureur arrête le conquérant; me reconnois-tu, lui dit-il en se plaçant devant lui. — Oui, pour le prisonnier qu'on m'amena de Da-

mas, & pour le jardinier d'Abdalonime. — Mon maître s'approche de son oreille : — Pour ton ennemi, pour ton éternel ennemi : je t'abandonne ta facile victoire sur une femme infidèle; mais je reprendrai dans ton sang l'honneur que tu me ravis par tes soupirs adultères : cette femme étoit la mienne par le don de l'amour & celui d'un père ; comme amant je la laisse, comme époux, je saurai punir celui qui la prendra. En disant ces mots il saisit la main de son rival. la serre avec fureur dans la sienne; & d'une voix étouffée : au combat mortel, poursuit-il, au combat mortel.

Ensuite il va se jetter dans les bras de Sisigambis, de la Reine de Perse, de Parisatis, de Barzine » : adieu, leur dit-il à chacune, en pleurant de rage, adieu pour jamais ». Statira s'évanouit : à peine il la regarde. Il part comme un fugitif, revient s'armer en grande hâte, abandonne Sidon ; & nous en étions à trois journées, que je n'avois pas entendu encore une parole sortir de ses lèvres. Nos chevaux nous conduisoient à leur gré, & sembloient, par la lenteur de leurs pas, vouloir nous égarer dans nos

triſtes penſées, lorſqu'un cavalier qui couroit derrière nous à toute bride, nous joignit & nous reconnut : il préſenta à mon déſeſpéré maître des tablettes ſcellées qu'il reçut, & qu'il n'ouvrit qu'après avoir balancé long-temps. Se décidant enfin, il les couvrit de baiſers, dans l'idée que peut-être elles contenoient la juſtification ou les repentirs, ou quelqu'ordre de ſa Princeſſe.

Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il apperçut un bracelet de cheveux, & ces mots, d'une main trop connue! « votre » bruſque départ & votre dernier outrage » ſont déja pardonnés dans mon cœur : » je me flatte que vous ferez renaître » mon eſpoir en perdant celui qu'on » vous ravit; votre infidèle beauté va » ſuivre Alexandre à Tyr : en les ſuivant » l'un & l'autre je ne puis ſuivre qu'Oroon- » date, & ma penſée eſt toujours ſur » ſa trace, comme ſon image eſt tou- » jours devant mes yeux. Je reſpecte un » amour trop nouvellement offenſé : je » n'oſe vous dire penſez à moi; mais pour » aider votre mémoire, je vous conjure » de porter ce bracelet, que j'ai tiſſu

» de mes cheveux & arrosé des larmes » que je donne à votre insensibilité.

» *Roxane* ».

Ce n'étoit pas dans une situation pareille à celle où se trouvoit mon maître, qu'il pouvoit consulter son respect ordinaire pour la beauté. Irrité de cette éternelle persécution & de cette audace effrontée, il tira des tablettes & répondit par ces mots que lui dicterent son mépris & ses fureurs. « Je vous quitte avec joie & » sans desirer votre souvenir : vos sacrilé- » ges séductions m'éloigneront à jamais » des lieux que vous habiterez : j'ai ac- » quis vos bontés avec trop de facilité » pour les estimer ; & puisque celles des » ennemis sont funestes, je vous ren- » voie votre bracelet, & ne veux rien » conserver de vous qui puisse troubler » le repos d'*Oroondate* ».

Nous renvoyâmes le cavalier, & nous poursuivîmes notre route. Au passage du Tygre, on nous apprit que Darius avoit rassemblé les derniers efforts de sa puissance, & équipé une magnifique armée, qui campoit dans la plaine de Babylone : ah ! me dit mon maître,

courons, Araxe, & vengeons-nous de l'infidèle en lui sauvant ses empires : allons retrouver son généreux père, & cachons-lui l'horrible forfait de l'ingrate : allons chercher le Macédonien, & punissons la parjure, en arrachant le cœur de son nouvel amant.

Toute la plaine immense qui se déploie entre le Tygre & l'Euphrate, étoit couverte de milliers de bataillons, qui nous firent admirer comment, après tant de pertes, l'infortuné Monarque trouvoit encore tant de ressources. Le retour d'Oroondate fit la nouvelle & l'espoir de l'armée. Le bon Roi Darius le reçut comme il eût reçu son fils, dans ses bras & en le mouillant de larmes de tendresse. « C'est maintenant, » mon fils, lui dit-il, qu'il faut mourir » ou délivrer nos chères captives : tu les » a vues, comment soutiennent-elles » leurs chaînes ? n'oublient-elles point » un fils, un père, un époux malheu- » reux » ? Mon maître alloit lui raconter tout ce qu'il avoit rencontré d'obstacles dans le dessein de les délivrer. — Je sais tout, lui répliqua Darius, & la belle Roxane, dont les intelligences se

ſont étendues parmi les Macédoniens, ne me laiſſe rien ignorer. J'ai fait porter à mon vainqueur ſuperbe différentes propoſitions de trêve, de paix, de partage & de rançon : il a tout rejetté dans ſon orgueil ; il porte l'audace juſqu'à me demander ma fille Statira avec la ſuzeraineté de mes Empires : ce qui doit plus ſurprendre, mon fils, c'eſt que Roxane m'apprend que nos captives ennuyées me conſeillent ma honte & ma ruine entière. Mais le puiſſant Oroſmade nous ſoutiendra, &, ſans doute, il me reſerve la douceur de mettre ta main dans la main de ta maîtreſſe, & la trêve que je viens de conclure avec ton père Mathée, pourra devenir une paix éternelle entre nos deux peuples.

Nous n'apprîmes rien juſqu'à la bataille d'Arbelles, ſinon qu'Alexandre déifié par des Prêtres impoſteurs, étoit ſorti du temple de Jupiter Hammon, traverſoit l'Egypte & venoit terminer la guerre par une bataille. Darius fit paſſer le Tigre à ſon armée, & nous allâmes l'attendre près du village d'Arbelles. Satropaces & Mazée avoient été détachés, l'un pour éclairer la marche de l'ennemi, l'autre

pour ravager la campagne sur son passage; l'un & l'autre furent taillés en pièces, & nous nous préparâmes au combat.

La veille du jour fatal, Darius & Oroondate visitoient toute cette multitude de corps, qui, distingués par l'armure, les mœurs & le langage, composoient l'immense & dernière armée de l'Asie. On leur présenta un homme qui venoit de celle d'Alexandre, & cet homme étoit l'Eunuque Tireus, qui se prosterna devant son maître en arrosant de pleurs ses pieds augustes. — Que viens-tu m'annoncer, lui dit le Monarque? Parle, Tireus, que font nos tristes captives? Viens-tu m'affliger comme fils, comme époux ou comme père?

Alexandre m'envoie, répondit l'Eunuque fidèle. Sisigambis & vos filles pleurent; votre auguste épouse n'est plus. — Ma femme! ô Ciel! s'écrie le Roi, parle, hélas! quel coup me l'a ravie? N'a-t-elle point souffert de l'insolence du vainqueur? — Alexandre a respecté votre famille sacrée. Il a donné des larmes sincères au trépas de votre épouse, & maintenant il fait éclater sa douleur généreuse par la pompe dont il honore ses

cendres. — A ces mots, une indigne idée porte le ravage dans l'ame de Darius : « Alexandre pleure ma femme ! Eſclave, » dit-il d'une voix terrible, eſclave, il y » va de ta vie : parle ; pourquoi la pleure-» t-il ? Quelle eſt cette pitié d'un barbare » qui laiſſe ma famille aux fers, qui la » refuſe à mes humbles prières, qui rit » de mes larmes avec une dureté ſauvage, » qui s'abreuve de celles du genre hu-» main, qui déſole l'univers ſans frémir, » & qui regrette la femme de ſon enne-» mi ? Quelle eſt cette affreuſe pitié d'un » jeune vainqueur pour ſa captive ? O » grand Oroſmade, ah ! foudroie-moi » plutôt que de me laiſſer apprendre ma » honte ! » Il s'aſſit, ſe couvrit le viſage de ſa ſimarre royale, & pleura.

Tireus reprit : je n'ai rien vu, je n'ai rien appris qui n'honore Alexandre, & ne juſtifie votre épouſe. Alexandre a long-tems préféré Barzine parmi ſes captives. Aujourd'hui ſon amour l'enchaîne à la Princeſſe Statira ; & ſi les Dieux lui gardent la victoire, il ne veut revenir de la bataille que pour l'épouſer. — Vil & malheureux eſclave, interrompit mon maître, que le Ciel te puniſſe de l'inſo-

lente parole que tu viens de prononcer ! Dis au brigand que s'il veut porter le nom d'époux, il fera bien de ne pas attendre. Et vous, ô mon père, consolez-vous ; il reste encore de la puissance dans les veines d'Oroondate, & de la rage dans son cœur. Nous ne perdrons pas la victoire, sans reprendre nos captives avec la tête du persécuteur. Ensuite il communiqua à Darius le projet d'une entreprise qui ne fut connue de personne.

Le lendemain je ne pus voir que le premier choc épouvantable des deux armées : je suivis mon maître, qui prenant avec lui deux mille Scythes armés dans cette occasion pour la Perse, s'éloigna de l'horrible mêlée, & nous conduisit à quelque distance dans un obscur vallon, retraite des équipages & des prisonniers. Les troupes de leur garde ne nous résistèrent qu'un moment avant que d'être mises en pièces, & nous pénétrâmes dans les tentes.

Lisimachus interrompit Araxe : vous y demeurâtes long-tems, dit-il ; je me rappelle que Parmenion envoya demander à Alexandre des troupes fraîches, pour suppléer à celles que vous aviez

abymées, & sauver nos équipages; je me souviens aussi qu'Alexandre répondit : Parménion a perdu le sens; si nous sommes vainqueurs, l'Asie entière sera notre butin : si nous mourons, nous n'avons plus besoin d'équipages. — Oroondate m'étonne dans cette occasion dont il a si mal profité. —

Votre étonnement est légitime, Seigneur, reprit Araxe; mais apprenez ce qui se passa. Mon maître, baigné de sang, couvert de poussière, l'épée au poing, la visière baissée, amoureux & triomphant, pénétre dans la tente des Princesses, & s'adressant à la Reine Sisigambis : Fuyez, Madame, vous êtes libre, vos amis vous attendent. Sisigambis détourne la tête sans lui répondre. Surpris de cet accueil étrange, mon maître s'adresse à l'aimable Statira. Ne rougissez point, Madame, lui dit-il, de ce dernier bienfait d'un homme que vous avez abandonné. Fuyez pour un père, si vous ne voulez pas fuir pour un amant. Statira lui lance un regard indigné & se retire au fond de sa tente. Oroondate la suit : le moment presse, Madame, ajoûte-t-il : nous nous expliquerons à Persépolis. Il

alloit lui prendre la main : Scythe, lui répond-elle, Scythe barbare & parjure, ne me souille point par ton approche. Au nom des Dieux, Madame, reprit-il encore, fuyez : je me soumets à toute votre colère sans en examiner la justice : mais profitez du secours qui vous est offert. — Je veux mourir dans ma captivité, lui réplique-t-elle avec un courroux qui lui permettoit à peine l'usage de la voix. Je veux mourir dans les horreurs du désespoir, plutôt que de te devoir la douceur même de retourner dans les bras de mon père. Va, si Darius est victorieux, je serai libre sans toi ; s'il est vaincu, je serai délivrée de toi par mon éternelle captivité. Mais il sera vaincu sans doute, & c'est aujourd'hui que tu consommeras tes lâches desseins sur notre malheureuse famille : elle t'a nourri comme un serpent dans son sein, & tu te l'as immolée ; mais Alexandre nous vengera. Il m'offre sa main : Scythe, infâme Scythe, apprends que je le hais, mais que je l'accepterai pour me punir de l'opprobre de mon penchant pour toi. Puisse la colère céleste égaler la mienne, t'accabler sous ses effroyables châtimens,

& rassasier la vengeance que tes horribles trahisons me font implorer à genoux ! Elle tombe en effet sur la terre, y colle son visage en poursuivant ses imprécations, & se reprochant toujours son opprobre, l'insupportable opprobre d'un amour qui l'avoit livrée au plus traître, au plus déshonoré des mortels.

Je ne crois pas que la foudre attère sa victime aussi brusquement que mon maître le fut au premier mot de ce discours : sans doute il n'entendit rien de tous ces reproches affreux proférés par la colère. Il étoit debout & dans une sombre immobilité. Sa tête paroissoit fixée sur sa poitrine : ses yeux étoient fermés, & sa main soutenoit à peine son épée, dont la pointe touchoit mollement à la terre. D'un autre côté, Sisigambis dans une attitude silencieuse & morne se tenoit sur un siège isolé : Parisatis pleuroit ; toutes les Dames l'imitoient, & nul regard n'osoit se porter sur Oroondate.

Seigneur, lui criai-je enfin de l'entrée de la tente, j'entends des cris & des armes : nous allons être surpris ; hâtez-vous & prenez le conseil que j'ose vous donner, de faire enlever ces Dames en dépit

de leur réſiſtance. Il ſortit de ſa ſtupéfaction profonde : je le vis relever la pointe de ſon épée ; en retourner le pommeau contre terre : il alloit ſe percer dans ſa fureur : la colère l'arrêta & transforma ſon déſeſpoir en une indignation ſalutaire.

Il vous ſied en effet, perfide, dit-il d'une voix éclatante : il vous ſied d'accuſer un homme que vous avez perdu. Oui, je ſuis un traître, mais à mon Roi, mais à mon père, à mon peuple, à ma renommée. C'eſt pour vous que j'ai déshonoré mes armes & mon nom. C'eſt en ſervant une famille ingrate que je ſuis devenu criminel : je ceſſe de l'être. Je reprends mon honneur en dépoſant mon amour, mon indigne amour pour vous. Allez, Madame, c'étoit par vos pleurs & votre infortune, & non par votre audace que vous pouviez vous faire pardonner votre infidélité. Courez maintenant dans les bras de votre ſuperbe maître : fille des Rois antiques de l'Aſie, vas mêler leur ſang céleſte au ſang impur de l'adultère Olympias ; vas récompenſer, du don de tes charmes, la main qui tient le poignard pour te délivrer d'un père qui te deſtinoit à moi. — En achevant ces mots, il s'élance

hors de la tente & sur son coursier, mais si terrible, que nous n'osions le regarder au visage ; & il se précipite sur Amintas qui accouroit avec deux escadrons : seul, il renverse Amintas & ses deux escadrons, parvient jusqu'au centre de votre armée qui achevoit alors de triompher ; & s'enfonçant au travers des chevaux & des armes, il appelle Alexandre ; il fait retentir le nom d'Alexandre, & l'apperçoit à la tête de sa phalange redoutable.

Il le reconnoît à son armure éclatante, à son panache éblouissant, à son robuste coursier. Le ciel même eût opposé à sa course une barrière de tous ses foudres, qu'il eût joint au travers des foudres son rival détesté. Il vole à bride déployée, & par un cri plein de fierté : « Macédonien, » dit-il, ta carrière est finie ; & tu vas » expier ton sacrilège amour pour Sta- » tira ». Il fond, en disant ces mots, sur l'ennemi superbe, & le renverse sur la croupe de son coursier. Mais la multitude forme aussi-tôt un impénétrable rempart autour de son Roi, & le protège si long-tems, qu'Oroondate furieux, altéré de vengeance, insulte à son adversaire : « Con- » quérant, s'écrioit-il dans sa vive impa-

» tience, héros d'armée, ne combats-tu » que par les bras d'autrui » ?

Je dois cette justice de rapporter qu'Alexandre crioit à tous momens aux siens de s'ouvrir devant lui, & de respecter un ennemi qu'il se réservoit. Mais on ne l'entendit point, ou peut-être crut-on lui plaire alors en lui refusant l'obéissance ; & mon maître qui ne cherchoit qu'Alexandre, qui ne respiroit qu'Alexandre, dédaignant de répondre à des atteintes subalternes, reçut enfin tant de blessures, qu'il cessa de se soutenir sur son courtsier. Je vis de loin son panache s'incliner : ensuite, je le vis disparoître, & il roula sous les pieds des chevaux.

Alexandre fit paroître un courroux généreux ; & lorsque, couvert de plus de cent blessures, & m'avançant sous la charge des épées & des cimeterres qui retentissoient sur mes armes, je parvins à joindre mon infortuné maître, j'entendis votre Roi qui disoit : « que ne me laisse-» soit-on le vaincre & lui pardonner en-» core ». Je ne pus souffrir cette insolente vanité : « Roi de Macédoine, osai-je » lui dire ; vous pouvez maintenant par-» ler ; le héros est mort, & il ne vous

» pardonnera plus ». Je tombai sur le cadavre chéri d'Oroondate ; je me collai contre lui ; je voulus le presser dans mes bras, à mon dernier soupir ; & je crus l'exhaler en effet dans une crise violente, produite par la perte de tout mon sang, & qui ne cessa que par celle de tous mes sens.

Je sus que deux ou trois heures après, des soldats, chargés de dépouiller les morts, m'avoit rappellé à la lumière en ouvrant mon casque. Mon premier souffle, & mon premier regard s'adressèrent en même-tems à mon maître. Je vis un guerrier sensible, Ptolomée, un des plus braves Généraux d'Alexandre, qui délaçoit lui-même le casque du vaillant homme : (c'étoit le nom que tous vos soldats donnoient à mon maître.) Il joignit à l'air qu'il lui rendoit le parfum salutaire de quelques herbes puissantes : elles attaquèrent si heureusement ses organes, qu'il en retrouva l'usage ; son premier signe de vie fut un long soupir, & son premier mot : « Ah ! l'infidèle » !

Ptolomée nous fit porter l'un & l'autre sous sa tente ; & comme il fut obligé de suivre Alexandre qui marchoit en bri-

gand affamé à la poursuite de Darius dont il vouloit encore la vie, ce généreux guerrier nous fit remettre dans Arbelles; & ce fut là que mon maître reprit la volonté de vivre; soit que l'habitude de souffrir, soit que l'indignité du traitement qu'il avoit essuyé fortifiât cette fois son courage, il ne songea point à détruire par ses violences l'effet des soins qu'on lui rendoit; & il se montra beaucoup plus modéré qu'à la mort d'Artaxerce.

Son désespoir s'évanouissoit en reproches, en larmes, en plaintes amères & vaines. « Eh bien! fidèle Araxe, me disoit-» il, l'aurois-tu pensé? As-tu vu jamais plus » d'inconstance dans une femme, plus d'au-» dace dans une infidèle? C'est la même » beauté pourtant qui me fit revivre dans » Persépolis, revivre pour être aimé, disoit » la parjure. C'est elle qui me promettoit » un éternel amour, & qui m'en avoit » donné le sacré gage que j'ai perdu. » C'est elle pour qui j'ai tout fait & » tout oublié, & que j'allois arracher » encore aux prisons d'un barbare, quand » j'étois sûr de n'être plus aimé. C'est » elle enfin, dont le cœur coupable n'a » pas arrêté la langue qui me nommoit » traître, infâme & perfide.

» Ah! Seigneur, lui disois-je, Alexandre » a des sceptres, vous n'avez qu'une épée, » & la beauté naquit pour être vaine : » Alexandre commande & vous adorez : » la beauté naquit pour l'obéissance. » Elle accorde à la tyrannie ce qu'elle » refuse à l'amour timide ; & c'est un » bonheur, ô mon cher maître! que la » vôtre ait si peu déguisé le caractère » commun à toutes les autres. L'amante » la plus coupable est celle qui feint, & » la femme qui se découvre avec toutes » ses imperfections est la meilleure. Reve- » nez des écueils où vous égara la sirène ; » & si vous vous souvenez de ses charmes, » souvenez-vous aussi de sa perfidie. J'es- » sayois ainsi de détourner mon héros de » ce funeste amour, & je saisissois cet » heureux moment comme le plus favo- » rable qui se fût présenté. Il étoit quel- » quefois incertain ; mais si ce n'étoit » l'amour, c'étoit le dépit qui le rame- » noit. Ah! si elle ne m'eût pas chassé, » je l'oublierois, Araxe. — Mais, Sei- » gneur, elle ne vous a chassé, que par- » ce qu'elle vous est infidèle. — Sans » doute, elle est infidèle, répondoit-il : » mais n'est-elle pas toujours belle? Ne

» m'a-t-elle pas tendrement aimé ? Ne » m'a-t-elle pas accordé de doux & » sacrés témoignages de son amour ? » Comment veux-tu que j'oublie des » faveurs reçues ? Hélas ! ce sont ces fa- » veurs qui feront mon éternel regret & » mon éternel supplice. — Mais, Sei- » gneur, n'étoit-ce pas à elle de s'en » souvenir de ces faveurs ? Araxe, me » répliquoit-il encore, nous blasphémons : » oui, c'est blasphémer, que de soupçon- » ner sa constance. Elle est innocente, je » lui pardonne, je l'adore, je ne puis » cesser de l'adorer ! Ah ! que le juste » ciel retranche tous les jours qu'il me » réserve, si j'en dois passer un seul sans » l'aimer ».

Je me taisois : je désespérois d'arracher de son cœur un amour qui tenoit par de si profondes racines : l'idée de Statira rempliſſoit les loisirs de notre longue infirmité. Mais nous nous occupions aussi de Darius : nous savions qu'il étoit entré dans la Médie, qu'Alexandre qui l'eût poursuivi jusques dans les enfers, le pressoit avec opiniâtreté ; que Mazée avoit lâchement rendu Babylone, qu'Abulite & Tiridate avoient remis, l'un la forte

Suze, & l'autre la superbe Persépolis aux Officiers du Conquérant ; & qu'enfin Darius dépouillé de tout par les siens, n'avoit plus de toute sa puissance qu'une vie infortunée qu'on cherchoit encore à lui ravir.

Un soupçon affreux tomboit alors sur la perfide Roxane. On disoit autour de Babylone, que cette ambitieuse s'étoit rendue chère au Macédonien par de secrets services, qui jusqu'alors avoient confondu tous les projets de Darius ; & déjà même on l'accusoit d'avoir jetté les fondemens d'une conjuration, qui devoit livrer ce Roi malheureux aux mains de son persécuteur.

Après quatre mois d'impatience & de douleur, nous avions repris le harnois guerrier, & nous marchions sur les traces de Darius, dont mon maître vouloit suivre la fortune jusqu'au dernier moment. Il aimoit véritablement le Monarque, & pour lui-même & par le respect de ses malheurs. Nous n'étions pas loin d'Ecbatane, lorsqu'un matin, pressant la marche de nos coursiers, parmi des sentiers déserts qui devoient abréger notre route, nous rencontrâmes un soldat

qu'à ſon armure nous reconnûmes pour Macédonien. Nous lui demandâmes des nouvelles des armées ; « Alexandre marche vers Suze, nous dit-il ; Darius eſt mort, & la guerre eſt finie ».

Plus puiſſantes qu'un éclat de tonnerre, ces paroles n'arrachèrent à mon maître qu'un cri terrible, & il tomba de ſon cheval : ce ſoldat, qui ſe nommoit Poliſtrate, m'aida à le relever, & nous le tranſportâmes ſous quelques arbres dont la fraîcheur le rappella bien-tôt au ſentiment d'une douleur aſſez calme pour écouter le récit du ſoldat.

Le Roi de Perſe, dit-il, étoit réſolu d'attendre Alexandre ; il tenoit conſeil dans ſa tente avec Artabaze, Nabarzane & Beſſus. Nabarzane propoſa l'inſolent avis de remettre l'Empire & les troupes entre les mains du Capitaine Beſſus, qui gouverneroit mieux la fortune. Le Monarque eût puni cette audace : mais déja les ſoldats étoient ſéduits ; Darius abandonné, demeura ſeulement avec Artabaze ; & quelques Eunuques s'attacherent encore à la garde de ſa perſonne. Vers le milieu de la nuit il embraſſe Artabaze : pars, ami fidèle, lui dit-il :

mon malheur t'expoſe; je ſens que mon heure eſt proche; mais j'aime mieux l'attendre que de la prévenir, & mourir par le crime de mes ſujets que par le mien. Il détacha toutes les pierreries de ſon armure pour récompenſer ſes eſclaves, & alors il demeura ſeul ſous ſon pavillon.

Au lever du jour Beſſus & Nabarzane arriverent, & joignant l'inſulte à la cruauté, le lièrent de chaînes d'or, & le forcerent d'entrer dans un charriot: apprenant enſuite qu'Alexandre les ſuivoit, ils commanderent à Darius de monter à cheval, pour éviter le vainqueur par une fuite plus prompte. Mais ce bon Prince eſpérant peut-être plus de généroſité d'un vainqueur que d'un ſujet rebelle, refuſa d'obéir avec une fermeté qui alluma la fureur des deux monſtres: ils le percerent de pluſieurs coups d'épée, couperent les jarrets des chevaux, & laiſſerent le premier Monarque de l'Aſie expirant, ſans ſecours, dans un endroit déſert.

Ce fut hier vers le milieu du jour, que, dévoré d'une ſoif importune, je m'éloignai de mon étendard pour courir à quelque fontaine. Parvenu au ſommet

de cette éminence que vous voyez, Seigneur, je découvris, dans le fond d'une étroite vallée qu'elle termine, le chariot à demi renversé : je descendis, & voyant deux chevaux morts attachés encore à leur timon, un guerrier dont la luisante armure étoit souillée par une croute de sang & de poussière, je pris la main de ce guerrier que je croyois mort : il me regarda, & me fit voir un visage plein de douceur & d'une incroyable majesté : si tu es ennemi, me dit-il, donne moi le dernier coup ; si tu es ami, donne moi dans ton casque un peu d'eau pour étancher ma soif.

Je courus au ruisseau qui coule dans cette obscure vallée : je gémis de n'y puiser qu'une eau fangeuse & troublée par un orage récent ; il la reçut avec joie & la but dans mon casque même ; puis, en me le rendant, il me dit : pardonne, ami, pardonne à Darius, si sa fortune le force d'être ingrat à son dernier soupir. . Quoi ! m'écriai-je, quoi, c'est Darius, le meilleur des Princes, qui meurt abandonné ! Illustre Monarque, qu'il me sera glorieux de vous porter dans mes bras au lieu que vous m'ordonnerez ! — Je n'ai plus de tous mes

Empires que ce lieu pour mourir, me répondit-il, & je n'en ai point pour ma sépulture. Guerrier sensible, donne moi ta main, touche pour moi celle d'Alexandre, & dis-lui, que Darius expirant lui recommande sa malheureuse famille.

En ce moment je vis accourir, de l'extrémité de la vallée, une foule de cavaliers : c'étoit Alexandre, suivi de tous les siens; mais lorsqu'ils aborderent, le Monarque étoit expiré. Je pleurois sur lui; je regardois mes armes en douleur, & maudissant le hazard qui m'avoit fait son ennemi, j'allois jetter mon épée de colère, quand le Capitaine Ephestion me fit saisir par deux soldats à qui il ordonna de me conduire à nos tentes : je ne puis vous apprendre ce qui détermina le Capitaine à cette violence. J'ai laissé mes deux gardes expirans dans le chemin, & je déserte pour jamais les étendards d'Alexandre.

Le Soldat avoit cessé de parler, & ni mon maître ni moi ne reprenions la parole. Mon maître demeuroit plongé dans une douleur profonde. « Le crime de la » fortune est consommé, dit-il enfin. » Allons Araxe, fuyons la Perse & fuyons, » hélas !

» hélas ! de tout l'univers ». Il détacha le diamant superbe & l'aigrette de son casque : soldat généreux, dit-il au Macédonien, permets à l'ami de Darius de récompenser ta tendre compassion ; retournes conquérir des prix de vaillance, & portes cette aigrette comme un trophée de ton humanité.

Nous le quittâmes ; nous traversâmes la Médie, la Bactriane, l'Hircanie, le pays des Massagetes, & nous respirâmes enfin dans notre chere patrie, après avoir éprouvé tous les malheurs de l'amour & de la fortune.

La Cour de Scythie n'étoit plus la même. Arzacome, un indigne favori, y décidoit de tout. Un second hymen avoit donné une marâtre à mon Prince. C'étoit la belle Stratonice, une autre Roxane, & la sœur de cet Arzacome. L'Empire, mécontent de cette alliance inégale autant que funeste, avoit murmuré : quelques provinces s'étoient révoltées. Un guerrier qui nous étoit inconnu avoit sauvé plusieurs fois l'héritage d'Oroondate, que pleuroient ses sujets fidèles.

Arzacome étoit brave, mais plein d'audace ; & son tyrannique orgueil,

l'abus de sa faveur, ses prétentions insolentes, le rendoient odieux à tous les Scythes : on s'indignoit, sur-tout, que cet homme obscur eût immolé à ses desirs l'aimable Bérenice, l'infortunée sœur de mon maître, & qu'il lui fît attendre, dans les larmes & dans l'effroi, l'inégal hymen qu'il lui présentoit, & que le Roi son père la forçoit d'accepter; mais l'amour & la confiance se portoient sur le vaillant Arzace : il étoit inconnu & étranger dans nos climats. Il s'étoit d'abord signalé par des exploits volontaires ; son mérite l'avoit bien-tôt élevé aux grands emplois de l'armée, & à une faveur pareille à celle d'Arzacome. Avec ces instructions préliminaires, nous nous tendîmes au palais d'Issedon.

Nous trouvâmes le Roi, Bérenice & toute la Cour dans les jardins du Palais. Mon maître portant sur son visage les traces de ses longs chagrins, & de son séjour dans Arbelles, ne fut reconnu de personne ; il fléchit un genou devant son père ; le Roi lui demanda ce qu'il desiroit de lui. « Mon pardon, Seigneur, » vos bontés, votre tendresse pour un » fils coupable ». Emue par cette voix

si chere, l'aimable Bérenice se précipite dans les bras d'Oroondate, se suspend à son cou, le baigne des larmes pures de la joie & de la tendresse: ô mon frere, c'est vous! ô mon père, ne reconnoissez-vous plus votre fils? Les yeux du Roi s'étoient enflammés de courroux, & l'indignation d'un père abandonné par son fils, s'exhala bien-tôt par ces paroles terribles: « non, » je ne reconnois point mon fils; mais » Oroondate, mais le traître qui s'est » armé contre moi pour un ennemi que » j'abhorre; mais le lâche qui vient de » déshonorer sa jeunesse par un oisif » amour, & son rang par des intentions » criminelles; mais le monstre qui, » peut-être, a cherché la tête de son » père lorsqu'il combattoit avec le fils » de Darius, & qui vouloit acheter sa » maîtresse par cet horrible présent: » gardes, ôtez-le de ma vue ».

Tranquille & froid après avoir entendu ces paroles, Oroondate jetta son épée à l'Officier qui se présenta. Je vis le moment où il alloit s'éloigner de son père sans lui répondre: mais le respect lui fit enfin prononcer ces mots: si l'amour a fait mon crime, l'amour m'en a puni;

si ma fuite de vos armées a pu vous nuire, ma prison ou ma mort, apparemment, peuvent tout réparer : reprenez donc les armes & la vie que je vous rapportois. Adieu mon père : sèche tes larmes, ma sœur : ton frère est assez malheureux pour n'avoir plus besoin d'être pleuré.

On nous conduisit tous deux au Château de Sarahé, triste tour, effrayante prison, fortifiée au milieu d'une haute forêt abandonnée à l'éternel silence. Qui l'auroit cru? ce lieu d'horreur fut pour nous l'azile du repos : nous étions gardés avec des soins qui effrayoient nos gardes mêmes : tout accès vers la citadelle étoit borné à plus d'un mille de distance; & il alloit de la vie ou des plus cruels supplices à tenter d'y parvenir. Mais cette solitaire prison étoit ornée de quelques ombrages lugubres, de quelques eaux paisibles où nous promenions nos tristes pensées, où nous trouvions des charmes à n'être que malheureux. Oroondate me sembloit heureux. Ses sentimens éteints par la douleur reposoient dans un calme mélancolique : les chagrins sont pénibles, mais les souvenirs sont tendres : la tristesse est douce; & la sensibilité qui la

produit ne s'exerce jamais qu'avec une sorte de délices.

Il passoit des mois entiers sans me faire entendre une parole. Quand ce cœur désolé se répandoit, c'étoit avec une abondance, avec des accens qui me faisoient étouffer dans mes larmes, & qui eussent amolli la fière sévérité de son père. Tantôt c'étoit Statira, unique en beauté dont il se plaisoit à me tracer d'aimables images; c'étoit la sœur d'Artaxerce dont il me vantoit la bonté, les graces, les perfections & les vertus; tantôt c'étoit l'amante adorée qui le guérissoit d'un mot de sa belle bouche à Persepolis, qui mouroit d'amour dans ses bras au jardin d'Abdalonime: puis il s'écrioit: ô Statira, quelle raison avez-vous eue d'être infidèle? ô la plus adorée des femmes, comment avez-vous pu me trahir! Quelquefois il présentoit son image au miroir des eaux, & là, reconnoissant les traces de ses douleurs: « est-il possible, Araxe, qu'elle » pût me voir ainsi défiguré sans me rendre mes premiers traits avec ses premières bontés »?

Quelquefois encore il me disoit: que nous sommes maintenant heureux, Ara-

xe ! Délivré des orages du sort & de l'amour, nous jouissons ici du calme de nos pensées. Que ferions-nous parmi les Scythes ? Ont-ils des beautés qui puissent intéresser des yeux qui ont vu mon infidèle ? ont-ils des hommes aussi sensibles, aussi remplis de générosité, de raison & de sagesse que l'infortuné Darius ? ont-ils des héros qui puissent remplacer dans mon cœur mon cher Artaxerce ?

C'étoit par ces discours, par ces idées qu'il me charmoit & m'attachoit plus que jamais à son infortune. Au bout d'un an ma liberté me fut offerte ; mais je ne voulus point d'une liberté qui m'eût privé de le revoir, & s'il eût fallu mourir, je serois mort avec lui plutôt que de le quitter.

Deux ans s'étoient écoulés pour nous dans le Château de Sarahé, lorsque la charmante Bérenice obtint la permission de venir embrasser son frère. Elle nous apprit que les Macédoniens, avec Arimbas à leur tête, venoit d'entrer dans la Scythie, que le vaillant & généreux Arzace, vainqueur des Tauro-Scythes & des Agatirses, marchoit contre eux sans reprendre haleine, & que les prodiges

opérés par ce jeune héros, faisoient espérer un éclatant succès de cette expédition. Je crus remarquer, jusques dans les yeux de Bérenice, & dans le son de sa voix, une intention toute particulière de relever le mérite de ce brave étranger. Mais son triste frère, insensible à tout, au larcin qu'on lui faisoit de sa gloire, à l'émulation guerrière qui l'eût autrefois échauffé pour la défense de son pays, se contenta de répondre : Oroondate servit un étranger, il est juste qu'un étranger serve le père d'Oroondate. Si ce vaillant homme est armé par l'amour ; ah ! puisse-t-il rencontrer une beauté fidèle ! Bérénice rougit, baissa les yeux, & fit entendre deux ou trois soupirs précipités.

Des gardes les séparèrent alors, & quelques mois après, le Capitaine du Château nous apprit que toute la Cour étoit en larmes, qu'Arzace, vainqueur d'Arimbas & protecteur de la Scythie, venoit d'être arrêté, & jetté dans un cachot, sans nul égard pour ses services. Mon maître rougit de dépit & de honte, & le lendemain le Roi Mathée, suivi du seul Arzacome, lui causa la plus grande surprise en entrant dans sa prison.

Mon fils, lui dit-il, l'amour vous a fait oublier votre devoir, le courroux m'a fait oublier ma tendreſſe : pardonnons-nous, & ſoyez libre. Reprenez vos armes : marchez vers Zopirion ; ce frère ſuperbe d'Arimbas a paſſé le trajet de Bizance avec ſoixante mille guerriers. Le nom d'Alexandre qu'il fait ſonner dans nos Provinces a ſémé l'effroi. — Ce nom coupable me rappelle à ma haine, interrompit Oroondate ; le ciel m'offre donc une occaſion de le frapper dans quelqu'endroit, & de venger Darius, l'Univers & l'Amour ? — Je voudrois, interrompit Mathée à ſon tour, que ſans vous inquiéter de mes raiſons puiſſantes, demain votre courſier vous eût déjà porté à la tête de mon armée, & que vous partiez. -- A l'inſtant même, ô mon père, & je ſuis prêt à voler où vos ordres m'envoyent.

Vous ſavez, Seigneur, que nul peuple n'eſt auſſi belliqueux & redoutable que le Scythe qui défend ſon pays. Nous trouvâmes une armée qui reçut ſon Prince avec des tranſports incroyables ; mais qui n'étoit ſeulement compoſée que de trente mille hommes, déjà fatigués par les victoi-

res d'Arzace. La confiance qu'inſpira mon maître, doubla les forces & ralluma le courage : nous préſentâmes la bataille. Oroondate s'attacha d'abord à Zopirion : il lui paſſa deux fois ſon épée au travers du corps, & la mort du chef nous prépara le plus facile des triomphes. On dit qu'Alexandre rougit de honte, en apprenant qu'il y avoit au monde des hommes qui ſavoient refuſer ſes chaînes.

Après cette importante victoire, nous volâmes au châtiment de nos lâches cités qui s'étoient rendues ſans défenſe. Olbiopolis, Milétopolis, Tagus, Calliordia & Orkilakia rentrèrent ſous leur joug légitime : la dernière étoit une forte place qui oſa ſe défendre pour Alexandre, & qui nous fit prolonger le tems dans un ſiège meurtrier. Ce fut là que mon infortuné Prince, qui croyoit avoir épuiſé les rigueurs de la fortune, en éprouva de plus terribles encore.

Un matin, il vit entrer dans ſa tente deux de ſes gardes qui lui préſentèrent un priſonnier qui s'étoit fait arrêter aux portes de la Ville. Oroondate jette un coup-d'œil ſur ce priſonnier : ſon habit eſt Perſan ; il treſſaille. Il arrête ſa vue

sur son visage : Ciel ! s'écrie-t'il, c'est Tireus ! Ah ! fidèle Tireus, que font nos Princesses ? Qui t'amène en ces lieux ? Ma chère Statira m'a-t-elle pardonné ? Tireus baissa ses tristes regards à cette question : « Souvenez-vous, Seigneur, que » vous fûtes courageux dans nos guerres, » dit-il, & que vous devez l'être dans » les accidens. Ma Princesse est morte, » dit vivement Oroondate ! — Non, Sei- » gneur, elle vit & vous aime ; écoutez- » moi. Mon maître passant alors à l'excès » de la joie, & se levant avec triomphe : » — tu m'as tout dit, Tireus, je suis ai- » mé ; Ciel, je suis aimé ! Tireus l'ar- » rêta froidement : écoutez-moi, Sei- » gneur, reprit-il.

HISTOIRE DE STATIRA.

RAPPELLEZ-vous, Prince, votre brusque départ de Sidon. Figurez-vous tout ce que peuvent la surprise, le dépit, la douleur, l'amour & la colère sur une ame dont elles s'emparent à la fois : vous aurez une idée de l'état déplorable où vous laissâtes votre amante. Ce fut en emportant le trait horrible dont vous l'aviez percée qu'elle se rendit à Tyr, d'où nous nous rendîmes à Gaza qu'assiégeoit encore Alexandre. Ce fut-là que son importun amour procura de nouvelles douleurs à ma Princesse ; mais ce fut à Memphis, que moins occupé des soins de la guerre, plus corrompu par des Prêtres adulateurs, il fit éclater plus impérieusement la fatale passion qui le dévoroit, & que Statira irritoit par ses rigueurs & par ses respects assidus. Votre fuite vous étoit alors pardonnée. . . . .

Pardonnée ! Tireus, interrompit mon maître : grands Dieux quel pardon ! Et comment me fut il exprimé dans la vallée d'Arbelles ! -- Tireus reprit : ce n'étoit plus votre fuite qu'elle vous reprochoit alors ; mais votre infidélité, Seigneur ; daignez m'écouter.

Peu de jours avant notre départ de Memphis, Cléone vint annoncer à ma Princesse, qu'un de vos serviteurs demandoit à lui être présenté. Statira le reçut avec des transports de joie. C'étoit Arbate : il vous avoit laissé, disoit-il, dans l'Hircanie, d'où vous l'aviez envoyé avec le message fatal qu'il portoit. —

Arbate me quitta dans Sidon, interrompit Oroondate, & jamais je ne le chargeai de rien pour ma divine Princesse. Que portoit-il ? Des tablettes, reprit Tireus, avec un bracelet de cheveux. Les tablettes contenoient ces mots, que votre amante a fidèlement déposés dans ma mémoire : « *Je vous quitte avec joie* » *& sans désirer votre souvenir : vos sacri-* » *lèges séductions m'éloigneront à jamais* » *des lieux que vous habiterez.* . Grands » Dieux ! s'écria mon maître, quelle hor-

» rible trahison ! Ce sont les paroles que » j'adressai à Roxane qui me persécutoit, » mais que rien au monde ne m'eût fait » écrire à Statira qui me trahissoit : mais ce » bracelet formé des cheveux de Roxane, » ne devoit-il pas les démentir.

» Non, Seigneur, reprit Tireus, tout » vous rendoit coupable. Le soupçon qui » vous fit fuir du jardin d'Abdalonime, » les caractères tracés par une main si » bien connue, & le bracelet même de » Statira que vous perdîtes à Damas, » frappèrent à la fois les yeux & l'esprit » de Statira. Je ne puis vous représenter » l'effet que produisirent sur elle toutes » ces circonstances réunies : elle effaça de » larmes de rage, ces odieuses paroles » qu'elle relut cent fois : elle se persuada » qu'elles vous avoient été dictées par le » mépris de ses bontés, ou par une autre » passion qui vous commandoit ce cruel » sacrifice : elle s'évanouissoit à tous mo- » mens, & quand elle reprenoit ses sens, » c'étoit pour exprimer des plaintes amè- » res, & des imprécations que Cléone » ne m'a jamais répétées sans verser des » pleurs. Une fièvre brûlante s'empara » d'elle, & la conduisit aux portes du

» tombeau ; les soins qu'on lui rendit, » ou plutôt la colère, Seigneur, en ar- » rêtèrent les progrès. ».

Trop certaine de son malheur, de votre infidélité, de vos mépris affreux, elle guérit par une éruption violente d'injures, de reproches & de menaces : elle ne vous ménagea plus : elle révéla votre prétendue trahison, & votre insolence à toutes les dames. Sisigambis ne pouvoit se consoler d'avoir été séduite par votre fausse générosité. Parisatis appelloit tous les foudres du ciel sur un barbare, qui par le plus vil des procédés, outrageoit la sainteté de ses sermens. Barzine vous détestoit en pleurant de vous avoir aimé ; & Roxane, par ses discours adroits, infidèles, entretenoit la source des fureurs, plongeoit le trait au sein de sa rivale ; & croyez, Seigneur, que tout ce qu'elle disoit étoit médité profondément pour consommer votre ruine, & vous fermer pour jamais le cœur ulcéré de Statira. Telle étoit la situation des choses le jour de la bataille d'Arbelles.

Votre généreuse amante eut quelque surprise de ce que vous lui répondîtes alors : elle se repentit : son cœur vous

justifioit, & vos fureurs vous avoient rendu plus cher. Barzine & Cléone essayèrent de lui représenter combien vos dernières actions étoient contraires à votre lettre, & de lui inspirer le desir de vous expliquer. Mais Roxane qui se préparoit à partir eut le tems de lui parler, & quand Barzine voulut vous justifier ensuite, elle ne reçut que cette réponse : » Si les dernières paroles d'Oroondate ne » sont pas de nouveaux mensonges, c'est » qu'il veut revenir à moi, rejetté sans » doute par la rivale qu'il me préféroit ; » mais la fille de Darius n'est pas faite » encore pour être la ressource d'un in- » fidèle ».

Après la bataille, Alexandre vint lui raconter que vous l'aviez abordé avec l'aveu de votre amour sur les lèvres ; & qu'il avoit pris soin de protéger la vie de son rival : « Je voudrois, Seigneur, lui » répondit la Princesse, qu'un Roi ne se » fît point un mérite de la vertu. Je sais » que vous êtes généreux ; mais vous ne » l'êtes que lorsque vous devez l'être : la » vraie générosité n'agit pas toujours si » bien à propos : il est vrai que ce guer- » rier se disoit mon amant. Quoique je

» l'abhorre aujourd'hui, Alexandre eſt de » tous les mortels, celui qu'il me ſeroit » plus honteux d'écouter après lui ».

On nous fit partir pour Suze : le Conquérant nous y laiſſa pour marcher à d'autres expéditions. Permettez-moi, Seigneur, de jetter un voile ſur le triſte tableau de la déſolation des illuſtres captives, lorſqu'on leur apporta le corps de Darius. Elles demeurèrent dix jours étendues ſur la terre, voilées, ſéparées de tout le monde : elles travaillèrent de leurs mains le ſépulcre de leur père, & le dreſsèrent ſans pompe, en offrant à ſes mânes auguſtes leurs larmes, leurs cheveux, & leurs imprécations contre Alexandre.

Il reparut bientôt : il s'attendoit à tous les excès de leur douleur ; mais leur ame ſurchargée par tant de fardeaux que lui impoſoit la fortune, avoit anéanti les reſtes de leur courage. Le vainqueur affecta de paſſer deux ou trois heures par jour à pleurer avec elles dans le lugubre appartement qu'elles s'étoient formé ; & lorſque le tems eut un peu calmé cette juſte douleur, il reprit ſon audace, & parla de ſon amour. La Reine Siſigambis

s'étoit laiſſé toucher par les généreux procédés du Conquérant : elle le lui témoignoit par tant de marques de déférence & de reſpect, qu'il rompit enfin toutes les barrières, & dit un jour à Statira : » Une partie de mes vœux eſt remplie, » Madame ; j'ai combattu pour la gloire : » je crois l'avoir acquiſe. Mais j'ai voulu » rendre à Darius les Empires que je lui » prenois : je ne puis que les rendre à ſes » enfans. Je mets donc le ſceptre de l'uni- » vers, avec ma main, dans la main de » Statira. — Votre main, Alexandre, lui » répondit la Princeſſe ! Vous oſez me » préſenter votre main ! Et l'avez-vous » lavée du meurtre de mon père ? Ma » mère vient d'expirer ſous vos fers : » Avez-vous briſé les fers de la fille ? » Voulez-vous épouſer une eſclave, & » l'arracher de la tombe de ſes parens, » pour la conduire à l'autel qu'a préparé » leur aſſaſſin ?

« Il n'eſt point de mortel plus in- » ſenſé que tu l'es, Alexandre. Tu veux » nous rendre nos Empires : pourquoi » les prenois-tu ? & que peux tu nous » rendre ? nos champs ravagés ; nos » villes fumantes, nos plaines chargées

» de millions de cadavres de nos sujets,
» un Empire de désolation & d'effroi.
» Est-ce là ce que tu as pris? & n'est-ce
» pas ta fureur d'injustice qui a tout
» ravi, tout dévasté, tout brûlé, tout
» égorgé? Après de tels exploits, loin
» de t'offrir au châtiment qu'ils méritent,
» tu viens en demander le prix à la main
» de celle que tu dépouilles, à la main
» qui ne peut se lever appesantie par
» tes chaînes! Gardes tes larçins, bri-
» gand, & laisse nous mourir en mau-
» dissant les Dieux qui te protégent ».

» Je l'ai souffert, ton insolent amour,
» tant que j'eus un père: je croyois qu'un
» amant respecteroit le père de sa maî-
» tresse. Mais le généreux Alexandre as-
» sassine le père, & vient ensuite de-
» mander le cœur de la fille. Ne pense
» pas que je croye à ton amour non plus
» qu'à ta générosité. Tu ne veux qu'un
» jouet à tes vils desirs: les tyrans n'ont
» jamais de vertus; mais un masque
» dont tu t'es couvert pour arriver aux
» cieux où l'adulation t'a placé, & pour
» aller séduire une postérité déshonorée.
» Grand Alexandre, que ne puis-je ap-
» prendre aux nations combien tu es vil

» dans ton insupportable orgueil, & cruel » dans ton insatiable avidité » !

Elle acheva ces paroles, & s'éloigna du conquérant qu'elle laissa confondu. Il résolut d'étouffer son amour, & rendit la liberté aux Princesses; bien assûré qu'après la mort de Darius elles n'auroient d'azile au monde que celui qu'il daigneroit leur accorder. Il partit pour aller joindre son armée; & sur sa route, il s'attacha, dit-on, à gagner les cœurs qu'il avoit désolés, & à se rendre, par une clémence nécessaire, possesseur paisible d'un trône usurpé.

Quelque tems ensuite on nous apporta la nouvelle étonnante de son hymen avec la belle Roxane. Cet amoureux vainqueur fatigué de débauche, & séduit par la beauté de cette artificieuse femme, autant que par son esprit & la considération des services secrets qu'on suppose qu'elle lui a rendus, fit diversion à son amour désespéré par ce frêle lien qu'il alla former au pays des Saques, où commandoit alors le vieux Cohortan. Cette nouvelle effraya les Princesses qui connoissoient son dangéreux caractère, & combla de joie l'innocente Statira, qui

se crut délivrée de la passion du héros, & se proposa de le traîter avec plus d'égards désormais.

Cependant l'image d'Oroondate s'obstinoit à errer dans sa pensée. Quoiqu'elle ne parlât plus de vous, & qu'elle eût interdit votre nom à toutes les bouches qui lui parloient, vous n'étiez point oublié, Seigneur. Quelquefois elle avoit soupçonné Roxane d'avoir tenté de vous ravir à son amour : mais l'hymen de Roxane effaçoit un pareil soupçon; & vos mortelles offenses étoient la seule vérité qui vous fermât le retour de sa tendresse.

Alexandre, vainqueur de l'Inde, rentra dans Suze, & lui rapporta ses hommages avec les dépouilles de l'univers. Il revint gémir à ses pieds, & de tous les malheurs dont ses armes l'avoient affligée, & des rigueurs qui l'affligeoient lui-même, & du regret éternel d'avoir écouté un trop brusque dépit, & d'avoir porté sur son trône une femme qu'il ne pouvoit aimer. Il offrit de la répudier, selon les loix de la Perse; il fit briller encore une fois les sceptres & les couronnes, & sut enfin forcer le cœur rebelle de votre amante à souffrir sa persévérance,

à considérer que maître puissant il descendoit pour elle à des services, à des soins & des complaisances qui ne pouvoient être que du plus passionné des amans.

Tandis qu'il amolliſſoit par degré ce fier courage, il entraînoit dans sa séduction la vieille Reine Sisigambis, & l'éblouissoit par les plus grands motifs de la raison, de l'intérêt & de la politique. Il proposoit deux hymens, (celui de Statira & de Parisatis), qui devoient relever le trône de Darius, qui replaceroient les Princesses dans un état digne de leur naissance, & leur sauveroient la honte de tenir leur subsistance d'un vainqueur; deux hymens qui réuniroient la Perse & la Macédoine contre la Scythie, & qui conserveroient un patrimoine superbe à l'héritier de Darius, dont on ne devoit point négliger les intérêts, puisqu'on n'avoit pas de preuves assez certaines de son trépas.

Représentez-vous, Seigneur, la triste suite des maux que le Ciel a rassemblés sur la famille de Darius, & vous ne serez point surpris de l'effet des séductions d'Alexandre sur la Reine Sisigam-

bis. Elle reconnut le souverain empire de la nécessité. Elle ne se souvint plus d'Oroondate que comme d'un traître : elle supposa dans l'ame de sa petite-fille assez de fierté pour le mépriser à jamais, & assez de grandeur pour vouloir relever les trônes de l'Asie par un noble sacrifice de ses volontés. Elle ne lui parla des dispositions d'Alexandre que comme d'une inspiration des Dieux, qui vouloient réparer tout ce qu'ils avoient laissé faire, & de cet hymen que comme d'un fil que présentoit la fortune pour échapper d'un labyrinthe de malheurs. Elle ne lui peignit le vainqueur que sous les traits d'un héros vertueux, qui n'ayant pu balancer le tort de ses victoires, que par des bienfaits, rendoit ses conquêtes, non pas en maître qui donne avec orgueil, mais en amant respectueux qui croiroit tout obtenir, si l'on daignoit recevoir ses dons. « Je ne » veux pas, lui disoit-elle, vous faire » craindre cette autorité que j'ai mal- » heureusement acquise par la mort de » mes enfans : présentez-vous sans efforts » à cet hymen nécessaire ; ma chere Sta- » tira, vengez-vous d'un Scythe insolent

» & perfide : arrêtez dans ſes effets le » terrible pouvoir de Roxane ; & pro- » mettez-vous du moins quelque dou- » ceur d'une réſignation qui doit faire » le ſalut, le bonheur & la gloire de » toute votre famille, de toute la Perſe » & de tout l'univers ».

Vous ſavez, Prince, qu'Alexandre a la taille moins haute & moins riche que vous, & n'a pas toutes ces graces nobles, & ces beautés que vous prodigua la nature ; mais Siſigambis le peignoit à Statira de couleurs brillantes, & la diſpoſoit à regarder ce héros d'un œil plus indulgent... L'impatient Oroondate ſe leve à ces mots, interrompt l'eunuque, & frappant ſes mains avec violence, « elle eſt mariée, s'écrie-t-il ! » Ses avides regards ſe portent ſur Tireus : « — Tu » ne réponds point ; ciel ! tu baiſſe les » yeux & tu gémis ? Ah ! cruel eſclave, » tu m'amuſois ». Il court à ſon épée, qu'heureuſement je lui ravis ; il me repouſſe à dix pas contre les appuis de ſa tente. « Dieux, Dieux, Dieux, reprit-il, » impitoyables Dieux ; foudroyez-moi. » Il ſe jette le viſage contre terre, & s'y » tient attaché en pouſſant de ſombres

cris, de profonds sanglots, & répétant sans cesse ; « qu'ai-je fait ; qu'ai-je » fait ? »

Elle m'aimoit, poursuit-il en se relevant avec vivacité : elle étoit innocente ! C'est-moi qui me la suis ravie. O supplice éternel ! Hélas ! mes amis, que vais-je faire, & que puis-je maintenant devenir ? Pleurez, Seigneur, reprit Tireus, & consolez-vous par les larmes que verse maintenant pour vous la malheureuse épouse d'Alexandre. « Malédiction sur toi, barbare, reprit Oroondate dans une inexprimable fureur ! tu l'as donc prononcé ce mot affreux que redoutoit mon oreille ? Il est donc consommé cet horrible forfait ? mânes de Darius, frémissez. Ombre sacrée que je révère, que j'atteste, que j'implore, apprends que ta fille est dans les bras de ton assassin, & que les Dieux infidèles se sont joués de la parole que tu m'avois donnée. En avez-vous fait assez, impitoyables Dieux ? Attendez-vous qu'Oroondate vous pardonne, & vous permette de l'outrager encore ?

Tireus & moi, nous n'osions respirer devant lui. Sa voix & son regard nous tenoient dans l'effroi : son air manifestoit

un

un dessein désespéré : il reprit bien-tôt la parole : « Soldat, me dit-il, que demain un vaisseau me transporte d'Hypoléon à » Bysance ; & que bien-tôt les lâches, qui » me déshonorent dans Suze, frémissent » de la vengeance que je me prépare. — Je ne sais comment Tireus hasarda de lui montrer des tablettes qu'il tira de son sein. Oroondate les regarda long-tems : tu peux maintenant parler, lui dit-il, sans les prendre : redis-moi la suite des horreurs dont tu voulois m'instruire ; je n'ai plus rien à craindre ; & c'est comme Juge tranquille des Dieux & de ma maîtresse que je vais t'écouter.

A peine, reprit Tireus, la pompe nuptiale & les fêtes magnifiques avoient solemnisé le consentement fatal, les larmes & les regrets de Statira, que Roxane arriva de Pasergade où le Roi l'avoit laissée. Elle arriva comme une Mégère, la rage dans le cœur, tous les poisons à la bouche, & la tête remplie de desseins affreux. Elle se présenta devant toute la Cour : tout le monde fut témoin de ses fureurs, & l'entendit vomir les reproches, les outrages, les menaces & les imprécations contre son volage époux ;

mais le trait le plus aigu de sa vengeance étoit réservé à sa triste rivale

Eh bien, fille de Darius, lui dit elle, vous me remercîrez sans doute de la grandeur où mes soins vous ont élevée? Mon dessein (vous pouvez m'en croire) n'étoit pas de vous associer à ma fortune : mais de vous arracher un amant que j'adorois, avant que ce fidèle héros, dit-elle en montrant Alexandre, m'eût apporté son indigne hommage. Reine du monde, souviens-toi dans les bras de mon époux que c'est moi qui te ravis ton amant : que c'est moi qui te peignis criminelle à ses yeux, que c'est moi qui le feignis injuste & criminel aux tiens, & qui me fis de sa fidélité même d'heureux moyens de te prouver son parjure. Statira ne put en entendre davantage. On la vit pâlir & tomber évanouie dans les bras de sa sœur Parisatis. On s'empressa de la secourir : Alexandre s'avançoit dans ce dessein : Roxane l'arrête avec violence, & le tenant par le bras : Conquérant, poursuit-elle, regarde ta femme : regarde-la mourante de son amour pour ton ennemi. C'est moi qui te la présente, moi que tu trahis, moi qui vous brave

tous, & qui jouis du trouble & de la honte d'Alexandre en ceſſant de jouir de ſon amour. — Fille de Darius, ajoûta-t-elle, réveille-toi pour m'écouter; la lettre qui accuſoit ton amant en apparence, me fut adreſſée. Je te la fis parvenir avec un bracelet que je lui avois fait dérober à Damas. Le ſerviteur qui te porta cet heureux meſſage étoit à moi : je le nourriſſois auprès d'Oroondate. Les Dieux ſe ſont joués de l'eſpoir que je fondois ſur votre déſunion ; mais ils me rendent au moins le plaiſir de me jouer à mon tour de vos douleurs. Pleurez, fidelle amante, le fidele amant que vous avez outragé ; & toi, fier Alexandre, je te permets de te féliciter de ta conquête, & de te conſoler par les prémices de la fortune de celles que ton noble amour a perdues.

Je m'arrête, Seigneur : je n'ai pas beſoin de vous redire quelles furent les douleurs de Statira ; par combien de cris, de larmes, & de plaintes amères elle les fit éclater, lorſque tranſportée dans l'appartement fatal de ſon hymen, Alexandre ſe fût éloigné d'elle, après lui avoir prodigué les plus tendres ſoins de l'amour confiant, généreux & tranquille. Ah !

Prince, que ne l'avez-vous vue dans la maladie cruelle qui suivit ses transports! Que n'avez-vous entendu sa voix désolée, vous appeller sans cesse, vous demander grace, accuser Sisigambis & les Dieux! Hélas! dans les bras même d'Alexandre, vous lui prononceriez ce pardon d'où dépend sa vie : ce pardon qu'elle implore aujourd'hui par ma voix, & par ces tablettes qu'elle a trempées de ses larmes, & baisé cent fois avant que de me les confier. L'Eunuque cessa de parler : un long soupir sortit de la poitrine de mon maître, & quelques larmes échappèrent de ses yeux. Il reçut les tablettes d'une main égarée : il les ouvrit, & n'eut pas la force de les lire. « Tiens, me dit-il, » Araxe, lis ; acheve de me percer le » cœur ». Je pris les tablettes; & vous serez peut-être curieux, Seigneur, d'apprendre ce qui m'en est resté dans la mémoire.

Statira à Oroondate. De quel œil verrez-vous ces caractères d'une coupable amante, ou plutôt d'une infortunée qui va mourir de la douleur de vous avoir offensé? Je charge le fidèle Tireus de vous raconter ma déplorable histoire ; vous entendrez comment je fus trompée ; vous enten-

drez sur-tout comme je vous aime : oui, le mot est tracé, comme je vous aime encore. Hélas ! je ne dois rougir que d'avoir un époux..... Cher Oroondate, j'eusse été trop heureuse !.... Où es-tu maintenant ? Où portes-tu ce cœur désolé par mon crime ? Tu me méprises ; ô ciel ! mon amant me méprise, & je ne puis le désabuser que par une voix étrangère ! je ne puis recevoir à ses genoux le pardon que je tâche de mériter par mes larmes !..... Qui pouvoit pénétrer dans une trahison si cachée ? Mon cœur le pouvoit, mon cœur sans doute eût dû m'éclairer, & je devois penser qu'Oroondate étoit trop grand pour être infidèle.... Cher Oroondate, ô le plus regretté des morts ! console-toi.... Oroondate est le plus heureux, puisqu'il est le plus aimé.... Mais vous devez être aussi le plus vertueux, & n'oublier jamais que cette vertu qui m'acquit votre amour, vous défend aujourd'hui tout espoir.... Infortuné, je ne puis te rendre ce que je t'ai dérobé, & je cesse de te haïr, quand c'est un crime de t'aimer.... Laissez dormir des feux que l'amour ne doit jamais éteindre : mais gardez-moi votre plus tendre ami-

tié, l'amitié de notre cher Artaxerce pour l'infortunée Statira.

J'en étois à ces mots, lorsque mon maître m'interrompit : non, non, Statira, s'écria-t-il, on ne se défait pas d'Oroondate avec cette facilité, & ce n'est pas avec une amitié de sœur que vous réparerez votre inconstance. Ah ! divine Statira, sans doute, je vous pardonne ; mais puisque vous m'aimez encore, fiez-vous à moi du soin de légitimer votre amour. Allons, Araxe, il faut que tu me suives ; il faut que nous volions, que nous allions reconquérir notre bien, & épouvanter les murailles de Suze des plus terribles vengeances de l'amour dérobé. O ! mon ami fidèle, ne m'abandonne qu'à la fin de ma triste carrière ; & si je ne le puis moi-même, ma sœur Bérénice un jour te récompensera de ta tendre amitié.

Nous laissâmes un billet pour avertir Arzacome de notre départ ; nous marchâmes toute la nuit, & le lendemain nous voguâmes sur l'Hellespont. Mais là, comme dans toute la suite de notre route, tous les orages des passions opposées agitèrent mon pauvre maître, & ses résolutions varioient aussi souvent que les perspectives qui s'offroient à nos regards. Il

vouloit tuer Alexandre ; il vouloit dompter la vertu de Statira ; il vouloit s'immoler à ſes pieds, & la punir par la vue d'un amant aimé expirant ſous ſes yeux. Puis Alexandre lui paroiſſoit magnanime, & innocent d'un crime qu'il rejettoit ſur les Dieux. Il adoroit la vertu de ſa maîtreſſe ; & il exprimoit en paroles triomphantes le bonheur qu'il auroit d'occuper ſeulement la moitié de ſes penſées. Il s'irritoit enſuite ; il eſpéroit, il ſe décidoit, il balançoit, il brûloit, déteſtoit, ſoupiroit, s'accuſoit, ſe croyoit heureux & malheureux tout enſemble.

A la vue de Suze, il s'arrêta penſif. Elle eſt donc là, dit-il ? je vais la retrouver, là, dans les bras d'un rival orgueilleux, inſolent, criminel & farouche. J'ai aimé, ſouffert, perſévéré : j'ai été trahi, je brûle encore : j'ai ſupporté toutes les tempêtes de l'amour & de la fortune ; & cet Alexandre, ſans s'être détourné de ſes projets ambitieux, ſans avoir aimé peut-être, recueille aujourd'hui, ſans peines & ſans délices, les fleurs que je cherchois parmi tant d'épines cruelles. Peut-être qu'en ce moment la bouche de l'infidèle s'offre à ſa bouche

infâme. Ah ! Dieux, à quelle indigne idée me réduisez-vous ? Non, plus de générosité ; il faut qu'il meure ; il faut qu'il expie sa félicité, le barbare ; & que j'arrache ce cœur abhorré qui tressaillit des émotions réservées pour le mien.

Nous approchions de la ville : Tireus nous quitta & prit les devants. Un moment après, nous vîmes une foule de chars & de cavaliers : on nous dit que c'étoit le cortége de la Reine Statira, & qu'elle alloit, dans son heureuse convalescence, parcourir les bords du fleuve qui coule à quelque distance des murailles. Un petit bois nous offrit une retraite d'où nous pouvions la voir passer. Nous la vîmes bientôt paroître dans un même char avec son heureux époux. Elle portoit sur son visage les traces touchantes de sa maladie : elle étoit triste. Mais Alexandre, fier de gouverner avec des rênes d'or dix coursiers superbes, sembloit nous insulter au passage par leur course triomphante. Ce fut alors que je craignis l'effet de quelque résolution soudaine & désespérée. Mon Prince frémissoit d'amour & de fureur ; je m'attendis à tout, lorsque je vis Alexandre descendre du char & passer sur un cheval

qu'il vouloit dompter en préſence de ſon épouſe.

L'animal novice eut à peine ſenti l'approche de l'éperon, qu'il s'élança avec une fougue, que ni la force ni l'adreſſe de ſon cavalier ne purent réprimer, &, s'approchant des bords du fleuve, il ſe précipita dans l'onde, ſur laquelle il reparut un moment après, mais ſeul, & laiſſant le Monarque du monde au fond des gouffres. Tous les ſpectateurs qui ſavoient qu'Alexandre n'avoient point appris à nager, pouſſoient au ciel des cris de déſeſpoir, & cependant ſe tenoient oiſifs. J'avoue que ces cris, flattant mon oreille, éleverent mon cœur de plaiſir: j'admirois l'à-propos de cet événement, qui épargnoit à mon maître un aſſaſſinat, couronnoit ſes infortunes par la plus heureuſe iſſue, quand je le vis lui-même s'élancer dans le fleuve, fendre les ondes, ſaiſir ſon rival qui ſur-nageoit alors entraîné par le courant, l'entraîner vers la rive, le porter dans ſes bras juſques aux pieds de ſon épouſe éplorée, & l'y jettant avec colère: « tiens, le voilà, lui » dit-il, ceſſe de pleurer ». Puis il revole à ſon courſier, le monte d'un ſaut,

& nous piquons enſemble vers la ville.

Les vêtemens de mon héros dégouttoient avec tant d'abondance, qu'on eut pû nous ſuivre à la trace : je le fis entrer dans la premiere cabane hors des remparts, & tandis que je nétoyois l'acier de ſon armure, je voulus exalter ſa généroſité ; mais il m'impoſa ſilence ; & quand je lui demandai ſi, avec de ſi grands intérêts à la perte d'Alexandre, il n'auroit pu ſouffrir, ſans honte, ce que Perdicas & tant d'autres de ſes amis avoient ſouffert ; il me répondit ſeulement que Perdicas & tant d'autres ne ſavoient peut-être pas nâger. Mais, Seigneur, lui dis-je encore, que ſavez-vous ſi ce n'étoit pas pour réparer vos malheurs que les Dieux le laiſſoient périr ? Araxe, me dit-il : le cœur d'un honnête homme eſt au-deſſus des Dieux : je les défie de me reprocher jamais une vengeance lâche, non plus que la fuite d'une bonne action.

Le lendemain de cette aventure, il ſe rendit chez la belle Barzine. Elle étoit prévenue de ſon arrivée par Tireus : elle le reçut avec des tranſports inexprimables ; mais, comme ils étoient encore dans l'enthouſiaſme des premiers momens, on annonça la Reine Statira. Ma

chere Barzine, s'écria mon maître, cachez-moi, cachez-moi; je n'ai plus la force de soutenir sa présence. Il se jetta dans un appartement où je le suivis : il s'enfonça dans l'endroit le plus reculé, & se bouchoit les oreilles pour ne pas entendre les premiers sons de sa voix céleste. Mais il revint bien-tôt se prosterner contre la porte qui le séparoit de sa divinité, & il entendit ces premières paroles sortir de ses lèvres chéries. — Je l'ai revû, chere Barzine : Oroondate reparut hier à mes yeux. C'est lui qui sauva mon époux du péril des ondes; je reconnus sa voix : je le reconnus, sur-tout, à sa générosité : l'avez-vous vu? que vous a-t-il dit? vous a-t-il parlé d'une infortunée? l'aime-t-il encore? est il encore le plus charmant, comme le plus vertueux des mortels? Il est le plus amoureux, s'écrie l'impatient Oroondate en s'élançant hors de sa retraite : divine Statira, vous m'aimez, je vous revois, je vous entends, je vous touche, je meurs à vos pieds. Il s'étendit sur les carreaux en proférant ces paroles, il les baisa, les mouilla de ses pleurs; & la Reine, après avoir demeuré

un moment immobile, tomba tout-à-coup à son côté en poussant un cri de surprise. Barzine s'empresse à la relever, à lui rendre les sens dont elle a perdu l'usage; & mon maître profite de cet heureux trouble pour égarer ses lèvres ardentes sur les mains, les bras, les pieds, & sur chaque vêtement de son amante insensible. Chère Barzine, dit enfin la Princesse en ouvrant ses beaux yeux, ah! chère Barzine, vous m'avez trahie! Otez-le de mes yeux: délivrez-moi de lui par pitié. Mon cher Oroondate, éloignez-vous: puis elle tombe dans les bras de mon maître.

Mais voyant que dans son aveugle yvresse, Oroondate la presse contre sa poitrine, & s'appercevant qu'elle-même s'obstine à s'y presser en dépit de sa résolution: sais-tu que je ne suis plus à toi, dit-elle? Sais-tu que je suis souillée par un autre amour, que je suis indigne de l'époux que m'avoit choisi mon père? Allez, déplorable amant, partez, repoussez une infidelle, & laissez la mourir. Une source de larmes sortit alors de ses yeux; & mon maître qui n'eût pu retrouver la parole pour sa vie même,

les recueille sur ses joues embrâsées, sans lui répondre, les boit avec avidité, & se perd de plus en plus dans le tumulte de ses sentimens. Cependant Barzine & moi nous pleurions, & la tendre amie répétoit sans cesse : « pauvres amans! pauvres victimes » !

La honte enfin & le devoir éclairèrent l'épouse d'Alexandre sur sa foiblesse. Elle s'arracha des bras d'Oroondate : Prince, lui dit-elle, j'en ai trop fait pour vous dire à présent que je ne veux ni ne dois plus vous aimer. Mais si je vous suis chère, c'est à vous de penser que nous avons l'un & l'autre un emploi sublime à remplir ; celui de nous aimer sans espoir, & de forcer les Dieux à se repentir de leur injustice.

Passant alors de l'excès des délices à celui de l'amertume, en voyant son trésor échapper de ses mains, en entendant ces cruelles paroles, Oroondate demeura immobile sur ses genoux, & portant ses regards aux lambris : « Sans espoir, dit-» il, sans espoir! Eh bien! Madame, » oui, poursuivit-il : je vivrai sans espoir : » je m'immolerai à votre devoir coupable » puisqu'il vous est si cher ; & j'adorerai

» jusqu'aux droits qui vous livrent à l'é-
» poux que vous aimez. Sans doute, vous
» l'aimez, infidèle, ajouta-t-il avec vio-
» lence; votre devoir seroit pour moi, si
» vous ne brûliez pas pour lui. C'est à
» moi que vos premiers sermens vous ont
» engagée; & ce sont mes droits, Ma-
» dame, qui vous doivent être les plus
» sacrés. Il falloit continua-t-il, me rap-
» peller de ma triste absence pour me
» dire que vous aviez ces devoirs à rem-
» plir: il falloit après tant de fatigues &
» d'infortunes, revenir encore à travers
» les mers & les périls d'une cour enne-
» mie, quitter mon père, son armée,
» & négliger encore mon honneur pour
» entendre la bouche que j'adore me pro-
» noncer tranquillement: Oroondate, je
» ne t'aime plus.

Non, répondit Statira, s'il faut que mon amour me coûte la seule pensée d'un crime, je le redis après vous: Oroondate séducteur, je ne t'aime plus. Un autre Oroondate fut mon amant. — Votre victime, Madame, répliqua mon maître: si j'eusse été plus criminel, vous n'auriez pas aujourd'hui des devoirs à m'opposer, il n'en est qu'un pour une ame innocente;

c'est celui de l'amour ; & jamais amante n'opposa ses devoirs que quand elle cessa d'aimer. — O Dieux, ô Barzine, interrompit Statira, vous voyez quelle est son ingratitude !

Eh, qu'ai-je reçu, reprit Oroondate enflammé de colère ? Des outrages dans la plaine d'Arbelles, des mépris aujourd'hui dans Suze. Voilà tout le prix de mon opiniâtre & funeste amour. Votre odieux hymen m'engage-t-il à la reconnoissance ? Que vous dois-je ? & que dois-je à l'usurpateur ? qu'a-t-il dû se promettre, le brigand, lors qu'il me ravit mon bien ? de me le voir reprendre sans doute. J'ai respecté mon épouse dans la fille de Darius : dans la femme d'Alexandre je veux reprendre ma maîtresse. — C'est à-dire, interrompit Statira, que le généreux Oroondate n'a sauvé mon époux tout à l'heure que pour déshonorer son rival ; & qu'il n'aime aujourd'hui sa maîtresse que pour couvrir de honte l'épouse de son ennemi. Est-ce-là votre vertu, Seigneur ? —

Et la vôtre, Madame, replique Oroondate d'une voix éclatante, la vôtre fût-elle d'oublier le sang de Darius qui fume

encore dans la main qui vous carresse, d'insulter à la cendre d'une mère infortunée, dont la tombe supporte le lit de votre hymen, & de savourer les pleurs d'un amant trahi dans les bras d'un maître aussi volage que barbare, corrompu par mille excès de débauches & né d'un sang déshonoré ? Quel est donc son mérite, à ce fils d'Olympias ? Est-ce à moi de lui tenir compte d'avoir couru l'univers en enragé, d'avoir brûlé des villes, égorgé des millions d'hommes, désolé des Rois, & ravi leurs filles ? Est-ce à moi de souffrir qu'il possède en paix ces filles dénaturées, qui m'osent présenter comme une vertu leur passion monstrueuse ? Ma vertu, Madame, est d'aimer fidèlement. Je n'en veux point connoître d'autre, si ce n'est la vengeance que je me dois & de vous & de votre indigne époux. —

Allez donc l'assassiner, Prince, dit froidement Statira ; & quand vous aurez sa tête à la main, vous viendrez me demander le prix de votre amour. Sans doute qu'après la main complice du meurtre de mon père, j'accepterai la main fumante du sang de mon époux.

La colère de mon maître heurtée par ce

ton d'ironie fière, tomba tout-à coup, & il se sentit blessé profondément. Il répondit avec plus de modération, qu'il ne prendroit point en lâche une vie qu'il avoit juré de poursuivre en guerrier ; & qu'il désiroit seulement que ce terrible épouvantail du monde ne se cachât pas toujours derrière ses armées ; ou qu'il se servît avec plus de réserve de son utile secret de désarmer ses ennemis par une hypocrite générosité. — Prince Oroondate, reprit encore la Reine, vos ressentimens vous égarent. On ne peut être grand avec un penchant à ravaler un grand homme : & vous aviliſſez votre amour en aviliſſant mon choix. Ami, poursuivit-elle en lui prenant la main, pensez-vous que je ne gémisse pas aussi de cette inflexible vertu qui nous condamne à d'éternels regrets ? Renfermons-nous dans la justice de notre cause : faisons-nous plaindre, & ne nous montrons pas si novices en vertus, que nous ne puissions les exercer sans murmure.

Eh bien, Madame, répondit mon maître : je vous reconnois pour vertueuse. J'adore votre vertu sublime : mais comme je ne crois plus à votre amour, la vertu

qui me reste à remplir est de mourir ici même à vos pieds, afin que votre vertu triomphe sans réserve. Alors il se détourna & ne voulut plus rien entendre Mais la Reine lui fit promettre de revenir le lendemain pour entendre de sa bouche les choses les plus importantes & les plus inouies.

L'amour, l'espoir & l'impatience détournerent le sommeil des yeux de mon maître : le lendemain Barzine n'étoit pas éveillée qu'il étoit déja près d'elle. Mais ce ne fut qu'au retour de la nuit que la Reine arriva. Un coup-d'œil d'intelligence fit passer Barzine dans un autre appartement, & son absence fit tomber mon maître aux genoux de Statira. « Levez-vous Prince, lui dit-elle : » mais sa voix étoit sévère, son regard triste & son front majestueux. Ils s'assirent; la Reine parut se recueillir : Oroondate attendoit le premier mot dans une inexprimable agitation. Oroondate, dit elle enfin, je vous aime. Mon maître saisit sa main.... Arrêtez, poursuivit-elle, & écoutez-moi.

Ma fatale passion pour vous doit durer autant que ma vie. J'abrége ce que je pourrois vous dire : je dois tout à l'amour ; vous ne devez rien à mon

epoux, & vous vous devez à vous même le prix de votre persévérance. Maintenant interrogez-vous : votre honneur & votre générosité vous permettent-ils de profiter de cet aveu que je répete en ce moment où nous sommes seuls. — Surpris, enflammé, troublé & s'exprimant à peine, Oroondate tombe à ses pieds : expliquez-vous, Madame : je crains & je brûle de vous entendre. — Je vous dis, Prince, qu'une femme infortunée que vous avez sous les yeux, dont vous avez égaré la raison, sur qui le ciel épuise son courroux, est prête à se livrer à son ignominie, si son amant ne l'aime pas assez pour s'occuper de son bonheur, & pour respecter sa vertu.

Mon maître demeura confondu, & (comme il me l'a dit ensuite), il se crut dans les cieux & sous la main d'une divinité puissante qui transformoit son être & ses sentimens. — O Statira, dit-il, que vous m'humiliez, que je rougis de moi-même ! ô divinité, mon unique divinité, pardonne, pardonne, chere amante, à l'excès d'un amour désespéré : tu ne pourras plus m'aimer, poursuivit-il en collant son visage sur les pieds

de la Reine ; j'ai paru trop vil à tes yeux. Statira le releve, & le considérant avec des yeux animés de la joie la plus vive : c'eſt d'aujourd'hui que tu mérites mon amour, lui dit-elle. Je puis à préſent m'honorer de cet amour coupable : oui, ſi mon amant reſpecte encore mon époux, mon amant eſt le premier de tous les mortels. Un ſignal fit revenir Barzine auſſi-tôt qu'elle eut ceſſé de parler. Chere amie, pourſuivit-elle en courant dans ſes bras, il eſt digne de nous. Voilà le modèle des héros & des amans : qui pourra me reprocher de l'aimer ? qui ne nous admirera pas quand nous allons nous ſéparer ?

Mon maître déjà frappé de ce qu'il prévoyoit, le fut bien davantage de ces dernieres paroles : — Nous ſéparer ! ciel ! s'écria-t-il. — Oui, Prince, lui répondit Statira : vous ne devez point être vertueux à demi ; & l'effort de reſpecter ma renommée, doit vous coûter moins encore que celui de reſpecter ma vertu. Chere Barzine, qu'elle va m'être chere cette vie que je vais conſerver pour lui, hélas ! & que j'allois lui ſacrifier ! — Apprenez, dit alors Barzine à mon maître,

apprenez ce qu'on faiſoit pour vous prouver un amour dont votre cruelle injuſtice vous laiſſoit douter. Elle arrache un poignard du ſein de Statira ; & le montrant à mon maître : elle eût puni ſon crime, ajouta-t-elle, auſſi-tôt qu'elle eût ſatisfait ſon barbare amant.

Ils alloient prononcer le plus triſte adieu, lorſqu'Alexandre qui revenoit de la chaſſe deſcendit à la porte de Barzine, apprenant que ſon épouſe étoit auprès d'elle. Il entra preſqu'auſſi-tôt qu'il fût annoncé ; & mon maître n'eut que le tems de paſſer dans un appartement voiſin. Après quelques momens de converſation, le Roi fatigué de ſa courſe, & uſant avec familiarité de la maiſon de Barzine, vint chercher le repos & le ſommeil dans ce même appartement où ſe déſoloit Oroondate. Mon maître ſe retira dans la ruelle obſcure d'un lit ſur lequel le Roi vint auſſi-tôt ſe placer. Il ſentoit ſur ſon viſage l'impreſſion de l'haleine de ſon rival; & il étoit contraint d'intercepter la ſienne pour ne pas troubler ſon ſommeil. Que de mouvemens divers il dût éprouver; & combien de réflexions amères ou cruelles durent ſe préſenter à ſon eſprit agité, en voyant le

destructeur de son repos & de ses plaisirs, dormir paisiblement sous sa main vengeresse ; en le voyant dormir sans être troublé d'aucune importune pensée, tandis que mille pensées se combattoient dans son esprit & faisoient son supplice ? Il pouvoit d'un seul coup terminer les malheurs de l'univers, de la famille de Darius & les siens. Mais les tyrans sont protégés par la vertu de leurs victimes. Mon Prince rejetta même l'idée de lui proposer de défendre sa vie & d'égaliser leurs périls. Mais que du moins, se dit-il à lui-même, je ne travaille pas toujours à ton repos, heureux Conquérant : éveille-toi, poursuivit-il en s'approchant de son oreille, Alexandre, éveille-toi : tu dors sur un précipice.

Il s'éloigne en prononçant ces mots qui réveillèrent en effet l'époux de Statira ; mais l'amant avoit disparu. Oroondate sortit de cette maison si chère. Il vint me retrouver dans les ténèbres, & je ne le vis jamais si profondément affligé que lorsqu'il me rejoignit.

Le lendemain nous quittâmes l'aimable Suze, non sans porter sur ses murailles bien des regards attendris ; & dans

nos courſes vagabondes, nous apprîmes de tems en tems quelques nouvelles des expéditions d'Alexandre. La neceſſité de reſpecter déſormais ſa vie troubloit le repos d'Oroondate, encore plus que la perte de Statira. Nous parvînmes au temple fameux d'Oroſmade; nous y étions entrés ſans aucun deſſein d'interroger l'oracle. Mais ſon Miniſtre nous ordonna d'aller attendre la fin de nos miſeres ſur les bords de l'Euphrate; & comme nous étions ſans projets & ſans eſpoir qui nous fiſſent diriger nos pas d'un côté plutôt que de l'autre, l'amour qui ne veut pas qu'on s'éloigne de ſon objet, nous ramena vers Babylone, où nous ſavions qu'Alexandre étoit arrêté avec toute ſa Cour.

Nous étions à peine entrés dans la plaine ſuperbe, qu'on nous apprit qu'Alexandre étoit mort. Je ne puis vous exprimer, Seigneur, quelle joie je reçus de cette nouvelle. Je me mis à deux genoux pour en remercier les Dieux. Mais Prince, le croirez-vous de ſon rival? Mon maître en parut triſte, & s'offenſa de mon action. Sa mort le juſtifie, me dit-il. Le monde doit ſe réjouir de ſa perte: mais les héros doivent en gémir. Il eſt doux, dit-on,

plutôt qu'il n'eſt beau de louer ſon ennemi mort. Mais vous connoiſſez trop bien Oroondate pour ſoupçonner ſon grand cœur en cette occaſion.

Il craignit de reparoître trop promptement aux regards de la veuve du Conquérant ; il envoya Toxaris à Babylone pour apprendre de ſes nouvelles. Toxaris ne revint point. Il le fit ſuivre par Loncate ; & Loncate n'eſt point encore revenu. Nous nous approchions, dans une crainte mortelle de quelque ſiniſtre aventure, lorſque vous nous apprîtes, Seigneur, le déplorable événement qui unit aujourd'hui votre fortune à celle du malheureux Oroondate.

Le fidèle Araxe termina ſon récit ; &, quittant le Prince Liſimachus, il alla porter ſes ſoins à ſon maître. Le Capitaine Grec demeura quelque tems encore dans la forêt, où il réfléchit ſur la vie merveilleuſe du héros : ſes pas le conduiſirent juſqu'à la route, & il apperçut deux guerriers qui ſe promenoient autour de leurs chevaux attachés à des arbres. Il reconnut dans l'un de ces guerriers, le jeune Sage qu'il avoit rencontré aux portes du temple du Soleil : cet inconnu le remarqua. Ils

s'abordèrent

s'abordèrent avec empreſſement & s'embraſsèrent avec joie. Ah! lui dit Liſimachus, puiſſe la fortune en vous arrêtant ſur ces terres, vous favoriſer autant que moi, à qui elle redonne le plaiſir de vous témoigner mon eſtime! Ne puis-je enfin, Seigneur, (ſi cette eſtime ne me fait pas trop oſer), vous demander votre nom & vos aventures?

Mon nom doit être aſſez peu célèbre, répondit l'étranger, & mes aventures ſont communes à tous les guerriers. J'ai fait quelques beaux coups d'épée, J'ai aimé une beauté tendre, jeune & charmante. Mon amour m'a jetté dans une grande erreur, dans de grands périls, après quoi j'ai perdu ma maîtreſſe, comme vous ſavez; & je ſuis maintenant errant ſur ſa trace.

Je ſuis né, pourſuivit-il, ſous la puiſſance de Darius, de parens malheureux, ſur qui le Ciel punit la vertu, & qui perdirent avec la vie les couronnes que leurs ancêtres avoient portées. Du reſte, je m'appelle Arzace. — Quoi Seigneur! interrompit Liſimachus, vous êtes ce vaillant Arzace de qui le nom eſt ſi révéré, ſi chéri des Scythes? Vous êtes le vainqueur d'Arimbas, le protecteur de l'in-

grat & cruel Mathée ! — Je ne croyois pas, reprit Arzace, que des actions auſſi ſimples que les miennes euſſent été publiées au delà de la Scythie. Mais, Seigneur, permettez que j'examine ce cavalier qui paſſe.

Le chemin de Babylone, cria le paſſant. L'Ecuyer d'Arzace le lui montre, & cet inconnu y pouſſe ſon cheval, à bride déployée. — Arrête, lui crie Arzace d'une voix éclatante : il reprend ſon caſque, s'élance ſur ſon courſier & part comme un éclair ſur la trace de ſon ennemi : ſon Ecuyer murmure : encore une bataille, dit-il, puis il galope après lui.

Liſimachus étoit à pied & ſans armes : il fut déſeſpéré de ne pouvoir les ſuivre, & il reſſentit une véritable douleur de ſe voir ſi bruſquement ſéparé de ce grand homme. Il revint triſtement à la chaumière, & fit part à Oroondate de cette rencontre ſurprenante. Oroondate gémit de ne pouvoir être utile au libérateur de ſon pays, & lui faire oublier par quelque ſervice l'ingratitude de ſon père. Enſuite il ajoûta : cher Liſimachus, Arzace vous a privé de ſon hiſtoire : mais ne vous refuſez point à l'impatience que j'ai

d'entendre la vôtre. Instruisez-moi des motifs de votre vengeance, de vos projets, de l'état des affaires dans Babylone, des forces de nos ennemis & de celles que nous aurons. Lisimachus se plaça sur un siège à côté du lit d'Oroondate : il n'est point, dit-il, dans toute ma vie d'aventures assez brillantes pour m'empêcher de les redire moi-même ; je vais vous en abréger le récit.

La suite au Volume suivant.

TABLE

EU Ier. VOLUME D'OCTOBRE.

CASSANDRE, page 28
Histoire de l'Etranger, 38
Suite de l'Histoire d'Oroondate, 87
Histoire de Statira, 155

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume du mois d'Octobre de la *Bibliotheque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans que jamais blesser la décence. A Paris, ce 31 Sept. 1780. DE SANCY.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

OCTOBRE 1780, *SECOND VOL.*

A PARIS,

Au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

Au Bureau, & chez Gueffier, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

OCTOBRE 1780. *SECOND VOL.*

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HÉROIQUES.

SUITE DE CASSANDRE.

HISTOIRE de LISIMACHUS.

CE fut après la bataille d'Issus que je me perdis : je revenois de la poursuite des Fuyards avec mille chevaux. Je rencontrai Parmenion qui conduisoit les Prin-

ceſſes de Perſe qu'il avoit enlevées ſur la route de Damas : je m'approchai des chars. Je vis Siſigambis tranquille ſoutenir ſon malheur, Statira & Pariſatis étroitement embraſſées, mêler leurs larmes, toutes deux belles, toutes deux intéreſſantes : mais j'étois deſtiné à Pariſatis, & ſon premier regard me l'apprit.

En arrivant au camp, je me plaiſois à me rappeller déja les traits naïfs de ſon viſage, ſes beaux yeux bleus, ſes belles boucles blondes éparſes, ſon air d'affliction, & juſqu'au ſalut timide qu'elle me rendit à mon paſſage. Je voulus être préſent lorſqu'elles arrivèrent enſuite : je les vis deſcendre de leur char. Elles apperçurent celui de Darius : elles le crurent mort ou priſonnier comme elles : elles éclatèrent par des cris & des plaintes lamentables. J'abordai Pariſatis : Madame, lui dis-je, Darius eſt vivant & il eſt libre. Il nous a laiſſé ſon char pour s'échapper ſur un courſier. Ah ! puiſſent vos vainqueurs échapper de même à vos charmes ! Vous n'aurez à vous plaindre parmi nous que de n'être pas parmi les vôtres. — Que les Dieux, me répondit-elle, vous récompenſent de cet eſpoir que vous nous préſentez !

Le respect m'éloigna d'elle : j'emportai son image devant mes yeux, & le son touchant de sa voix dans mon oreille. Je ne dormis point, je rêvai, je soupirai; & l'aurore paroissoit à peine que je sortis de ma tente : l'habitude me conduisit à celle d'Alexandre. Mon cousin, me dit-il, allez préparer les Princesses de Perse à la visite que j'ai dessein de leur rendre. J'volai, je m'acquittai de ma commissio Sisigambis me reçut avec politesse, Pa satis avec modestie : j'employai plus c regards que de paroles, plus de soupir que de complimens. Nous gardions tous le silence, lorsqu'Alexandre arriva suivi du seul Ephestion.

Malgré nos vives querelles, je conviens qu'Ephestion étoit brave, plein de talens, bien fait, paré de graces dans toute sa personne, & généreux à la manière d'Alexandre, c'est-à-dire avec supériorité, avec dessein, & en écrasant l'un & l'autre de leur grandeur d'ame l'objet de leur générosité. Sisigambis le prit pour le Roi, & se mit à ses genoux : vous ne vous trompez point, Madame, lui dit Alexandre, Ephestion est un autre moi-même.

Autant que j'en ai pu juger par la suite

de leurs procédés, ce fut dans cette première visite qu'ils se partagèrent leurs captives. On les loua beaucoup de leurs respects pour ces infortunées, comme si ce n'eût pas été le comble de la tyrannie & de l'insolence, que d'outrager des femmes & des femmes illustres qu'on ravissoit & qu'on dépouilloit contre toutes les loix & contre toutes les mœurs des nations.

Quelque tems après vous parûtes devant Alexandre : il vous refusa leur liberté : il la refusa de même aux offres de Darius qui nous furent apportées par ses Officiers. Ephestion fut assez hardi pour annoncer aux Princesses le refus d'Alexandre, & pour saisir ce moment de parler de son frivole amour à l'aimable Parisatis. Sa sœur est fière ; mais ma chère Parisatis est la timidité même. L'orgueil d'Ephestion lui en imposa ; elle rougit & se mit à pleurer : j'étois présent & je m'indignai. — Ephestion, lui dis-je à l'oreille, avec plus d'amour, il me semble que vous auriez plus de respect. — Lisimachus, me répondit-il, avec moins d'amour, à coup sûr vous auriez moins d'audace.

Vous savez peut-être, Seigneur, qu'Ephestion n'étoit qu'un simple Officier. L'amour me fit en cette occasion soutenir le privilège de ma naissance commune avec Alexandre. Ephestion, lui dis-je, placez bien dans votre mémoire que deux objets sont au-dessus de vos prétentions & de votre orgueil, Parisatis & moi. Il se retira sans me répondre, & je me repentis de l'avoir offensé.

Mon amour se fortifia : je devins triste : je négligeai les occasions de me distinguer : je sollicitai un service qui ne m'éloignoit point des belles captives. Je l'obtins : je les voyois à toute heure. Mais j'étois respectueux, Parisatis étoit innocente : nous ne nous entendions pas : il fallut parler. Je la surpris seule un jour, elle tenoit des rouleaux ; c'étoit les chants de notre divin Homère : attentive à sa lecture, elle ne m'entendit point approcher. Je vis ses larmes couler sur ses joues vermeilles ; je jouis long-tems de son attendrissement & de l'espoir que j'établissois sur sa sensibilité.

Ses regards se portèrent enfin sur moi ; un doux soupir termina ses feintes dou-

leurs & interrompit ſes larmes. — Ah! Prince, me dit-elle, c'eſt vous? — Oui, Madame, répondis-je; & nous gardâmes le ſilence. Je m'enhardis : quelqu'amant malheureux arrachoit-il vos précieuſes larmes, lui dis-je? — Hélas! me répondit-elle, je les donnois aux douleurs d'Andromaque. — Hector fut le plus heureux des guerriers, repris-je. — Quel bonheur, répliqua-t-elle, trouvez-vous à mourir ſi jeune, ſi miſérablement, & ſi bien aimé de ſon épouſe? — Ah! Madame, qui ne voudroit mourir comme lui, honoré des pleurs de la beauté qu'on aime. Le Ciel m'eſt témoin que je donnerois ma vie pour une larme de la divine Pariſatis. — La rougeur couvrit nos viſages en même-tems : nous baiſsâmes les yeux l'un & l'autre; Pariſatis ne répondit rien; & moi, Seigneur, & moi, je ne pus retrouver la parole. Son aimable ſœur nous ſurprit dans ce trouble réciproque. Je ſortis, je me ſentis ſoulagé d'avoir déclaré mes feux : mais j'attendis long-tems une réponſe favorable.

Je n'eus à Sidon, je n'eus à Tyr que la douceur de déſoler Epheſtion, ſans ſa-

voir si j'en avois le droit : mais arrêté dans Memphis, Alexandre protégea hautement les soupirs de son favori. Je laissai mon rival reposer, & je m'attachai plus que jamais à plaire à ma Princesse. Alexandre n'aimoit pas plus qu'Ephestion : ces deux guerriers ne connurent l'amour que comme une distraction aux affaires, que comme le charme des loisirs, que comme un amusement de leur orgueil qui se plaisoit à subjuguer par-tout.

Le Roi partit pour les déserts d'Hammon ; nous le suivîmes tous. J'eus la douleur de voir des Prêtres adulateurs enfler dans son ame cette insupportable vanité qui déshonora sa vie depuis cette triste époque. A son retour de ce temple superstitieux, on ne reconnut plus Alexandre : il fit bâtir la superbe Ville qui porte son nom, fit brûler vif le chef des Syriens, marqua toutes ses traces de sang, & toutes ses actions des traits d'une folie barbare. Mais son génie le suivit toujours ; il gagna la sanglante bataille d'Arbelles, & passant à Suze, il déclara d'autorité qu'il épousoit Statira, & qu'il alloit unir Parisatis à son cher Ephestion. Alors les chagrins de ma timide & tendre Prin-

ceſſe firent mon bonheur. Elle ſe plaignit à moi des violences d'Alexandre, des importunités de ſon favori, me découvrit ſon ame ingénue, & me fit l'aveu charmant de la préférence qu'elle m'accordoit.

Plus fier qu'un Dieu, j'oppoſai cent barrières aux pourſuites de mon rival. Je ne fis plus un myſtère de mon amour, ni de ma haine; & bien-tôt nous arrivâmes aux termes de nous chercher & de nous diſputer notre bien par les armes. Nous étions chez les Euxiens : il avoit eu l'audace de faire parvenir des tablettes amoureuſes à la Reine Siſigambis pour Pariſatis. Il en reçut en réponſe; & paſſant un jour auprès de moi, il les tira de ſon ſein, lut & s'arrêtoit de tems-en-tems, avec un deſſein manifeſte de m'irriter. Il les laiſſa malignement échapper de ſa main : quelques Officiers ſe hâtèrent de les ramaſſer. Ecartez-vous, leur dit-il avec ſon ordinaire inſolence; le ſeul Epheſtion eſt digne de les toucher. Ces paroles hautaines me révoltèrent : — Il te ſied bien, lui dis-je, de tenir un tel langage à vingt guerriers, dont le moindre a plus d'honneur que

tu ne pourrois en perdre. Je relevai les tablettes : je les dévorai d'un œil rapide ; &, n'y voyant rien que des excuſes de ne pouvoir l'aimer, je les rejettai fièrement à la place où je les avois priſes.

Il s'en fallut peu cette fois que nos épées ne vengeaſſent nos mutuelles offenſes. Mais on nous ſépara : le Roi en fut informé : & le lendemain je reçus cet avis ſévère en préſence de la moitié de l'armée. Souvenez vous, Liſimachus, que j'aime Epheſtion, que ſon amour eſt mon ouvrage, que Pariſatis m'appartient, & que je ſervirai mon ami contre toute la terre. Je connoiſſois Alexandre ; ſi j'euſſe répondu, j'étois mort. Je dévorai ma fureur, je rompis dans mes mains la garde de mon inutile épée, & je m'enfuis, emportant des ſources de rage dans toutes mes veines.

Quelques jours après nous quittâmes Perſepolis ; hélas ! Seigneur, que dis je ? Nous quittâmes les cendres encore allumées de cette Cité magnifique, fouillée par les débauches d'Alexandre, & punie d'en avoir été le théâtre, par le feu qu'il y alluma lui-même, courant le palais des enfans du ſoleil, couronné de fleurs,

tenant le tison d'une main, & de l'autre la courtisanne Thaïs qui chanceloit d'yvresse, & dont la voix excitoit sa fureur incendiaire.

Nous allions chercher Darius : nous le trouvâmes en effet, mais expiré, comme vous l'avez su. On dit qu'Alexandre le pleura ; mais il se consola bien-tôt dans Suze, où il revint, & où je reparus devant ma chère Parisatis, accablé d'une douleur peu différente de celle qu'elle ressentoit elle-même. Elle me parla la première : Lisimachus, me dit-elle, vous voyez combien nous sommes à présent malheureuses ; & c'est en ce moment que votre rival m'importune de son amour ! On a forcé ma main à lui écrire : il en a pris plus d'audace : il veut que je renonce à mon amour pour vous.

Je tombai à ses genoux dans mon ravissement. — Ah ! que m'importe Ephestion, votre lettre, Alexandre lui-même, quand votre bouche a prononcé mon bonheur ! Quoi ! Parisatis, vous m'aimez ? — Oui, Lisimachus. — Vous voulez être à moi ? — Oui, mon cher Lisimachus. — Et vous confondrez mon rival ; vous resisterez à la tyrannie ? — Hélas ! me ré-

pondit-elle en pleurant, je ne puis réſiſter à mes devoirs, aux volontés de mon ayeule. Je ne puis vous tromper, Seigneur. Si l'on exige mon obéiſſance, j'obéirai. — Je vous en diſpenſerai, Madame, lui répliquai-je ; croyez, Pariſatis, que je ſaurai vous en diſpenſer.

Pariſatis aimoit, il eſt vrai; mais de cet amour timide qui ne veut qu'être carreſſé, qui ne veut que s'endormir dans la ſécurité, & qui déſole toujours deux cœurs. Je m'emportai : j'éclatai en reproches contre l'exceſſive douceur, la funeſte condeſcendance de ma Princeſſe : mais ſes joues ſe baignoient de larmes, & l'infortunée ſuſpendoit mes fureurs, en me diſant pour toute réponſe : Liſimachus, que puis-je faire? Une triſteſſe mortelle ſuccéda à mes plaintes menaçantes ; & nous partîmes de Suze pour différentes expéditions.

Nous allâmes effrayer la Bactriane par nos diſſolutions. Ce fut-là qu'Alexandre acheva de ſe corrompre, que toutes ſes paſſions ſe débordèrent, & qu'il étala un ſpectacle de ſacrilèges, de meurtres & de proſtitutions. Il ſuppoſoit chaque jour de nouvelles entrepriſes contre ſa per-

sonne, pour avoir un prétexte de s'immoler de nouvelles victimes. Il ne permettoit plus à personne d'être grand, d'être juste, de conserver un seul sentiment noble, un seul principe de la douce humanité. Quiconque étoit soupçonné de vertu, trouvoit un ennemi qui le déceloit. La moitié de l'armée étoit ennemie de l'autre : Alexandre étoit l'ennemi de tous. Il ordonna les tortures & la mort du jeune Philotas, parce qu'il étoit fils de son père : il envoya lâchement assassiner ce père malheureux, ce grand Parmenion à qui il devoit toutes ses conquêtes, & son crime fut cela même. Il tua de sa main le vertueux & trop inflexible Clitus. Affermi dans son affreux orgueil par l'éloquence adulatrice du lâche Anaxarque, il épuisa les barbaries sur Callistène qui refusoit de l'adorer comme Dieu.

O Callistène, ô sage divin, ô le plus noble cœur ! sublime esprit ! jouis maintenant de la mort de ton bourreau. Jamais tyran n'étudia mieux sa vengeance qu'Alexandre. Il déshonora le philosophe par une imputation calomnieuse : il lui fit couper le nez, les lèvres, les oreilles,

les mains & les pieds : il le fit traîner à la suite de l'armée dans une cage de fer, défendit qu'on appaisât par des remèdes l'horrible douleur de ses blessures, défendit qu'on lui procurât même les moyens de se donner la mort. Et je le répète ; je voudrois le répéter à la postérité la plus éloignée ; le crime de Callistène étoit d'avoir dit : Alexandre, tu es un grand Capitaine, le premier des héros : j'honore le fils de Philippe ; mais tu n'es pas un Dieu, & je ne puis porter l'encensoir sous ton nez, ni me prosterner, ni t'invoquer.

Mon affliction n'eut point de bornes : l'amitié, la reconnoissance, la vénération m'attachoient à Callistène, dont j'avois reçu les divines leçons. Je fis éclater mes murmures : je me perdis dans mes fureurs : je méprisai la cruauté comme la défense, & je portai à mon ami, hélas ! je versai dans la bouche de mon maître le poison qu'il m'avoit demandé & qui termina ses horribles supplices. Le croirez-vous, Seigneur ? je fus trahi : je fus, par l'ordre d'Alexandre, renfermé dans la même cage à côté du cadavre que, disoit-il, j'avois assassiné. Il eût pris ma tête, sans

doute, s'il n'en eût eu besoin pour une expédition qu'il osa me confier, mais sans me pardonner ma désobéissance.

Je marchai contre Cathène & Osthène, ces deux nobles ennemis, dont je ne tuai l'un qu'avec douleur, & pour sauver ma vie. Nous n'avions rencontré devant nos armes que des Perses inaguerris, des femmes, des esclaves qui voloient au joug; mais il étoit encore des hommes sur la terre. Porus trahi, Porus malheureux, humilioit encore son vainqueur; & sa défaite même arrêta la course d'Alexandre. Il se piqua de grandeur néanmoins; & quoique son orgueil ne permît à Porus que le titre de Satrape, quoiqu'il ne lui rendît que des déserts qu'il ne pouvoit garder, sa générosité dans cette occasion efface son injustice.

Lorsqu'il ne vit plus de bornes à son Empire que celles du Gange, nous fûmes encore plus maltraités: il nous força de gémir sur nos victoires & de regretter le sang que nous avions répandu pour un ingrat. Il ne paya plus que les services infâmes, les trahisons, les soumissions viles & l'adulation. Ephestion avilit le nom d'un guerrier par les infamies se-

crettes qui lui attachoient Alexandre, & qui furent alors dévoilées : il n'eſt point de Capitaine qui n'ait eu à ſe plaindre de ſes uſurpations : j'en ai ſouffert plus que tout autre : il m'a tout ravi ; mais avec inſolence, mais avec l'audace & la confiance d'un lâche ſoutenu par un grand homme.

Au retour des Indes, je m'apperçus que Siſigambis détournoit le cœur de ma Princeſſe d'un inutile amour, & que ma Princeſſe elle-même ne m'aimoit que pour arrêter mes violences & favoriſer Epheſtion. Je pris une réſolution hardie : j'abordai le Roi : je lui repréſentai qu'il étoit de ſa dignité de garder la neutralité dans ma querelle ; & de ſa juſtice de laiſſer à des Princeſſes non moins illuſtres que lui-même, la libre diſpoſition de leurs perſonnes. — Il eſt de ma dignité & de ma juſtice, me répondit-il, de ſoutenir ma parole & de punir qui m'offenſe. La famille de Darius eſt à moi : je l'ai acquiſe par le ſang ; & c'eſt un bien dont je veux diſpoſer.

Si vous l'avez acquiſe par du ſang, oſai-je répliquer ; c'eſt par le mien ; c'eſt par le ſang de quarante mille guer-

riers qui s'indignent de porter encore les armes d'un ingrat. N'étoit-ce pas assez pour moi sur-tout de servir les projets ambitieux du fils de Philippe, sans m'immoler au bonheur de votre favori. Ephestion mourra : je vous dis, Alexandre, qu'Ephestion mourra, & qu'il mourra de ma main, dussai-je le percer jusques sur votre poitrine. Je déployai trop d'audace, je le sais. Mais j'étois au désespoir, & je me souvenois encore de Callistène. Le Roi s'en souvenoit aussi. — Je jure, s'écria-t-il, par Jupiter mon père, & par l'ame de Philippe, qu'à moins qu'Ephestion ne me demande la grace de Lisimachus, je n'accorderai jamais le pardon de cette insolence, & que Lisimachus, Prince de mon sang, périra du supplice des plus vils esclaves.

En achevant ces mots, il me fit environner de sa garde : je vis bien que j'étois perdu : je me défendis en insensé, en tygre : je volai contre Ephestion : je ne l'atteignis point ; mais je perçai le bras d'Egilochus : je blessai Leonatus, Perdicas & mon ami Ptolomée. Vingt gardes, je crois, tombèrent morts à mes côtés. Mais, tandis que je m'obstinois à une si

téméraire & si vaine défense, Alexandre, qui me vouloit vivant, me sauvoit les coups mortels par ses ordres : je succombai : je fus chargé de liens. Lisimachus est un lion, dit-il : nous le dompterons par la chaine : qu'on le garde comme un animal furieux.

On me conduisit dans un cachot : on m'y laissa quelques mois pour me faire sentir la mort par l'attente des tourmens. J'étois couché sur la terre nue : j'y tenois attaché par les pieds : j'avois résolu de m'y laisser mourir de faim. Cette opiniâtre résolution désespéra Ptolomée, le plus cher & le plus fidèle de mes amis, & le Capitaine le plus brave, que vous connoîtrez, Seigneur, car nous l'aurons dans notre parti. Il imagina de s'adresser à l'innocente Parisatis. Il en obtint cette lettre qu'il m'apporta. « Prince Lisima-» chus, vous saviez que votre vie m'étoit » chère : pourquoi l'avez-vous exposée ? » pourquoi ne vous l'est-elle plus ? Vous » pouvez craindre de perdre une épouse ; » mais vous ne perdrez jamais le cœur » de votre amante : elle vous conjure de » l'aimer : cher Prince, vivez pour la » gloire & pour Parisatis » !

Je vivrai, dis-je froidement à Ptolomée, après avoir lu : j'attendrai ma honte : je la subirai, & ce sera la dernière preuve de mon amour. Le lendemain, je m'affligeai de ne l'avoir pas revu m'apporter les tendres soins de son amitié. J'interrogeai mon garde ; il m'apprit que Ptolomée étoit arrêté. Il avoit pressé le Roi de daigner reprendre des sentimens plus humains ; & le Roi, qui connoissoit le crédit de Ptolomée, s'étoit délivré de ses sollicitations importunes, & des craintes de ce qu'un refus auroit pu lui faire entreprendre. On me dit aussi que ma chère Parisatis avoit porté ses pleurs aux pieds du tyran, & que Statira s'étoit unie à sa sœur pour obtenir ma liberté : Alexandre l'accorda ; mais au prix des deux détestables hymens qu'il avoit entrepris de consommer.

Nearchus & le traitre Perdicas m'apportèrent cette proposition : je la reçus avec un dédain que je m'indignois de ne pouvoir assez exprimer. Vous pouvez dire au Roi, leur répondis-je, que s'il ne me rend ma Princesse avec ma liberté, je ne me servirai de la main qu'il délivrera, que pour purger l'air de deux monstres

qui le respirent. Que du reste, je ne lui demande rien; que j'attends avec joie la destinée de Philotas, de Parmenion, de Clitus, de Callistène, de mille autres infortunés; & qu'après tout, il fera bien d'épuiser en moi la dernière goutte de son sang qui soit demeurée pure.

Ces paroles furent redites avec fidélité. — Lisimachus est un lion, dit encore Alexandre, opposons-lui ses semblables. L'arrêt inexorablement prononcé, répandit le deuil dans l'armée. Parisatis devint malade de sa douleur. Sisigambis se repentit de sa prédilection pour mon rival; & je savois dès-lors que votre Princesse avoit confondu le tyran par un discours que le fidèle Araxe m'a répété. Je l'avouerai; je vis les apprêts de ma mort avec plus de joie que de courage, & je volois au supplice avec plus de désespoir que de résolution.

Peucestas vint me délier les jambes; & me conduisit dans l'arène. Parvenu-là, je m'inclinai devant tous mes amis: aucun ne me rendit mon salut. Le Roi me fit jetter des gantelets; je n'en pris qu'un, dont j'armai ma main droite; le reste de mon corps étoit nud. Peucestas me de-

manda quelles étoient mes dernières volontés. — D'aimer, lui dis-je en souriant. A qui voulez-vous que soit remis votre anneau, me demanda-t-il encore? — A Ptolomée. — A qui donnez-vous vos armes? — Tout à Ptolomée, répondis-je, mes regrets à vous tous & mon cœur à Parisatis. Nous nous embrassâmes & il se retira.

On leva la claye fatale d'un caveau : le lion qu'on me destinoit s'élança en rugissant, enflant sa crinière & battant ses flancs de sa queue (1). — C'étoit donc une vérité, interrompit Oroondate? en parcourant la Perse, j'ai entendu mille fois raconter cet exploit de votre vaillance, & ce forfait d'Alexandre; mais, je ne m'en souvenois que comme d'une fable cruelle. Par quel prodige de force & de courage fûtes-vous donc victorieux?

Ma victoire, reprit Lisimachus, fut moins un acte de valeur, qu'un jeu du désespoir. Je ne songeois point à vaincre; mais je voulois me jouer de mon sup-

(1) Le combat de Lisimachus contre le lion, est attesté par Justin, Pline, Séneque, &c.

plice. L'animal s'élança sur moi : j'esquivai son atteinte : je le saisis aux crins qui descendoient sur ses épaules, & je le montai comme j'aurois fait un coursier. La charge inaccoutumée lui fit plier les reins. Je le frappai des deux talons, & le pressant des genoux avec force, je l'abattis sous moi. Assis sur sa nuque, je me hâtai de lui crever les yeux : j'introduisis mon bras armé du gantelet dans sa gueule embrâsée : j'y saisis sa langue & je l'arrachai avec ses racines. Quand je le crus assez affoibli par la perte de son sang, je me retirai : mais il se releva furieux, & plein de vigueur encore : il bondit; vingt fois il revint contre moi dans son inutile rage : à chaque rencontre je le frappois de mon gantelet sur le crâne ; enfin je le lui brisai. Après le coup heureux qui le fit tomber mort à mes pieds : Alexandre, m'écriai je, tu n'as pas d'animaux assez féroces : descends ici toi-même, ou livre-moi ton favori.

On alloit m'envoyer une autre bête ; l'indignation trop lâchement renfermée ne put alors se contenir ; des cris d'horreur s'élevèrent : je profitai de ce moment. Guerriers Macédoniens, m'écriai-

je, voilà le prix de vos victoires. Est-ce ainsi que Philippe vous récompensoit ? Est-ce ainsi que vous disputeriez vos maîtresses ? Craignez tous, si quelque Beauté vous aime : Ephestion ne veut pas qu'on soit aimé.

Alexandre se leva sur son échafaud. Je ne sais, Seigneur, si vous connoissez bien quel étoit l'empire de sa voix & de son regard. Lisimachus est un fou, dit-il, qu'on l'enchaine. Puis il promena son œil irrité sur l'assemblée, & tout le monde se tut. On me remena dans mon cachot. Quelques jours après, on me remit des tablettes de la part de Parisatis. Tout espoir étoit banni de mon ame; mais l'amour brûloit encore avec la rage dans mon cœur. Je lus ces divins caracteres avec transport, & jamais ils ne s'effaceront de ma mémoire. « Que Parisatis n'est-elle morte avant que de vous exposer! On me fait frémir quand on me parle de cette gloire affreuse que vous avez acquise. Je ne puis vous dire combien j'ai pleuré. Mon ayeule Sisigambis approuve mes larmes : ma sœur m'encourage : ma sœur est bien malheureuse aussi. Vivez, cher Prince ; & recevez

mon

mon ſerment de n'aimer que vous entre tous les guerriers.

Je fus conſolé : j'aurois vaincu tous les lions des déſerts après cette lecture. Je vécus heureux ſous ma chaîne ; mais hélas ! quelques mois après, je m'apperçus qu'on me traitoit avec plus d'humanité, & qu'on ne répondoit plus à mes queſtions : je repris mes terreurs ; je m'enſevelis dans d'affreuſes penſées, & tous mes ſonges me préſentoient Pariſatis entre les bras d'Epheſtion.

J'entends ouvrir un jour la grille de mon cachot : je vois toutes les Princeſſes, je vois Pariſatis, je friſſonne : je me tiens immobile & ne ſais ſi je dois la regarder. — Vous êtes libre, me dit Statira ; mais ſon accent étoit triſte, ſon regard embarraſſé. — Grands Dieux ! m'écriai-je.... Et vous, Madame, dis-je à Pariſatis en tremblant ? Je n'attendis pas ſa réponſe : je la vis pleurer & je tombai ſur la terre, privé de tout ſentiment. Je trouvai des fureurs en retrouvant la vie : je me roulois aux pieds des femmes, je me frappois la tête contre la terre, je me déchirois de mes mains meurtrières, & je m'écriois ſans ceſſe : « Fuyez, fuyez, in-

fidèle ; comment osez-vous m'assassiner de votre présence ? fuyez, femme déshonorée, femme du plus lâche des mortels.

Sisigambis & Statira me relevèrent & me tournèrent le visage du côté de l'innocente victime. Elle se noyoit dans ses pleurs, elle étouffoit dans ses sanglots, & se suspendoit avec opiniâtreté à mon bras qui la repoussoit. Elle ne pouvoit parler & n'osoit me regarder. Je me sentis fléchir, & mes fureurs s'éteignirent dans un torrent de larmes qui coula de mes yeux. Malheureusement Sisigambis prit la parole : j'ai tout fait, me dit-elle, pour mettre un terme au supplice de votre captivité : j'ai tout fait pour vous rendre l'amitié d'Alexandre. Je ne pus la laisser poursuivre. « Vous l'avez éternisé mon supplice, m'écriai-je : que m'importoit l'amitié ou la haine d'un barbare ! il falloit me laisser vivre dans les fers, heureux, le plus heureux des mortels par mon seul espoir : il falloit me laisser mourir avec la douceur d'emporter l'idée que j'étois aimé. Ah ! Madame, si vous avez tout fait, vous avez fait un crime abominable ; vous avez prostitué le sang de Darius à ses meurtriers ;

vous avez cédé par la plus lâche condescendance aux manœuvres du plus vil.... Nous n'avons cédé qu'à sa générosité, interrompit-elle : c'est à lui que vous devez votre liberté : c'est Ephestion qui en arracha l'ordre de la bouche de son maître ; Alexandre n'en a retardé l'exécution que pour assurer sa récompense d'un procédé si magnanime. « Je frémis, je pâlis, je sentis ma tête me manquer. Magnanime ! m'écriai-je ; magnanime ! Madame ! quelle est cette affreuse magnanimité d'égorger sa victime pour la renvoyer avec sa blessure? Que le Ciel préserve tout guerrier de cette magnanimité atroce !

Il sied aux deux monstres en effet de se parer de générosité contre moi : n'est-ce pas leur art commun que de faire les généreux avec ceux qu'ils immolent. Allez, Madame, si vous ne partagez leur affreux caractère, si vous n'êtes complice de leur cruauté, ce qui peut seul vous justifier dans mon esprit, c'est d'avoir été séduite. — Vous ne voyez qu'un Juge dans Alexandre, me répondit Sisigambis, un rival dans Ephestion. — Et mon bourreau dans vous, Madame, répliquai-je

avec audace ; le bourreau de tous les vôtres : Beſſus aſſaſſina Darius ; mais vous aſſaſſinez les reſtes de ſa famille ; & ſi vous n'avez pas encore immolé Statira, vous l'immolerez à quiconque la voudra prendre, pourvu qu'il ſoit auſſi coupable, auſſi vil, auſſi féroce qu'Epheſtion. Etoit-ce pour cela que les Dieux prolongeoient votre vie ?

Je ne puis vous repréſenter, Seigneur, l'effet de ces paroles terribles. Siſigambis pouſſa des cris, Statira ſe détournoit avec horreur, & Pariſatis me fermoit la bouche de ſes mains. Ingrat ! me crioit-elle, reſpectez ma mère : repentez-vous, repentez-vous : elle a pleuré ſur vos malheurs. — Pardonnez, Madame, repris-je auſſi-tôt ſans ſavoir ce que je diſois, pardonnez ; mais je veux aimer Pariſatis juſqu'à mon dernier ſoupir. Je tombai épuiſé par la rage & la douleur ; je tombai devant les pieds de Siſigambis, qui dut s'appercevoir que mon repentir n'étoit pas plus réfléchi que mon offenſe.

Toutes me laiſsèrent dans cette poſture, & m'envoyèrent enſuite le généreux Ptolomée qui venoit d'obtenir ſa liberté. Sa tendre amitié rétablit le calme

dans mes sens & dans mes idées. Il m'enleva de mon cachot & me fit transporter dans une maison solitaire au milieu des forêts. Il ne me quitta point durant plusieurs mois; ne me parla que de Parisatis, ne me permit jamais un instant de silence, & son ingénieuse tendresse, rappellant à ma pensée tout ce qui pouvoit m'irriter contre Alexandre & contre Ephestion, épuisa la matiere de mes douleurs. Mon ame devint bien tôt assez tranquille pour s'occuper de lectures, & je trouvai dans les livres que m'avoit légué Callisthène de puissans remèdes encore. Ce grand homme avoit une philosophie fière qui convenoit à la situation de mes esprits. Il m'élevoit au-dessus de mes infortunes en m'accoutumant à mépriser les mortels, & c'étoit en les flattant qu'il rétablissoit l'ordre dans mes passions. J'oubliai la Cour dans cet asyle paisible : mon amour plus abattu me procuroit mille sentimens délicieux, lorsque Ptolomée revint un jour m'annoncer la mort d'Ephestion.

Alors je vis fuir mon bonheur : je dédaignai la philosophie : je repris avec l'espoir, les craintes, les soucis & des ar-

deurs plus vives que jamais; je ne me ſouvins plus des cruautés d'Alexandre; je pardonnai tout; je voulus reparoître à l'armée, combattre encore, & mériter Pariſatis.

Nous marchâmes contre les Coſſeans: le Roi qui ſe repentoit, hélas! il faut que je le diſe, le Roi dont le cœur étoit généreux, & qui n'avoit été égaré que par ſon orgueil, me fit commander l'aîle gauche d'une bataille. Il m'attribua noblement ſa victoire, & me promit de protéger déſormais mon malheureux amour. Nous revînmes à Babylone: des Prêtres Chaldéens voulurent le détourner de ſa route; ils lui firent obſerver divers ſiniſtres préſages. Mais Alexandre leur répondit ſeulement, que ſi ſa vie étoit chère aux Dieux, il leur étoit plus aiſé de la défendre que de lui en préſager la fin par le déſordre de la nature.

Vous ſavez, Seigneur, ce qui ſuccéda: nous entrâmes dans Babylone: je n'y vis ma chère Pariſatis que pour obtenir de plus tendres aveux encore de ſa bouche adorée. Le jour de notre hymen étoit fixé: une maladie attaqua Siſigambis; elle ſe retira au Château de Calcis; ſes filles la ſuivirent; Alexandre mourut.

Le lendemain nous nous assemblâmes pour l'élection d'un chef. Perdicas prononça l'éloge du héros, & le termina par celui de Roxane. Il nous apprit que cette Reine portoit un fruit de son hymen; & qu'avant de savoir si elle donneroit un Prince, il étoit superflu de procéder à l'élection. Ptolomée prenant alors mon avis, celui de Nearchus & de plusieurs autres Capitaines, représenta qu'au milieu des peuples nouvellement domptés, & pressés par mille occasions de lever les armes, il étoit dangereux d'attendre une naissance incertaine, & que l'armée ne pouvoit agir sans un chef. Alors Ariston s'écria : « Perdicas, successeur d'Alexandre ». Nous nous opposâmes hautement; & l'intrépide Méléagre fendant la foule, alla soulever les soldats : j'appaisai ce tumulte inutile. Pourquoi chercher un chef, m'écriai-je, quand nous avons parmi nous Aridée, fils de Philippe ? Qu'il commande jusqu'à la naissance de son neveu ! cet avis passa. Aridée fut présenté par Méléagre à la foule emportée. Le trouble fut appaisé : mais le lendemain Perdicas fit assassiner Méléagre, & la discorde se réveilla. Dans une autre assemblée nous partageâmes

les conquêtes : Perdicas demeura maître de la grande Babylone, se contenta du commandement des armées & de la tutelle du Prince à naître.

Je laissai le soin de mes affaires à Ptolomée : je courus où m'appelloit mon amour : j'arrive au Château de Calcis ; on me dit que les Princesses en sont parties de la veille sur un ordre d'Alexandre. Rien n'égale ma surprise : huit jours s'étoient écoulés depuis la mort du Roi. Je reviens à Babylone, agité de soupçons & de craintes mortelles : je trouve la Reine Sisigambis plongée dans une horrible douleur : Ah ! Prince, me dit-elle à peine, que je suis cruellement punie ! Toute la race de Darius est éteinte : je vous laisse le soin de la venger. Si j'ai survécu à Darius, je ne survivrai point à mes filles. En achevant ces mots, elle se couvrit le visage de son voile, & demeura dans la même posture jusqu'au lendemain qu'elle expira.

Mais ne pouvant rien apprendre de Sisigambis, dévoré d'impatience, je m'adressai à Tireus, qui m'apprit alors ce que je vous ai répété & qui nous prépare des larmes éternelles. Ce fut Per-

dicas qui enleva les Princeſſes & qui les conduiſit au palais de Roxane. « Madame, dit cette fière rivale à Statira, le grand Alexandre n'eſt plus. Vous l'avez trop bien aimé pour murmurer contre le ſort qui vous condamne à le ſuivre au tombeau. C'eſt une loi cruelle; mais c'eſt une loi néceſſaire pour aſſurer la fortune du fils d'Alexandre que je porte dans mes flancs ».

On ne permit pas aux malheureuſes Princeſſes de répondre. Perdicas les prenant l'une & l'autre par la main, les fit deſcendre dans une cour ſecrette, où l'implacable Roxane les vit d'une fenêtre tomber ſous le couteau des Satellites, & diſparoître à ſes regards dans un puits. Tireus n'avoit pas fini de parler, que je volai chez le barbare Perdicas, réſolu de préluder par ſa tête à ma juſte vengeance. Apprenant qu'il étoit ſorti par la porte d'Euphrate, je courus ſur ſa trace, je le rencontrai. Grands Dieux! pourquoi, pourquoi, cher Oroondate, vous rencontrai-je auſſi?

Liſimachus termina le récit de ſes infortunes par le tableau de la ſituation des affaires. Il apprit à Oroondate quelles pro-

vinces appartenoient à tels Capitaines ; quels intérêts attachoient ou diviſoient entr'eux les ſucceſſeurs d'Alexandre ; quelles troupes & quelles reſſources établiroient le pouvoir de Roxane & de Perdicas; enfin, ſur quels fondemens ils éleveroient eux-mêmes leur eſpoir, & bâtiroient la grande entrepriſe de leur vengeance. Mais, pour obtenir des détails plus sûrs, il fit partir ſon Ecuyer pour Babylone : il le chargea de tout obſerver attentivement ; &, en attendant qu'il reparût, les deux nobles & triſtes amis diſpoſoient les choſes, conſultoient & ſoupiroient enſemble.

La bleſſure d'Otoondate commençoit à céder à la ſcience d'Amintas. Liſimachus alloit au retour de chaque aurore entretenir celle de ſon cœur dans les ſolitudes de la forêt, dans cet aſyle mélancolique & charmant, où vivoient ſur l'écorce des arbres les tendres & champêtres monumens de la fidélité. Il rêvoit un matin, penché ſur le ruiſſeau qui murmuroit à ſes pieds : il laiſſoit emporter aux flots fugitifs ſes mobiles penſées, lorſqu'il entendit un bruit d'armes ſonnantes qui le tira de ſa rêverie.

Il apperçut au travers des arbres trois guerriers, dont l'un portoit une armure plus riche, le harnois complet de matière argentée & traversée de filets d'or, le casque poli en éclatant azur, semé d'étoiles d'or & ombragé d'un vaste plumet blanc. Il entendit que ce guerrier disoit : « Gardez-vous de justifier un infâme : il périra le Scythe parjure, & je laverai mon outrage dans son sang. — Oronte est mort sans doute, lui répondit un de ses Ecuyers. Sans doute que les Dieux ont pris soin de votre vengeance, & que maintenant votre colère est superflue. - Ah ! s'il est mort, répliqua le guerrier, s'il est mort le traître, je n'ai donc plus qu'à mourir du regret de ne l'avoir pas fait expirer dans mes mains.

Au nom de Scythe, au nom d'Oronte, Lisimachus voulut reconnoître Oroondate. Son amitié s'indigna de l'imputation qui noircissoit son héros. « — Il vit, s'écria-t-il, Oronte vit encore, & sa présence te feroit ici trembler ; mais c'est à son ami que tu dois répondre ; &, qui que tu sois, guerrier calomniateur, je te défie à soutenir ta menace & ton imposture. Attends-moi, je vais revenir avec mes

armes. Reviens, lui fut-il répondu, reviens chercher le prix de ton indiscrétion.

Au retour de Lisimachus, une horrible bataille commence. Nuls guerriers ne paroissent plus égaux en forces, ne sont plus hardis, plus animés, plus souples, plus adroits. Mais enfin, dans la grêle des coups qu'ils se portent, l'épée du Prince Grec atteint les courroies du casque de l'inconnu : le casque tombe & découvre le visage d'une beauté, dont le grand œil noir suspend aussi-tôt le coup de son adversaire. Ah ! Madame, lui dit Lisimachus, que vous ai-je fait pour avoir ainsi déshonoré mon épée ? — Ennemi superbe, répond la terrible guerrière, apprends que j'en ai vaincu d'aussi braves & de moins malhonnêtes que toi ; & que plus de mille épées aussi bonnes que la tienne s'honorent d'avoir trempé dans mon sang. Achevons. — Je suis vaincu, reprit Lisimachus. En même-tems, il remit son épée dans son fourreau. — Si tu es vaincu, replique la guerrière, je t'ordonne, par le droit de ma victoire, d'abandonner les intérêts d'un traître. — Je ferai plus, ajouta Lisimachus, je le remettrai dans vos mains. En ache-

vant ces mots, il la conduisit à la maison de Polemon.

Tandis que cette belle inconnue faisoit visiter quelques légères blessures qu'elle rapportoit de la bataille, Lisimachus alla raconter à Oroondate ce qui venoit de se passer. — Allons, dit le héros, allons me soumettre à toutes les peines que m'imposeront ses ressentimens. Le Prince de Scythie parut devant la guerrière : elle témoigna par sa surprise l'impression que faisoit sur elle cette extraordinaire beauté qui distinguoit Oroondate. — Ce n'est point là mon ennemi, dit-elle à Lisimachus, mais je suis tentée de recevoir un si bel homme pour ami. Guerrier, poursuivit-elle en s'adressant à Oroondate, si vous portez le nom d'Oronte, je vous plains : le nom d'un infidèle est un nom funeste.

Oronte n'est pas mon véritable nom, Madame, répondit Oroondate ; mais je suis Scythe, comme celui que vous accusez. — C'est le Prince des Massagètes, que je poursuis & que je demande, interrompit la guerrière. — Il étoit mon cousin, reprit Oroondate, & j'empruntai son nom dans une circonstance particu-

lière, quand je fus qu'il étoit mort. — Mort! — Oui, Madame, il y a huit ans qu'il périt dans l'Araxe. — Tu me rassures. Il y a huit ans que j'en avois quinze. Alors, le monstre me séduisit; mais, il n'y a pas six mois qu'il m'a trahie. Sans doute, poursuivit-elle, vous êtes Oroondate dont le lâche m'a si souvent parlé : Oroondate que Bérénice pleure, que les Scythes adorent & regrettent aujourd'hui. — Il est vrai, Madame, que je suis Oroondate. — Premier guerrier du monde, s'écria la guerrière avec transport, viens m'embrasser : c'est à toi que je gardois le baiser de la valeur; & ce guerrier-là qui ne termine point ses batailles, quel est-il? Oroondate lui prononça le nom de Lisimachus. — Est-il possible, reprit-elle, qu'un Capitaine d'Alexandre ne reconnoisse pas Taleſtris! - Reine charmante des Amazones, quoi! c'est vous, dit le Prince Grec! hélas! j'étois dans les fers, lorsque vous vîntes enchanter notre armée sur les frontières de l'Hircanie, & je n'ai connu de vous que les merveilles qu'on m'en racontoit.

Amintas qui survint ordonna le silence à la belle Amazone. Le lendemain Cléante,

Ecuyer de Liſimachus, revint de Babylone; & il apprit à nos héros, qu'ayant été reconnu dans ſon paſſage, il avoit couru le riſque de ſa vie; que Roxane, ſoutenue de Caſſander & de Perdicas, régnoit avec le plus ſouverain empire; que la plupart des chefs, indignés contre la tyrannie, avoient pris la route de leurs provinces; mais que Ptolomée campoit encore à dix milles de Babylone. J'ai rencontré ſon Ecuyer dans la ville, ajouta Cléante: c'eſt lui qui m'a donné l'avis d'une prompte fuite pour échapper à Perdicas qui vous cherche. Sur le bruit de votre combat, & dans les alarmes que lui cauſoit votre abſence, le généreux Ptolomée n'a pas voulu s'éloigner. Il a demandé compte de ſon ami à votre lâche adverſaire, & l'a ſi bien menacé, que déja Perdicas a dépêché des miſſives pour rappeller Seleucus & Leonatus avec toutes leurs troupes.

J'irai, dit Liſimachus, je volerai dans les bras de cet ami fidèle; j'échaufferai nos amis communs, je raménerai leurs pas vers ces lieux, & nous y camperons tous avant que la lune ait deux fois achevé ſa carrière. La belle Taleſtris voulut être

informée des causes de cet appareil de guerre. Oroondate les lui découvrit dans un récit abrégé de son histoire & de celle de Lisimachus : la mort de Roxane & de Perdicas, ajoûta-t-il, est la moindre vengeance que nous nous proposons. Il faut que des armées s'amoncellent dans les champs de l'Euphrate, que tout le parti des coupables en morde la poussière, que Babylone regorge de sang, & que toutes les furies de la guerre conspirent au sacrifice épouvantable qu'attendent les ombres de nos beautés.

Nobles guerriers, dit l'amazone, vous êtes deux enfans ; c'est bien aujourd'hui qu'il est question de vaillance, quand vos belles sont dans la tombe, & que votre fer n'a plus que des peuples innocens à désoler. Il falloit prévenir vos ennemis en usurpation ; il falloit enlever vos maîtresses, tuer Alexandre, tuer Ephestion, sauver Darius ; & vous n'auriez point aujourd'hui de vengeance à poursuivre. Mais parce que tu es un grand homme & que je t'aime, dit-elle à Oroondate, je veux vous aider tous. Pars, Hyppolite ; retourne en Thémiscyre : ramène-moi dix mille guerrieres :

oublions notre infidèle, & battons-nous pour des amans imbéciles.

La fidèle Hyppolite se mit en route dès le jour même. Lisimachus partit le lendemain pour se rendre au camp de Ptolomée. Oroondate le conduisit jusqu'à la sortie de la forêt : ils apperçurent en frémissant les tours de Babylone ; leur courroux s'alluma ; chacun découvrit sa tête, & tenant son épée haute & flamboyante : « Cité superbe, s'écrièrent-ils, retraite des coupables, sépulcre de nos amours, tremble : le feu de la guerre va s'allumer contre toi. Cieux ! lancez sur nous vos foudres : terre, entr'ouvre tes abymes sous nos pas, si nous posons le glaive avant que d'avoir immolé Perdicas & Roxane. Nous dévouons leur tête au fer, leurs cendres aux tempêtes, leur mémoire à l'éxécration éternelle.

Les deux amans scellèrent leur imprécation en se serrant la main. Ensuite Lisimachus monta sur son coursier, puis il s'éloigna. Le triste Oroondate rentra dans les ténèbres de la forêt où le fidèle Araxe le suivit en silence : il erroit, il rêvoit, il soupiroit : il parvint à cet endroit consacré par le goût de Lisimachus. Là,

les arbres plus épais, le feuillage plus sombre, l'herbe plus molle & la fraîcheur plus douce lui firent dire : asseyons-nous, Araxe, voici un beau lieu : cet asyle inspire la tristesse ; il s'assit & soupira. Il se plongea dans une longue rêverie dont il sortit tout-à-coup. « Araxe, dit-il, n'as-tu rien entendu ? — Le zéphir seul qui murmure, dit l'Ecuyer : ah ! reprit l'amant, que la voix du zéphir est douce, & qu'elle ressemble à la voix de ma Princesse. Il se replongea dans ses tendres pensées ; & après quelques momens encore : « Araxe, reprit-il, ne dit-elle pas qu'elle aime ? Qui, Seigneur ? — Hélas ! poursuivit Oroondate, tout le dit dans la nature ; l'oiseau le chante sous sa feuille ; le ruisseau le murmure dans son cours ; les vents le soupirent à leur passage ; & la fleur l'exprime dans le parfum qu'elle exhale.

Il se lève ; il arrête ses regards distraits sur ces caractères tracés par Cassandre & par Euridice. Il lit, & son cœur palpite. Ah ! grands Dieux, s'écrie-t-il, ces caractères sont de la main de ma Princesse ! Araxe le détourne de cette idée : mais il s'obstine à la conserver, & ne la perd en-

fin qu'en perdant un plaisir. O belle Cassandre, reprit-il ! ô vous ! ames affligées, si quelque sentiment peut adoucir vos malheurs, consolez-vous ; vous avez fait soupirer un amant sensible.

Il se promène ; il apperçoit deux femmes qui reposent sur la mousse au pied du rocher : c'étoient celles dont il venoit d'entendre la voix. Elles se tenoient étroitement embrassées. Deux Nymphes ne reposeroient pas avec plus de sécurité contre le péril des bois, & n'offriroient pas à l'œil deux tailles plus nobles & plus légères. L'Ecuyer reconnut dans l'une de ces femmes, cette belle Cassandre qu'il avoit apperçue avec Polemon. Respectons leur sexe & leur sommeil, dit Oroondate, écartons-nous. Hélas ! quoique bergères, elles sont malheureuses !

Araxe plus curieux s'approcha de ces illustres infortunées ; un fragment de tablettes tombé à côté d'elles irrita sa curiosité : il le prit doucement ; il apperçut quelques lignes empreintes, & vint les faire lire à son maître. Oroondate voulut y voir encore la même forme de caractère qu'il connoissoit à sa Princesse, le trait plus sûr & moins dénaturé que dans

les inscriptions. Il lut : « la mal-
» heureuse Cassandre à son malheureux
» Prince ; la fortunée Cassandre à son
» fidèle Oronte. — Il n'est point de paix
» pour les cœurs sensibles. Je pleurois
» enchaînée ; libre, je pleure encore. Je
» gémissois en t'éloignant ; je gémis en te
» rappellant : reviens protéger ton épouse :
» reviens la défendre contre sa rivale har-
» die ». ..... C'étoit là tout ce qu'on avoit tracé.

Cours, Araxe, dit Oroondate, vas retrouver ces bergères : attends leur réveil : offre leur mon secours, mon bras, ma vie même, & tâche d'obtenir d'elles quelque lumière qui termine le trouble insupportable de mes esprits. Hélas ! n'est ce pas ainsi que m'eût écrit ma chère Princesse après la mort de son époux ; ne suis-je pas le plus malheureux Prince & le plus fidèle amant ? Connût-elle jamais les douceurs de l'amour ? Ne m'a-t elle pas chassé ? Ne me doit-elle pas rappeller ? N'est-ce pa contre la jalouse Roxane qu'il faut la défendre ? Mais hélas ! Tireus ne l'a-t-il pas vu périr ? N'est-ce pas en recevant la mort qu'elle a su qu'elle étoit libre ? Comment &

dans quel tems eût-elle pu me l'écrire?

Tandis qu'Oroondate flottoit dans un océan d'idées, son Ecuyer fidèle erroit sur la trace des bergères; il ne les retrouva point au pied du rocher, ni dans aucun lieu de la forêt, ni sur les bords du fleuve; & lorsqu'il reparut, Oroondate s'étoit enfin reposé sur l'idée que ces mots s'adressoient au Prince des Massagètes, & que peut-être ils étoient de la rivale de Taleſtris. Il n'osoit cependant interroger l'amazone sur cette aventure: il craignoit de réveiller sa haine contre un amant parjure. Mais comme rien n'étoit plus important pour lui que de pénétrer dans ce mystère, il la pressa lorsqu'il la revit, de lui raconter son histoire, espérant qu'il y trouveroit une heureuse explication.

Je n'aime pas à parler pour un seul, lui répondit la guerrière; & je renvoie le récit de mes amours au tems où tous tes chefs seront rassemblés. Je veux que vous m'entendiez tous, que vous partagiez tous ma colère & que vous détestiez mon infidèle autant que je le déteste. Je veux le déshonorer d'un bout du monde à l'autre. Il est bien coupable en

effet, lui dit Oroondate, s'il a pu regarder ces deux beaux yeux, cette bouche adorable, tous vos charmes, belle Taleſtris, & les oublier. — Il les a regardés, reprit-elle : plus de mille fois cette bouche adorable lui a tendrement prononcé, je t'aime : il a tout oublié. — Je me déclare ſon ennemi mortel, reprit Oroondate, & ſi ſon repentir ne le ramène à vos pieds. . . , Je ne veux point de ſon repentir, interrompt la guerrière : s'il a perdu ſon premier amour, celui qu'il me rapporteroit eſt indigne de moi. L'honneur ou l'intérêt peuvent ramener un parjure, mais l'amour ne renaît point après l'infidélité. Je veux qu'il meure : je l'aime trop encore pour le laiſſer vivre : & ne penſes-tu pas toi-même qu'il a mérité la mort ? Je penſe, répondit Oroondate, que la calomnie a des reſſources bien terribles. J'ai paſſé pour infidèle : j'ai déſolé le cœur que j'adorois ſans être coupable. Etes-vous bien certaine de l'infidélité d'Oronte ? — Tu veux que je parle, reprit la guerrière ; eh bien, je vais te raconter les principaux traits de mon hiſtoire.

HISTOIRE DE TALESTRIS.

Tu ſais quelle eſt notre origine ; quelles ſont nos loix, nos mœurs & nos uſages. Il y a long-tems que l'univers admire une monarchie de femmes belliqueuſes, nobles, fières, indépendantes, & ſe ſuffiſant elles ſeules contre tout le genre humain. Rien n'eſt plus vanté que notre gouvernement : rien n'eſt plus biſarre en politique : rien n'eſt plus triſte en réalité que nos mœurs, plus féroce que nos uſages, plus inconſéquent que nos loix : juges-en par un trait. Nous n'avons pu nous perpétuer ſans nous avilir, & ſans implorer du mépris de ces mêmes hommes que nous mépriſons, ce que leur amour eût imploré de nous dans toute autre forme de conſtitution.

Nous avons eu des Reines toutes fameuſes par leur auſtérité. Ma mere Minythie fut une des moins ſévères ; ſa tendreſſe pour moi lui fit eſſayer une

éducation plus douce : elle m'épargna la douleur & la difformité qui suivent une opération barbare recommandée par nos loix. Elle ne voulut point que la mamelle me fût retranchée, ni qu'on m'élevât dans l'ignorance, dans les idées d'une fausse indépendance, & dans l'aversion du sexe privilégié par la nature. Elle rassembla près de moi un grand nombre de femmes des nations civilisées : elles m'enseignèrent des sciences & des arts. Je crois qu'elles m'enseignèrent aussi l'amour.

J'atteignis ma quinzième année : cet âge si fortuné chez les peuples polis, étoit pour nos guerrieres l'âge où commençoient les fatigues. Ma taille avoit acquis la hauteur que tu lui vois ; mes traits étoient plus doux, ma couleur moins brûlée : j'étois belle, mon cher guerrier : j'étois la plus belle parmi toutes nos femmes : hélas ! j'étois aussi la plus tendre.

Au retour d'une expédition glorieuse contre les Ciliciens, (nos ennemis naturels & nos maris politiques), ma mère me présenta une jeune guerrière, que son noble penchant avoit amenée dans notre parti. Sa taille plus haute que celle d'aucune de nos Amazones, un grand œil fier, de beaux sourcils

soucils bruns, des traits mâles & nobles me frappèrent sur le champ. Elle avoit sauvé la Reine dans tous ses périls : elle nous avoit fait vaincre par ses exploits & par ses conseils. J'imitai ma mère en lui prodiguant les plus tendres caresses ; & cette aimable étrangère les reçut avec beaucoup de respect.

Je n'aimois point les femmes : je ne sais quel Dieu avoit placé dans les regards de celle-ci, & dans l'accent ferme de sa voix, une puissance qui triompha de mon aversion. Je lui promis une éternelle amitié : elle s'engagea par des sermens à me plaire, à m'obéir, à me défendre toute sa vie. Après quelques mois, elle me dit qu'elle étoit sœur d'Oronte, Prince de Massagètes, & que loin d'avoir appris le métier des armes, elle avoit passé sa jeunesse auprès de ta sœur Bérénice. Comme guerrière, je la trouvois charmante, & ses graces surpassoient à mes yeux celles de nos plus aimables Amazones ; mais comme Princesse d'un pays moins sauvage, sa voix me paroissoit un peu forte, ses manières un peu libres ; elle me fit oublier ces légères imperfections, par tant de procédés tendres, par

tant de respect, de politesse, de complaisance & d'aménité, que je devins folle de ma belle Orithie, si bien folle, que j'étois souvent étonnée de mes sentimens pour elle.

Son rang m'avoit imposé la loi de la traiter avec une amitié plus noble, avec plus d'égalité, & comme une sœur dont je voulois ne me séparer jamais. J'avois exigé que son appartement pût communiquer au mien, que les mêmes femmes nous servissent, qu'on respectât nos volontés, & qu'on nous fît partager les mêmes exercices. Mon Orithie n'avoit plus rien à apprendre : elle nous surprenoit par l'étendue de ses talens & de sa science dans les armes. Je recevois ses leçons : elle m'apprenoit les langues, dont la connoissance est si nécessaire à tout guerrier destiné aux aventures. Je voulus que le même lit nous rendît tout-à-fait inséparables; mais elle s'en défendit avec un embarras, dont je fus long-tems à obtenir l'explication.

Un hiver entier s'écoula dans les plaisirs de cette douce fraternité. Nous assiégeâmes Phrinée dans la Cilicie : je fis là mes premières armes. Je remarquai

dans ma belle amie beaucoup moins d'audace que je ne lui en supposois. Ce n'étoit plus l'héroïne qui dans la guerre précédente avoit étonné nos guerriers par sa vaillance : elle prévoyoit tous les périls, ne les bravoit plus & les craignoit tous pour moi : elle me conduisoit au plus épais des mêlées ; mais elle modéroit les premiers élans de mon courage : elle me couvroit de son bouclier, me protégeoit de son bras, de sa vigilance, & m'environnoit par-tout de sa tendresse. Ah ! perfide Orithie, si le Ciel te remet en mes mains, comme je te rendrai tes services ! comme je te punirai des plaisirs que tu me fis goûter alors !

Nos béliers avoient ouvert une brêche : dans un assaut terrible, Orithie à la tête de six mille Amazones, voulut pénétrer dans le rempart ; je m'obstinai à la suivre en dépit de toutes ses prières ; je vis alors ma courageuse amie s'élancer parmi les dards, les cailloux, les épées, intrépide, formidable, glaçant nos ennemis de terreur & nos guerrières même d'épouvante. Nous parvînmes à un endroit où nous combattîmes corps à corps : j'avois renversé dans les fossés ou percé de mon

épée une vingtaine de Ciliciens. Orithie m'échauffoit, me guidoit par sa voix, & triomphoit de ma propre gloire. Nous avançions, lorsque je fus frappée d'un énorme caillou détaché par la fronde. Je tombe : Orithie accourt, & me relève; elle me porte sur un bras, se défend de l'autre, & s'ouvre un passage en descendant de la brêche. L'ours est moins irrité, moins intrépide & moins terrible, quand il emporte le fruit de son amour au travers des pointes ennemies & des cordons formés par les chasseurs.

La fuite d'Orithie & mon accident répandirent la consternation parmi nos guerrieres : elle s'apperçut des avantages que saisissoit l'ennemi. Ménalippe, Ménalippe, s'écrioit-elle, poursuivez la victoire. Elle avançoit toujours en donnant ses ordres; & lorsqu'elle fut arrivée hors de l'atteinte des traits, elle me reposa sur la terre & délaça mon casque. Ses cris, ses larmes, ses baisers, me rendirent l'usage de mes sens. Ce n'est rien, lui dis-je; ma chère Orithie, avons-nous vaincu? Oui, me dit-elle, oui, ma chère Talestris, puisque vous vivez. Elle chercha ma blessure qui n'étoit

qu'une violente contusion. Elle me reprit dans ses bras & me transporta sous ma tente, ne pouvant ni combattre, ni vivre, qu'elle n'eût assuré ma personne & ma vie.

Dans le chemin, son visage ne se détacha point du mien : je bénissois l'accident qui me procuroit des soins si généreux. Elle retourna sur la brêche ; sa présence décida la victoire. La Ville fut emportée : nos ennemis ployèrent. Nous accordâmes la paix ; nous revînmes à Thémiscyre.

Je n'étois plus la même : je connoissois alors des sentimens fort extraordinaires ; je nourrissois des idées & des goûts bizarres. Il me sembloit que j'étois empoisonnée, & je croyois avoir bu le poison sur les lèvres d'Orithie. J'embrassois Hyppolite, Ménalippe & d'autres guerrières ; mais leurs lèvres étoient froides, leurs baisers étoient morts, leurs regards sans éloquence & leurs bras sans sentiment. Orithie n'étoit pas plus belle que les autres ; mais je lui formois mille charmes secrets dont s'entretenoit ma pensée.

Quelquefois, je la cherchois sous les ombrages de nos jardins, le long des

rives du Thermodon, au fond des bois, au ſommet des montagnes, parmi les neiges & les rochers. Je ne me ſouvenois plus que je l'avois laiſſée dans les murailles de Thémiſcyre. Je m'arrêtois, & je me figurois qu'elle alloit venir me ſurprendre. Je marchois, & je plaçois ſon image devant mes yeux. J'étendois ma vue, & je me la repréſentois marchant à ma rencontre.

Quelquefois, j'éprouvois de tendres langueurs, des inquiétudes, des tranſports; j'étois jalouſe : ſi, loin de moi, je la ſoupçonnois dans les bras d'une autre Amazone, la rougeur du dépit couvroit mon viſage : ſi, devant moi, ſa voix ſe portoit à l'oreille d'une autre, je regrettois des diſcours qui n'étoient pas pour moi; des mouvemens de dépit s'élevoient dans mon ſein.

Quelquefois, il me ſembloit qu'Orithie m'aimoit trop; d'autres fois, je trouvois qu'elle ne m'aimoit pas aſſez : quand je comparois mon ardente amitié pour elle, à mon amitié pour Hyppolite, à ma tendreſſe pour ma mère, ces ſentimens me paroiſſoient ſéparés par d'énormes différences. Enfin, que puis-je te dire, Oroon-

date? j'oubliois ma mère, j'oubliois Hyppolite; & l'éternelle penſée de mon Orithie abſorboit toutes mes autres penſées.

Mais, cette belle & chère Orithie, étoit auſſi bien empoiſonnée que je croyois l'être : on la voyoit inquiete, rêveuſe, mélancolique, agitée. Nous vivions l'une & l'autre dans le plus déplorable état; le calme, le ſommeil des nuits, le mouvement & les diſtractions du jour ne chaſſoient point une idée de notre ame, un ſouci de notre penſée, un ſeul ſentiment de nos cœurs. Le poiſon fermentoit continuellement en nous. Le mal croiſſoit: il éclatoit dans mille ſignes divers : nos aiguilles & nos flèches repoſoient oiſives : l'encens ne brûloit plus allumé par nos mains ſur les Autels de Bellone. Nous évitions les aſſemblées, les danſes guerrières & les jeux du courage. Nos joues avoient perdu leur fraîcheur, nos membres leur vigueur : nos lèvres avoient oublié de ſourire, nos yeux de ſommeiller, & nos voix ne formoient plus que des ſons timides & languiſſans.

Il eſt ſur les bords du paiſible Iris & ſous la vue de Thémiſcyre, un lieu conſacré par un monument élevé à la mé-

moire d'Ylinos & de Scolopite, les fondateurs de notre Monarchie. De solitaires ombrages le dérobent aux yeux; le fleuve y promène ses flots épurés sur un sable d'argent, & les vents plus favorables y protégent les feuillages, les fleurs & les gazons. Un jour, j'avois perdu la trace d'Orithie; j'avois épuisé mon carquois sur les animaux champêtres; j'allois chercher le repos & la fraîcheur dans cet asyle. J'y pénétrois par des passages interdits; & je me glissois au travers des arbrisseaux, lorsque j'apperçus ma chère Orithie, que le même dessein arrêtoit dans ce lieu charmant.

Ecoute-moi bien, Oroondate : je la vis : elle reposoit à côté de ses armes & de son gibier : elle pleuroit : je pleurai, & je soupirai sous les rameaux qui me cachoient à sa vue; mais bientôt, je m'élançai dans ses bras. Nous confondions nos larmes & nos soupirs : nos regards se mêloient en silence. Qu'avons-nous, lui dis-je; & pourquoi pleurons-nous ainsi? Elle ne me répondit point. Je me dépouillai la tête de mon casque : je dénouai l'écharpe qui soutenoit mon sein. Je vis les yeux de ma jeune amie étinceler tout-à-

coup de feux extraordinaires. Elle se leva : j'eus peur de lui avoir déplu. Qu'as-tu donc, ma chère Orithie? Veux-tu que je m'écarte ? & te suis-je importune en ce moment ? Je me levois en disant ces mots : Non, me dit-elle, non, ma chère Talestris; demeure, demeure, ou j'expire.

O ma divine Talestris ! poursuivit-elle dans un ravissement de tous ses esprits, que tu est belle ! que tes yeux sont doux, qu'ils sont vifs & qu'ils sont puissans! Hélas! faudra-t-il que je perde tous ces trésors? Est-il donc vrai que vous cesserez de m'aimer, Talestris; que vous me bannirez, que vous me haïrez; que les larmes, que les regrets, que d'affreux supplices succéderont à mon bonheur ; & que le plus doux espoir qui pourra m'être permis, sera de ne vous paroître qu'étrangère, infortunée & digne de toute votre pitié ?

Jamais, lui répondis-je, ô ma chère Orithie ! jamais, non jamais. Ah ! Talestris, me répondit-elle, si vous connoissiez la nature de mes sentimens, hélas ! ils sont bien purs, aussi purs que la nature qui me les inspire; mais vous m'en punirez un jour par vos mépris, par vos rigueurs, par votre courroux terrible.

Un jour vous ne m'aimerez plus : l'objet qu'on a ceſſé d'aimer devient un objet odieux ; mon regard ne trouvera plus le vôtre ; ma voix offenſera votre oreille ; vous ne ſupporterez plus ma préſence ; vous me ferez mourir dans la douleur, mourir dans le déſeſpoir ; vous l'apprendrez, & vous ſerez inſenſible.

Ses larmes s'échappèrent ; & moi, je rêvai ſur ces paroles : je m'interrogeois, & je ſentois que je devois l'aimer toujours. Mais, pourquoi donc, lui dis-je, pourquoi ma chère Orithie veut-elle que je ceſſe de l'aimer ? Pourquoi ſa parole eſt-elle aujourd'hui moins familière ? Ne m'aimeroit-elle plus elle-même ? Ah, ciel ! ah, Taleſtris ! reprit-elle en ſe jettant à mes pieds, je vous adore : il n'eſt rien dans l'univers, dans le ciel même que je préféraſſe à Taleſtris ; je voudrois une éternité de vie pour la lui conſacrer. Eh bien ! Orithie, lui dis-je, eh bien ! moi, je crois que vous ne m'aimez plus : l'amitié ne s'exprime pas ainſi. — Non, Taleſtris, non, reprit-elle, l'amitié n'a point ce langage ſacré ; l'amour ſeul inſpire à ma voix ces accens ; l'amour qui brûle dans mon cœur, qui me tendit ſa

main quand je périssois dans les ondes, qui m'a chassé de ma patrie, qui me couvrit de ce déguisement heureux, & qui m'enchaîne à vos pieds, à ces pieds charmans, que je touche, que j'embrasse.. Je demeurois confondue : Voyez, poursuivit-elle en se relevant sur ses genoux, en dénouant son écharpe avec précipitation, en déchirant le tissu de sa robe légère ; voyez, plongez votre épée dans le sein de l'imposteur ; ouvrez ce cœur perfide, & lisez-y l'excès de mon amour... Aussi-tôt que j'eus porté ma vue... Ciel ! je m'en doutois, m'écriai-je... Je ne trouvai pas un mot de plus pour exprimer ma surprise, & je me relevai transportée de fureur : Puniſſez-moi, disoit le traître étendu sur la terre ; puniſſez le véritable Orônte du coupable mensonge d'Orithie.

Il faudroit pouvoir me rappeller & te peindre l'état où j'étois. Mais on ne peut éprouver deux fois des sentimens pareils, ni rassembler tant de pensées confondues. Je rougis de colère & de honte : « Misérable, lui dis-je, misérable, misérable. Je voulois lui prononcer l'arrêt de sa mort : je ne sais comment ma voix re-

fusa d'obéir à ma pensée : c'est que je le regardois, le monstre. Je couvris mon visage de mes mains, il eut l'audace de les saisir & de me dire : O Talestris, laissez-moi vous regarder! Ah! grands Dieux, que je me sens peu coupable, quand je vous contemple! Que mon imposture est belle, & que ma mort sera douce, si mes yeux se ferment en s'arrêtant sur les vôtres, si ma voix expire en déposant l'aveu de mon amour dans votre oreille!

Je m'irritois contre moi-même de l'écouter; mais je ne pouvois m'en empêcher. Je le voyois bien comme un traître, un téméraire, un insolent; mais en dépit de tout, mes yeux ne pouvoient se détourner de son visage. Enfin il me dit tant de choses, il étoit si tendre, si soumis, si honteux, que sans prononcer son pardon, je lui tendis un bras pour se relever; & nous reprîmes ensemble, sans nous parler d'abord, le chemin de Thémiscyre!

Porte un œil attentif sur le tableau que je vais ébaucher. Représente-toi cette Talestris que tu vois aujourd'hui si fière, se laissant conduire par son amant, le suivant d'un pas timide, la vue baissée, &

n'osant ni lui répondre, ni le regarder. Il avoit l'air de me mener comme sa conquête : il montroit un peu d'embarras ; mais il n'étoit moins embarrassé que moi, que parce que j'étois entiérement confondue.

Eh bien, mon digne héros, je vis alors que l'amour étoit un jeu ; qu'il y falloit ravir le prix ou le surprendre ; qu'on ne le gagnoit point en le méritant ; que nous aimons à céder à l'artifice ; que l'adorateur nous plaît, mais que nous jouons l'amant ; & que si mon téméraire se fût montré d'abord avec son sexe, aussi grand, aussi vertueux, aussi bien épris qu'il l'étoit, je l'aurois maltraité sans aucun doute ; & sois assuré qu'avec moins de respect & de passion pour ta Princesse, moins de larmes & de malheurs auroient signalé ta carrière ; que son amour eût brûlé toujours malgré ton absence & ta prétendue infidélité ; qu'elle n'auroit point épousé son Alexandre, & que tu n'as point allumé des flammes ardentes & éternelles, parce que tu les portois toi-même trop ardentes & trop éternelles dans ton sein.

Dans les premiers jours qui suivirent

la déclaration de mon traître, il n'osa se présenter à moi, & je n'osai le rappeller. Je gémis de ce qu'il m'avoit forcée de l'éviter; je lui reprochai de m'avoir avertie que l'honneur étoit entre nous. Hyppolite me devint alors plus nécessaire : je lui révélai mon aventure : elle en parut effrayée ; elle me fit partager ses terreurs ; elle me rappella nos loix : elle me fit craindre la honte & les périls attachés à l'oubli de ces loix sévères. Elle avoit aimé jadis dans un tems de captivité : elle me traça de l'amour les plus sinistres images. Elle me peignit le tourment des desirs, des craintes, des soupçons ; la honteuse servitude, l'oubli solitaire de tout & les infidélités. Elle me vanta les douceurs & les privilèges de celle de nos loix qui nous soumet à ne connoître l'amour que dans le soin d'éterniser notre postérité guerrière : mais le coup étoit porté ; mon cœur se révolta contre ses conseils. Nos loix me parurent sacrilèges, ignominieuses, & je jurai que jamais la Thémiscyre n'obtiendroit d'héritière après moi que par un bienfait du Prince des Massagètes.

Cependant ma belle Orithie se déso-

loit : toute la Cour murmuroit de ſa prétendue diſgrace. Ma mère voulut ſavoir ce qui nous avoit ſéparées. Ah ! fatale imprudence, que tu m'as coûté de larmes, & que de regrets tu me coûtes encore ! — Ce qui vous ſépare des hommes, lui répondis-je ; un hypocrite honneur, une indigne averſion, des loix barbares. J'obéis à tout, en m'irritant contre tout. Votre fille périt ; mon époux expire, & votre Monarchie ne doit plus eſpérer de Reine après vous.

Ma mère n'entendit mon hiſtoire que pour me conſoler, pour me plaindre & pour me faire eſpérer. Mais ſi je ne voyois que les intérêts de mon amour, elle ne ſongeoit qu'à ceux de ſon empire. Elle le perdoit ; elle attentoit à nos loix ; elle offenſoit toute la Thémiſcyre, en permettant le ſéjour d'un homme dans ſon palais. Hélas ! mon tendre Oronte me fut ravi. Je reçus la lettre où il m'accuſoit de le chaſſer. Comment pus-je la lire ſans mourir !

J'y vis qu'on nous trahiſſoit l'un & l'autre ; qu'on l'avoit trompé par la ſuppoſition d'un ordre de ma part ; qu'on m'avoit repréſentée à mon amant comme

une femme cruelle, bizarre, inconstante, qui s'étoit indignée de sa témérité. Rien n'égala mes transports & ma rage. On crut que j'expirerois, étouffée par tous les mouvemens qui s'élevoient dans mon cœur. Ce fut dans ce tems-là que je formai le dessein d'anéantir nos loix, & que je reçus le dernier trait de l'amour pour ne guérir jamais de mes blessures. Alors, Oronte me parut le plus beau, le plus amoureux, le plus digne des mortels. La persécution le paroit de plus de charmes & de mérites à ma pensée? Que de soins, que de périls bravés pour me plaire, pour protéger mes jours, nos armes & notre Empire! Que de tendres preuves de son amour, que de modestie, que de graces & que de respects!

Et c'est de ma main que l'on se sert pour lui percer le cœur, m'écriai-je ensuite; & c'est au moment où je lui pardonne, où je l'aime, que l'infortuné me croit ingrate, volage & barbare. Il va périr peut-être; ah! Dieux! il va mourir avec la douleur d'ignorer mes sentimens, avec une tendre résignation à ma volonté, & mourir loin de son pays & de ses parens qu'il a quittés pour moi.

Je ne voulus plus revoir le ciel de la Thémiſcyre, je fis éloigner mes armes de ma vue; je me renfermai, je négligeai le ſoin de ma vie, je ne connus plus de repos, & je ne veillois que pour m'occuper ſans interruption de mon amant. Tu me diras que j'aurois dû voler, chercher ſa trace, la demander aux airs qu'il auroit traverſés. Mais j'avois quinze ans, je n'étois capable que de ſouffrir, je ne ſavois rien entreprendre.

Au bout d'un an, la Reine ma mère termina ſon règne & ſa vie dans une bataille. Hélas! pardonne infidèle Oronte, pardonne ingrat, ſi je ſuſpendis ma douleur, ſi j'interrompis les larmes que je te donnois pour les répandre ſur le cadavre enſanglanté de ma courageuſe mère. Pardonne, ſi loin de m'enſevelir alors dans mon ſeul amour, je reçus une couronne, & me préparai des ſoins qui ne ſeroient pas pour toi. Mais que dis-je? au moment où nos guerrières ceignirent mon front du ſacré bandeau, c'eſt à toi que je penſai. Mon triſte cœur trahit alors le vœu de mon peuple, & n'enviſagea que la gloire d'Oronte dans ma propre gloire, que le délicieux plaiſir de tranſporter un jour

ce bandeau fatal sur ton front adoré.

Les premiers ordres qui partirent de ma volonté suprême, attaquèrent ces loix sauvages qui avoient troublé le repos de ma vie. Je prononçai contre toute Amazone qui tueroit un enfant du sexe de mon cher Oronte, la peine d'ignorer à jamais les douceurs de la maternité. J'ordonnai la disposition d'un lieu aux extrémités de la Thémiscyre pour l'éducation de ces enfans. Je voulus que tout étranger abordant sur nos terres n'en fût plus repoussé comme autrefois, & je ne permis plus qu'à nos guerrières vulgaires d'aller solliciter avec ignominie sa postérité auprès des Soldats de la Cilicie. J'établis des arts, je formai des assemblées, j'imaginai des exercices qui effaçassent la rudesse de nos mœurs; je réformai quelques usages; mes villes & mes forts s'élevèrent sous une autre forme; & ce fut par une idée très-salutaire que j'établis une autre discipline, & d'autres armes pour mes guerrières.

L'époque de la communication établie entre deux peuples de sexe différent s'étoit écoulée. Nos fiers Ciliciens se plaignirent de la rupture des traités. Quarante mille

pénétrèrent dans nos terres avec Tisapherne à leur tête ; je fis marcher en diligence ; mon armée rencontra la sienne entre l'Iris & le Thermodon. La première bataille fut sanglante ; j'y tuai le frère de Tisapherne qui commandoit son aîle gauche ; mais j'avois à peine retiré mon épée de sa gorge fumante, que je me sentis frappée par derrière, & que je tombai de mon cheval entre des mains inconnues.

Ce ne fut que le lendemain que j'appris mon malheur : on me dit que j'étois prisonnière sous les tentes de mon ennemi, & que nous avions complétement perdu la bataille. Tisapherne se présenta devant moi : je m'attendois à sa vengeance bien plutôt qu'à son amour ; mais le fier Satrape s'apperçut que j'étois belle : la vengeance expira dans son cœur, & son regard m'avertit de tout ce que j'avois à craindre durant ma captivité ; je prévis qu'elle seroit longue. Il commença par m'envoyer des Chirurgiens & des femmes, ensuite des hommages : il vint bientôt lui-même. Sa taille étoit superbe, sa figure noble ; mais il me déplut. Je le reçus la première fois avec dignité, une

autrefois avec fierté, une autre fois encore avec orgueil.

L'amoureux Tiſapherne ſuivit une marche contraire : hautain d'abord, il devint enſuite plus reſpectueux, plus ſoumis & plus tendre. Je vis que je n'avois plus rien à craindre, & je ſentis ſur-tout combien mon amant m'étoit cher. Je parlai bientôt de ma rançon : mais Tiſapherne la refuſa, & couvrit ma chaîne de fleurs en la reſſerrant. Vous avez tué mon frère, me dit-il un jour, ſon ſang fume encore; mais vos charmes, belle Taleſtris, éclatent à mes yeux, & j'oublie mon frère & ma vengeance. Leur pouvoir, au-deſſus de la raiſon d'Etat, vous ſoumet votre ennemi & votre vainqueur. Tiſapherne, lui répondis-je, ſouviens-toi ſeulement que je ſuis Reine & que je ſuis guerrière. — Quand il eſt queſtion de vous plaire, je me ſouviens de mon rang; mais ſi vous me préſentez des rigueurs, Madame, je crois que je me ſouviendrai de ma puiſſance & de mon ſexe. — Eh bien, lui repliquai-je, ſouviens-toi donc encore que je mépriſe un eſclave du Perſan; & que la perte d'une bataille ne me réduira jamais à la néceſſité de t'entendre.

Il me quitta ; mais il me dit en s'éloignant, que j'étois faite pour l'amour aussi bien que pour la guerre, & qu'il espéroit que le tems si puissant sur les résolutions de la beauté, fléchiroit l'orgueil si naturel à toutes les femmes. Je ne le vis point durant plusieurs mois : nous avions abandonné la campagne & repris le chemin d'une place frontière de Cilicie. Je vivois tranquille sur les entreprises de ce nouvel adorateur. Un souvenir tendre m'occupoit de mon bel Oronte, & je n'éprouvois que la peine de ne rien comprendre à l'oubli de mes guerrières.

Enfin, je demandai Tisapherne : Je suis prête à signer, lui dis-je, & la paix & la cession de nos conquêtes ; je vous déclare que je veux être libre. Le Satrape, dont l'amour s'étoit accru, & qui me tenoit dans la plus sûre des chaînes, me répondit : Je suis prêt aussi, Madame, à vous offrir la possession irrévocable de vos conquêtes, votre liberté, ma main ; & je vous déclare que je veux être aimé. Je dissimulai ma surprise, & j'étouffai mon indignation : Tisapherne, répondis-je, tu sais bien que je suis ta captive ; mais je dois t'apprendre encore que si

j'aboliſſois les loix de mon empire, ce ne ſeroit jamais en faveur d'un amant qui me déclare ſon amour en forçant ma voix de lui répondre. Apprenez donc, à votre tour, me repliqua l'inſolent, que ſi je ne puis vous obtenir par les voies de l'eſtime & de l'honneur, je couronnerai du moins mon amour par le droit de ma victoire, & par celui du traité que je réclamois.

Fuis, fuis, lui dis-je; mais dans une telle fureur, dans une telle rage, qu'elle étouffa mes paroles, & que je le laiſſai partir ſans l'avoir foulé ſur la terre. Dès la nuit ſuivante il reparut à mes yeux irrités : les ſiens exprimoient l'égarement de ſes eſprits. Il tenoit un poignard, il en porta la pointe ſur mon ſein : Rends-toi, me dit-il, Amazone, rends-toi. Oui, lui dis-je, en cédant à l'effort de ſon bras; oui, Tiſapherne, je me rends. Je ſaiſis auſſi-tôt ſon poignard, je le lui arrachai par une force ſupérieure; mais le lâche échappa de mes mains avant que j'euſſe pu le frapper.

Je me voyois à peine délibérée de ce monſtre, & la nuit finiſſoit à peine, lorſque j'entendis un bruit épouvantable

de hurlemens, & de cliquetis d'armes confondus avec les pas des courſiers. Un moment après, ma porte fut renverſée : je vis Tiſapherne entrer tenant ſon épée nue, & ſuivi de plus de trente ſoldats. C'eſt maintenant qu'il faut mourir, me cria-t-il ; & puiſque je te perds, tu n'iras point te vanter de m'avoir échappé. Il fondit ſur moi ; j'échappai à ſon épée par un mouvement prompt, & je lui plongeai dans le cœur le poignard qu'il m'avoit abandonné dans la nuit. Il tombe mort & laiſſe en tombant ſon épée dans ma main.

Je m'en ſervis avec le courage d'une lionne en furie contre les ſoldats de Tiſapherne ; mais je ne pus éviter de recevoir quelques bleſſures qui me contraignirent à reculer dans un angle profond, où je n'eus à combattre que celui qui ſe préſentoit en face. Déjà mon bras molliſſoit ; & j'allois offrir ma gorge à des coups plus certains, lorſqu'une troupe de guerriers ſe précipite dans mon appartement & renverſe devant moi la foule de mes aſſaſſins. Courage, me crie une voix divine, courage, ma chère Taleſtris. Le premier ſon de cette voix chérie,

éteignit au contraire ce qui me restoit de force & d'audace ; mon épée tomba de ma main, & quand je tombai moi-même évanouie, ce fut dans les bras de mon fidèle amant.

Hyppolite, Ménalippe, Clitemnestre, toutes mes braves Amazones, m'environnèrent, me rappellèrent à la vie, me rappellèrent aux caresses d'Oronte, qui me baignoit de ses larmes, qui ne respiroit que par sanglots, & dont tous les sens exaltés ne pouvoient suffire à ses transports. Je le repoussai tendrement de mes bras, je lui tendis la main, je le fis asseoir à mes côtés ; & lorsqu'il me fut possible de parler : Tu m'aimes donc toujours ? m'écriai-je ; mais en sanglotant, mais en pleurant du plus délicieux plaisir que le ciel ait réservé pour une amante. Heureuse l'oreille qui peut, au retour d'une triste absence, entendre la réponse que me prononça mon amant !

On prit soin de mes blessures ; Ménalippe & Clitemnestre retournèrent dans la ville pour appaiser le carnage ; Hyppolite & mon amant demeurèrent auprès de moi : Hyppolite savoit tout, & mon bel Oronte ne craignit pas de m'apprendre

ce

ce qu'il avoit souffert dans son absence ; ce qu'il avoit entrepris pour ma liberté. Il avoit promené deux ans son amour & ses douleurs : il étoit dans la Grèce, lorsqu'il apprit la mort de ma mère & la déroute de mon armée. Il revola dans la Thémiscyre : il apprit ma captivité ; il se fit connoître à Hyppolite, s'assura qu'il pouvoit encore passer pour Orithie ; & ce fut lui qui rassemblant mes guerrieres, dessina leur marche secrete, & disposa le plan d'un assaut nocturne, dont le succès termina la guerre & brisa les portes de ma prison.

Je pourrois te mettre sous les yeux des images délicieuses de cette première entrevue ; mais le sentiment amer que je porte aujourd'hui, me fait détester ces images de bonheur, & ne me laisse souvenir que de mon infortune & de mon juste courroux. Soignée par les mains attentives de l'infidelle, mes blessures guérirent en peu de jours. Mon ame reprit sa sérénité, mon visage sa fraîcheur, & mon cœur des feux plus vifs encore avec le sentiment du plaisir.

Nous revînmes à Thémiscyre : Orithie fut reçue comme la Déesse tutélaire de

mon Empire. Elle reprit dans le palais ſon premier appartement, ſa première faveur & plus d'autorité parmi nos femmes. La même volonté nous décidoit, la même ame nous uniſſoit dans une ſeule penſée, & c'étoit celle de nous rendre inſéparables par le plus fortuné des hymens. Mais d'inſurmontables difficultés nous éloignoient de ce but ſi déſiré. J'aimois aſſez Oronte pour dépoſer ma couronne, & me réduire à la poſſeſſion de ſon cœur avec la Province des Maſſagètes ; cependant je voulus tout eſſayer avant que de ravir à mon époux le ſuperbe héritage de la Thémiſcyre.

Nous accoutumions nos guerrieres à l'idée de vivre comme on vivoit dans le reſte du monde : nous leur inſpirions l'horreur de certains uſages barbares, le mépris de certaines loix, & la volonté d'interrompre la race des Amazones, plutôt que de la perpétuer par les moyens étranges qu'on avoit adoptés. Deux années s'écoulèrent ainſi dans les plaiſirs que nous procuroit notre amour, & dans la pourſuite des deſſeins qu'il avoit affermi dans nos têtes. Déjà la ſéduction ſe propageoit ; nous appercevions le terme

d'une heureuse révolution : une seule inquiétude troubloit notre bonheur : un charme de plus commençoit à distinguer le visage de mon bel Oronte : ce charme étoit le fruit de ses vingt ans, & croissoit assez pour le forcer à imaginer des expédiens, lorsque nos voisins de Cappadoce nous déclarèrent la guerre.

Oronte se chargea de cette expédition ; à peine il étoit dans son camp sur les frontières de notre ennemi, qu'on m'apporta la nouvelle d'une irruption prochaine de l'armée d'Alexandre. Il étoit entré dans l'Hircanie, & se proposoit, me disoit-on, de venger la mort de Tisapherne & de réparer ses pertes successives. Cette nouvelle me consterna ; je vis avec dépit combien j'étois foible contre ce destructeur des trônes de l'Asie ; combien ma guerre de Cappadoce m'affoiblissoit encore, & quelle téméraire folie ce seroit d'envoyer au Conquérant du monde, une poignée de femmes à peine capables d'amuser un jour sa redoutable armée. Je pris la voix de mon Conseil : l'avis fut que j'irois trouver Alexandre pour me justifier de la défaite de Tisapherne, & me conserver

du moins la jouiſſance de mon Royaume, en attendant que cet orage ceſsât de gronder.

Je pris trois cens guerrières avec moi: je parvins au camp du héros : je lui fis annoncer mon arrivée ; lui-même vint me recevoir : il parut ſurpris de la cérémonie avec laquelle je l'abordai , & je crois qu'il s'apperçut auſſi que j'étois belle. Je portois un corps de cuiraſſe d'argent enrichi de pierreries , un caſque léger , ombragé de plumes de couleur , & ceint d'un cercle d'or. Ma juppe d'une toile d'argent étoit attachée ſur un genou par une agraffe de pierreries , & découvroit ma jambe à moitié nue , à moitié couverte d'un brodequin parſemé de pointes de diamans. Je tenois deux javelots dans ma main droite ; & mon épée , l'épée triomphante que l'infidèle Oronte me ceignit à ma premiere bataille , étoit ſuſpendue au baudrier ſuperbe dont il m'avoit fait préſent.

Alexandre me refuſa la main victorieuſe que je lui demandois à baiſer : il prit la mienne dont il approcha ſes lèvres reſpectueuſes ; enſuite il me conduiſit ſous ſon pavillon au milieu de tous ſes guer-

riers. J'obtins de lui tout ce que j'en avois eſpéré ; mais durant douze jours que je m'arrêtai dans ſon camp, il inſpira tant d'admiration à toutes mes femmes, qu'elles me firent propoſer de leur donner une Princeſſe du ſang de ce grand homme. Je reçus le conſeil en puniſſant la bouche qui oſoit le prononcer ; & je repartis auſſitôt pour la Thémiſcyre.

A mon arrivée, je trouvai des lettres de mon amant ; il m'annonçoit que deux grandes victoires alloient décider le Cappadocien à la tranquillité ; mais que ſon courage pouvoit renaître de l'affoibliſſement de notre armée. Je lui répondis que j'allois m'unir à lui avec le reſte de mes troupes. J'avois déjà préparé ma marche, & je me rempliſſois de l'image des plaiſirs qui m'attendoient, lorſque je reçus comme un coup de tous les foudres ſur ma tête, l'écrit fatal que je vais te lire.

Oronte à l'infidelle Taleſtris.

La Reine Taleſtris a donc perdu ſon amour auſſi-tôt que la vue de ſon amant. Je ne me plains point : ſon cœur eſt libre auſſi-bien que mon hommage ; & quand la main d'une divinité nous abandonne,

on doit lui rendre grace encore de l'appui qu'elle nous a prêté. Je rends graces à Taleſtris de ſes faveurs : j'abandonne le ſoin de ſes armées & le ſéjour de ſon Empire. On déteſte les ſervices, & la préſence, & la fidélité de l'amant qu'on outrage. J'évite à Taleſtris l'aſpect de ſa victime, & je me ſauve de la douleur que j'éprouverois à la voir toujours auſſi belle, à l'aimer toujours, à n'être plus aimé. Adieu, Taleſtris.

Je ne me flatte pas qu'en m'ôtant tout le reſte, vous me conſerviez un ſeul des ſentimens que vous avez éprouvé pour moi. Peut-être mon ſouvenir ſe préſentera-t-il quelque jour à votre penſée ; mais ce ſera quand vous aurez été trahie, comme vous me trahiſſez aujourd'hui. Vous ne m'avez point redemandé votre foi : je vous la rends, Madame. L'idée de l'infidélité troubleroit vos plaiſirs. Je veux les reſpecter, je veux même qu'ils me deviennent chers, & que le charme conſolant d'un autre amour me diſpoſe à les voir ſans frémir. Adieu, Taleſtris.

Je vais errer dans l'univers : je porterai mon affliction profonde parmi les peuples ; ils diront : quel eſt ce guer-

rier malheureux qui n'a plus de voix pour nos oreilles, plus de regards pour la beauté ? Je répondrai : c'eſt l'amant d'une femme infidelle. L'amère raillerie me pourſuivra. Un amant abandonné eſt au milieu du monde un objet d'inſulte ; il eſt comme le tronc jadis vénérable au milieu des bois, & qui ſubſiſte dépouillé de ſes honneurs par le tonnerre. Je gémirai toujours, ſi j'en juge par ce que j'éprouve aujourd'hui. Mais une beauté peut-être ſe dira : ce guerrier porte un cœur ſenſible, la douleur le conſume ; je le vois pleurer au retour de la nuit, au retour de l'aurore : l'infidelle qu'il regrette, ignore ſes larmes & dédaigneroit de les eſſuyer. L'infidélité rit des larmes de l'amour déſolé : moi, je veux effacer la pâleur de ſes joues, rappeller le ſourire ſur ſes lèvres, le calme dans ſon cœur, l'aimer plus fidèlement, & lui redonner un autre bien que celui qu'il a perdu. Peut-être, peut-être alors mon oreille ſera conſolée. Adieu, Taleſtris.

Oui, parjure, oui, femme inſenſée, qui ne connus point le cœur que tu déchires, qui ne m'aimas jamais, & qui mis un ſoin barbare à te faire adorer,

à faire entrer les supplices dans mon sein ; oui, je serai consolé ; & tu vivras alors malheureuse, chargée du poids de ton ignominie..... Ah ! vivez heureuse ; & si mon souvenir doit vous coûter une larme, laissez-moi mes douleurs, & perdez à jamais mon souvenir. Adieu, Talestris.

Eh bien, poursuivit la guerrière en achevant sa lecture, que penses-tu d'un ingrat qui m'accuse pour couvrir sa propre infidélité ? Crois-tu maintenant que je doive le laisser vivre ? Je lus ces paroles, je les lus & les relus encore. La surprise, le dépit, la colère, l'amour & des fureurs terribles, bouleversèrent ma tête. Je fis enchaîner l'Amazone qui m'avoit remis cette lettre fatale : je lui présentai la mort. Parle-moi, lui dis-je ; qu'as-tu vu ? qu'a-t-on appris ? qu'a-t-on fait dans mon armée ? Orithie, me répondit-elle, a paru plongée dans une sombre tristesse le soir de sa dernière victoire. Le chagrin ne l'a plus quittée jusqu'au moment de son départ. Je l'ai vue pleurer en me donnant cette lettre ; je l'ai vue monter à cheval & s'éloigner de nos tentes. Ménalippe commande aujourd'hui.

Une femme infidelle ne supporte pas le reproche de son infidélité ; jugez s'il devoit me blesser, moi qui me sentois innocente. Je ne saurois te dire si ce fut la crainte du changement d'Oronte, ou le desir de la vengeance qui me détermina : je la trouverai ! m'écriai-je, fût-elle hors de l'univers. J'écrivis à Ménalippe l'ordre de revenir & de gouverner ; j'ordonnai à Clitemnestre de reconduire mon armée dans Thémiscyre ; à Hyppolite de me suivre avec cette autre femme, & je partis. J'adressai d'abord mes pas au pays des Massagètes ; mais ces peuples ignoroient le sort de leur Prince infidèle. Je traversai les neiges de l'Imaüs, j'arrivai dans Issedon ; ton père me reçut avec dignité, ta sœur avec bienveillance ; je m'arrêtai près d'elle, je recueillis ses larmes. J'appris que tu gémissois dans la tour de Sarahé ; j'appris que le grand Arzace marchoit contre Arimbas. J'espérai de trouver mon traître dans son armée : je m'y rendis.

Je vis faire à ce brave Arzace des actions d'une valeur si rare, que j'en garderai la mémoire à jamais. Je n'entendis point parler du monstre que je poursui-

vois ; je repaſſai dans l'Aſie. Depuis un an je la parcours ; l'Oracle d'Oroſmade vient de m'ordonner enfin de m'arrêter ſur les bords de l'Euphrate. Ce n'eſt plus mon amour, c'eſt ma colère qui me fait obéir aujourd'hui, qui me fait aſpirer à découvrir le perfide, à ne le plus aimer, à me venger de ſa lâche ingratitude.

La belle Reine des Amazones ceſſa de parler. Ah ! Madame, lui dit alors Oroondate, j'ai bien peur que mon couſin ne ſoit un brave homme & le plus fidèle de tous les guerriers. Sa lettre n'eſt point d'un perfide, mais d'un amant déſeſpéré qui s'attache encore à ſa chaîne en menaçant de la briſer. On l'a trompé ſans doute : on n'eſt point infidèle avec cette facilité ; on ne ſe déguiſe point avec de telles couleurs, & puiſque l'amour a brûlé dans ſon ſein, hélas ! il y brûlera toujours.

Oroondate ſe retira, & s'abandonna bientôt à ſes mélancoliques penſées. Les ſoupçons qu'il avoit conçus, d'après la vue des caractères gravés par Caſſandre & par Eurydice, d'après les tablettes qu'il avoit lues, ſe renouvellèrent avec plus de

force dans son ame. Il interrogea le vieux Polémon dans sa vive curiosité. Polémon lui répondit, qu'il ignoroit & le nom véritable & les aventures de ces belles étrangères ; qu'il savoit seulement que leurs noms étoient empruntés ; que le ciel n'avoit rien placé de si charmant, de si vertueux & de si infortuné sur la terre ; qu'elles avoient quitté sa demeure, & qu'ayant ignoré d'où elles étoient venues, il ignoroit encore où elles étoient allées.

Oroondate plus agité par ce discours, dépêcha son fidèle Araxe à Babylone, avec ordre de s'informer de ces belles étrangères, du sort de la belle Barzine, de Toxaris & de Loncate, ces deux Scythes qu'il n'avoit point vu reparoître. Après ces soins, il reprit ceux d'entretenir la belle Amazone, & d'appaiser le courroux qu'elle s'obstinoit à laisser fermenter dans son cœur : il reçut ensuite une lettre du Prince Lisimachus. Depuis huit jours il étoit dans le camp de Ptolomée : il annonçoit à son compagnon de vengeance la réunion qu'il avoit formée de tous ses amis, l'intérêt dont il les avoit échauffés pour leur querelle commune, & la marche prochaine qui porteroit leur armée

ſur les terres voiſines de la cabane de Polémon. Araxe, revenu de Babylone, apprit encore à notre héros que la tyrannie de Perdicas & de Caſſandre en avoit chaſſé tous ceux qui tenoient à la mémoire d'Alexandre ou de Darius; qu'on faiſoit avancer des troupes ſous les murailles; que tout ſe diſpoſoit pour ſoutenir une guerre mémorable & ſanglante; que du reſte il s'étoit vainement informé des deux inconnues, ainſi que de Toxaris & de Lonçate.

Alors les nobles penſées de la guerre ſe placèrent dans l'ame d'Oroondate à côté de celles de l'amour. Il n'entretenoit la Reine de Thémiſcyre que de ces matières importantes, & ne ſe promenoit ſur les bords du fleuve que pour y chercher l'aſſiette favorable d'un camp. Un jour qu'il examinoit les lieux & tournoit ſes regards du côté de Babylone, il vit venir ſur la route un cavalier qui portoit des armes de la plus grande modeſtie, un caſque ſans plumes, une femme ſur la croupe de ſon courſier. Comme il vouloit éviter les rencontres, il ſe retira ſous quelques arbres, & remarqua néanmoins que la dame éprouvoit de charmans tranſ-

ports de joie, que son vêtement étoit pareil à celui d'une des bergères, qu'elle embrassoit étroitement son cavalier, que celui-ci se retournoit de tems-en-tems & lui rendoit les plus vives caresses. Il crut reconnoître encore dans la voix de cette heureuse beauté, la voix de sa beauté chérie, cette voix si douce à son oreille & toujours si présente à sa pensée. Mais il rejetta cette idée sur la préoccupation de ses esprits, & se replongea dans celles qui l'intéressoient alors plus particulièrement.

Il s'avança jusqu'à une légère distance de Babylone; un triste son frappa son oreille : c'étoit la voix plaintive d'un mourant. La générosité d'un grand homme ne s'ensevelit point dans son adversité. Oroondate suivit une trace ensanglantée : il apperçut au pied d'un arbre un guerrier étendu dans un ruisseau de son sang. Il lui délaça son casque & visita ses blessures : cet infortuné le regarde & lui rend graces de son humanité, le conjure de le faire transporter à Babylone, & se dit un guerrier d'importance capable de reconnoître ses généreux soins. Il se nomme, & la masse entière des foudres éclatant à ses

pieds ne l'eût pas frappé d'une surprise égale à celle qu'il éprouva, lorsqu'on lui prononça le nom détesté de Perdicas, le nom du bourreau de Statira, le nom qu'il a dévoué à son implacable vengeance, le nom d'un barbare, dont l'injuste querelle doit armer des milliers de combattans. Les Dieux les lui livrent; il peut l'immoler, & l'honneur le force de le respecter dans son agonie. « Oroondate » suspend ses soins & lui dit après un long » silence : Les Dieux protégeront donc » toujours les coupables ! Cent fois ils » ont désarmé mon bras en faveur d'Alexandre, ils le désarment encore au » moment où je puis punir l'abominable » assassin de Statira ».

Mortel généreux, lui répond Perdicas; vous vous trompez. Hélas! secourez-moi: « Assassin, lui réplique Oroondate, en détournant ses yeux indignés, exécrable assassin des plus innocentes créatures, des plus illustres beautés de l'univers, peux-tu penser qu'il existe un homme qui te connoisse & ne s'enivre pas sur l'heure des restes de ton sang ? « Seigneur, répond encore Perdicas, elles sont vivantes.... Statira vit ? Ah ! grands Dieux ! eh bien

je te pardonne, s'écrie l'amant généreux; puis il soulève le guerrier dans ses bras, & s'apprête à le transporter dans un lieu plus favorable; mais frappé tout-à-coup d'une autre idée, il remet son fardeau sur la terre : Tu me trompes, dit il, tu veux prolonger ta vie par cette lâche imposture. Vis ou meurs, je laisse aux Dieux le soin de ton châtiment. — Ces Dieux, répondit Perdicas d'une voix tout-à-fait épuisée, ces Dieux sont témoins de ma sincérité. C'est moi qui sauvai les filles de Darius de la fureur de Roxane. Demandez à l'ingrate Cassandre des nouvelles de Statira; la cruelle s'est jettée dans les bras d'un amant chéri, qui vient de me l'enlever & qui m'a laissé couvert de ces blessures.

Moitié convaincu, moitié craignant d'être abusé, & désirant de se procurer des lumières plus circonstanciées, Oroondate courut au fleuve puiser de l'eau, pour rappeller Perdicas d'un évanouissement qui interrompit son discours. Mais lorsqu'il revenoit avec empressement, il apperçut une troupe de soldats qui portoient le blessé sur des piques, & suivoient la route de Babylone : il tourna

ſes pas du côté de la haute forêt ; & ſe repoſant au pied d'un arbre, il ſe mit à rêver ſur ſon aventure. Que de penſées entrèrent dans ſon ame & la ſurchargèrent à la fois ! D'abord il ſentit que ſon cœur déſeſpéré s'enfloit & triomphoit, par le plaiſir de ſavoir que ſa Souveraine étoit vivante : mais comme il faut qu'un amant empoiſonne tous ſes plaiſirs, il doutoit ſi Perdicas n'étoit pas un traître, un lâche, s'il n'avoit pas eu peur de la mort, s'il n'avoit pas employé cet artifice pour détourner la main qui le menaçoit. Ah ! oui ſans doute, dit-il, elle eſt morte ; Tireus la vit poignarder & précipiter dans un puits.

Mais le ſentiment du bonheur ne ſe laiſſe pas facilement anéantir. Oroondate retrouvoit mille raiſons de croire à la parole de Perdicas. Le nom de cette Caſſandre, cette lettre commencée, ces caractères ſi ſemblables à ceux de Statira, cette apparition miraculeuſe de ſon ombre, cette voix qu'il avoit entendue en ſe promenant avec Araxe, & cette même voix de la dame enlevée par le vainqueur de Perdicas ; tout conſpiroit à le convaincre, à le flatter, à troubler ſes

esprits. Oui, disoit-il, dans cette extrême agitation, dans le tumulte de ses pensées ; oui, ma Princesse est vivante : & puisque vous me l'avez rendue, grands Dieux ! que pourrai-je offrir à vos autels? Mais ce n'est pas à moi que vous l'avez rendue ; c'est à son amant : si Statira vit, elle est infidelle. Puissances célestes, quand rougirez-vous donc des tourmens que vous assemblez sur le malheureux Oroondate ? Eh bien, qu'elle vive, à jamais indigne de l'amour que je lui gardois ; qu'elle vive, & que le seul Oroondate périsse. Non pas seul, ajouta-t-il, en élevant la voix ; non, la terre entière n'a point de retraite qui puisse me dérober ce fortuné rival. Non pas seul ; & son front terrible s'alluma d'une colère ardente, en prononçant ces paroles aux arbres qui sembloient l'écouter.

Il reprit sa marche ; il renonçoit aux projets concertés avec Lisimachus ; il rouloit dans sa tête une autre vengeance, lorsqu'il s'arrêta pour écouter des voix qui s'exprimoient en paroles véhémentes, en sons timides & touchans. Il avoit trop appris à ne rien négliger ; il s'approcha & reconnut une de ces voix qui le con-

fondit de surprise. Non, disoit-elle, non, je ne puis vous aimer : hélas ! est-ce un crime qui mérite vos outrages? Epargnez-moi : soyez généreux, Arzacome, & laissez-vous toucher par les larmes de la fille de votre Roi. Le Prince de Scythie applique son œil aux feuillages, & voit Arzacome assis à côté de l'aimable Bérenice : il entend la réponse du perfide. Vous ririez de mes respects, dit-il, après tant de rigueurs dont vous avez fatigué ma patience : je ne vous dois plus rien, Madame, & je me dois le prix de mon amour. En achevant ces paroles, il prit la main de la timide Bérenice qui fit un cri : Perfide, ah perfide ! crains la foudre, dit-elle : la foudre éclate aussitôt dans la voix, la présence & la menace d'Oroondate qui s'élance : Il faut mourir, Arzacome, dit-il ; défends-toi contre Oroondate. Ce traître frémit, se mit en défense, & reprit de l'audace en voyant son Prince qui n'étoit armé que de son épée. Mais cette invincible épée se plongea toute entière dans son sein, & lui fit vomir son criminel amour avec son sang.

O mon frère ! s'écrie Bérenice en cou-

rant dans les bras du héros ; ô toi que j'ai tant pleuré !... Sa parole meurt ; & la tendre fille n'exprime ſon amour fraternel que par des larmes & des baiſers. Son frère la preſſe tendrement ſur ſon ſein : Hélas ! viens-tu me conſoler, lui dit-il ; ou n'apportes-tu que de nouvelles matières à mes douleurs ? dis-moi, ma ſœur, dis-moi promptement par quelle étrange fortune je te tiens dans mes bras ? Ce récit & tes careſſes, ô mon invincible frère ! demandent un autre tems, lui répondit la Princeſſe. Arzacome a placé près de ces lieux des ſoutiens de ſon inſolence, & dans l'état où mes yeux te conſidèrent, ils pourroient venger leur maître & rouvrir la ſource de mes larmes ; couvre-toi de l'armure d'Arzacome, & tâchons de nous éloigner.

Oroondate ſe couvrit en effet de cette armure enſanglantée, moins pour ſa propre défenſe que pour celle de Bérenice : il la prit en croupe ſur le cheval d'Arzacome, & la conduiſit ſans rencontre juſqu'à cet aſyle charmant conſacré par les regrets de la belle Caſſandre : il fit deſcendre ſa ſœur parmi les herbes fleuries, & s'aſſeyant à côté d'elle, ils ſe prodi-

guèrent sans trouble & sans défiance leurs caresses fraternelles. Les beaux bras de la Princesse de Scythie environnoient son frère attendri ; ses beaux yeux se fixoient sur un libérateur si cher ; de tendres larmes, de tendres expressions témoignoient le doux ravissement de son ame: un guerrier dans ce moment, un guerrier les examinoit.

Après quelques momens de l'examen le plus amer pour le cœur sensible de ce guerrier, il pousse un cri terrible, & jettant un de ses javelots aux pieds d'Oroondate : « A cheval, dit-il, à cheval ; je » t'apporte la mort ». Ce jour devoit être un jour de merveilles pour Oroondate : piqué du défi d'un homme qu'il n'a point offensé, il ramasse le javelot & se jette en selle ; l'espace trop resserré par les arbres retarde les effets de leur colère : chacun fait éclater son dépit & son impatience : ils se portent sur un terrein plus favorable, & la triste Bérenice les suit en pleurant.

Elle pousse des cris lamentables en les voyant s'affermir sur les étriers, partir avec une égale furie & se frapper sur leurs armes d'une première atteinte, dont re-

tentirent profondément les échos du fleuve & les cavernes de la haute forêt. Après avoir brisé leurs javelots sans succès, les deux guerriers firent étinceler leurs épées, & se mesurèrent avec une fierté capable de les étonner l'un & l'autre. Oroondate haussa ce front formidable qu'il avoit couvert du casque d'Arzacome, & crut reconnoître le guerrier aux armes simples qu'il avoit vu passer avec une dame en croupe : il suspendit son coup. « Apprends-» moi, dit-il à son ennemi, si ce matin » tu n'a pas combattu contre Perdicas »? — Je n'ai nul dessein de te plaire, lui répondit l'inconnu ; mais si tu es ami de Perdicas, tu peux le venger. — Eh bien donc, réplique Oroondate, c'est moi qui te défie à ce combat mortel où tu m'as appellé. Un épouvantable coup parti de sa main puissante, suit le dernier mot qu'il prononce, & fait incliner la tête de son ennemi. Celui-ci, peu fait à en recevoir de pareils, relève son épée aussi-tôt que sa tête, & répond d'un autre coup non moins terrible qui étonne Oroondate, & lui fait connoître la vaillance de cet adversaire.

Entre les deux premiers guerriers du

monde, entre deux héros animés de la plus violente des passions, la bataille ne pouvoit être que longue, meurtrière & digne des regards de l'univers assemblé. Au bout de deux heures, leurs armes étoient déclouées, leurs mailles éparses sur la poussière, la poussière fumante de leur sang, & leur sang épuisé dans leurs veines; mais leur courroux brûloit, & leur animosité redoubloit par la résistance. La malheureuse Bérenice se tenoit la face sur la terre au pied d'un arbre, imploroit le ciel pour son frère, & se noyoit dans ses pleurs. L'Ecuyer de l'inconnu suivoit tous les coups d'un œil alarmé, formoit des vœux pour son maître, & ne pouvoit concevoir comment la terre portoit un homme capable de lui disputer la victoire.

Le soleil étoit tombé sur les bords de l'horison, quand les chevaux des deux combattans fléchirent & expirèrent, quand leurs épées abandonnèrent leurs mains débiles, quand ils s'embrassèrent au corps & ne songèrent plus l'un & l'autre qu'à s'étouffer. Chacun sentoit, par la foiblesse de l'étreinte, l'épuisement de son adversaire : chacun vouloit serrer avec

plus de puiſſance, & gémiſſoit de ne plus retrouver la force que ſon courage ſollicitoit en vain. Ils tombèrent enſemble : la tête de l'inconnu retentit la première contre la terre : Oroondate voulut crier : « J'ai vaincu ; mais ſa voix ne fit entendre que la moitié de ſes ſons orgueilleux ; & le doux ſentiment de la vie s'anéantit vers ſon cœur.

Bérenice accourut éperdue ; elle arracha le caſque de la tête de ſon frère, elle arracha les pièces délabrées de ſon armure : à peine ſes mains égarées & tremblantes obéiſſoient-elles au ſentiment qui les dirigeoit ; à peine ſavoit-elle diſtinguer ce qu'elle faiſoit au travers des larmes qui couloient de ſes yeux. Elle vit pourtant, elle vit les couleurs de la mort étendues ſur le viſage d'Oroondate ; elle s'unit à ce cadavre chéri, à ce cadavre d'un frère ſi long-tems pleuré d'elle, ſi déſiré & retrouvé d'une manière ſi funeſte ; elle attachoit par-tout ſes douloureux baiſers, & teignoit ſes lèvres du ſang d'Oroondate. O mon frère ! s'écrioit-elle, ô mon unique protecteur ! veux-tu m'abandonner dans ces terres inconnues ? veux-tu mourir ſans m'appel-

ler encore de ta voix ? Rends-moi ce baiſer ; ingrat, rends-moi mes baiſers. Dans l'égarement de ſa douleur, ſa main va preſſer un cœur qui la repouſſe du battement le plus léger : « Ah ! mon frère n'eſt pas mort ! s'écrie-t-elle : puis elle le quitte. Elle vole, elle remplit la forêt de ſes traces, appelle, crie, & rappelle à ſon ſecours juſqu'aux êtres inſenſibles. D'un autre côté, l'Ecuyer de l'inconnu voloit ſur la route de Babylone, & ſe hâtoit d'y arriver pour en ramener de l'aſſiſtance.

Cependant les cris de Bérenice attirèrent de la cabane de Polémon, le vieillard lui-même, le fidèle Araxe, la Reine Taleſtris & quelques ſerviteurs. Bérenice ne put retrouver le lieu fatal, ni l'indiquer ; mais l'Ecuyer, dans ſa courſe plus empreſſée, découvrit enfin ſon maître, dont les armes éclaroient ſous les rayons de la lune ; & le Prince de Scythie fut rapporté ſur ce lit ſolitaire qu'il ne faiſoit que de quitter.

La joie que reſſentit Taleſtris de retrouver la ſœur, fut modérée par le chagrin que lui cauſoit l'état du frère. Elle lui fit bien des reproches amers de ne point

point l'avoir appellée dans sa querelle ; & tandis qu'elle parloit en vain, le savant Amintas rendoit au mourant Oroondate l'usage de la parole & le sentiment de la douleur. Ah ! ma sœur, dit le Prince infortuné, l'avez-vous vu tomber, ce rival que j'abhorre ; s'il est mort, adieu : je ne laisse au monde qu'une femme infidelle. On le crut en délire, on lui recommanda le silence, il prit la main de Taleſtris ; Madame, lui dit-il, voilà ma chère Bérénice ; promettez-moi de la reconduire en Scythie. On se retira pour le forcer à se taire ; mais il voulut ordonner encore au fidèle Araxe de retourner au lieu de la bataille & de secourir son ennemi, s'il étoit vivant ; d'honorer sa sépulture, s'il étoit mort. Araxe y courut, mais sa recherche fut inutile.

Amintas fit renaître l'espoir à la fin de la journée suivante. Il permit aux deux dames d'entretenir un moment Oroondate. Mon cœur est bien, leur dit-il : je suis heureux : ma Princesse est infidelle ; mais du moins elle est vivante. Je l'aime mieux infidelle que dans la tombe. Je l'aime mieux ingrate, que malheureuse

par mon amour. Il n'entendoit rien des queſtions que lui adreſſoient les deux tendres beautés peu inſtruites du ſujet de ſes plaintes. Il pourſuivoit le cours de ſes idées : Hélas ! ajoutoit-il, qu'il en coûte pour oublier ſes droits ſur une amante, pour briſer le nœud ſacré de la nature, pour abjurer le vœu de ſon cœur, pour s'accoutumer au ſupplice de n'être plus aimé ! Ah ! ſupplice infernal, je ne te connoiſſois point encore, ô mort, ô mort !... puis il déchiroit ſon appareil. On s'empreſſoit à le replacer : Oui, reprenoit-il, oui, mes amis, guériſſez-moi : je ne veux plus vivre ; je ne le puis, mais je veux expirer.. j'expirerai dans les mains de ſon nouvel amant : je lui prouverai du moins combien je l'aimois par le déſeſpoir de ſon infidélité.

On n'imagina rien pour le détourner de ces idées cruelles, ſinon d'arrêter ſa curioſité ſur des objets qui lui fuſſent aſſez chers. Bérénice ſe chargea de tranſporter ſon imagination dans la cour de Scythie, & de lui raconter ſes aventures.

HISTOIRE DE BÉRÉNICE.

O Mon frère ! lui dit-elle un jour ; comment avez-vous perdu la mémoire de votre patrie ? le ſouvenir en eſt ſi doux à tous les mortels ! comment avez-vous oublié le Roi notre père, tant de parens qui vous aiment, tant d'amis qui vous regrettent, tant de ſujets fidèles qui vous implorent, & vous donnent leurs larmes tous les jours ? comment n'êtes-vous plus attendri par l'amour que vous eûtes autrefois pour votre jeune ſœur Bérénice ? hélas ! vous aimez ; l'amour eſt jaloux de toutes les penſées qui ne ſont pas pour lui : vous aimez d'un amour malheureux ; eh bien, mon tendre frère, moi, j'aime auſſi : je pleure il y a bien long-tems.

Vous rappellez-vous, mon frère, ce tems, où pour la première fois vous abandonnâtes la Cour d'Iſſedon, pour aller en Perſe ? Vous ſavez qu'il man-

quoit un heureux printems à ma quatorzieme année. Vous m'apprîtes dès-lors par votre absence à connoître la douleur. Le Roi notre père avoit un cœur sensible, hélas ! aussi facile que celui de ses malheureux enfans. Il s'enflamma pour la belle Stratonice, pour cette ambitieuse & dissimulée créature qui le conduisit jusqu'à l'hymen honteux dont elle a si cruellement étendu le privilège sur mes jeunes années. Elle éleva son frère Arzacome aux plus importantes dignités de notre Empire ; & cet audacieux se mit au rang de mon frère Oroondate dans la Scythie. Il envahit un pouvoir immense dans les provinces, dans le palais & sur ma personne. Mon père m'avoit soumis à sa sœur ; ses entreprises téméraires me soumirent bientôt à lui-même, & l'insolent osa porter ses vues jusqu'à la fille de son Roi. Ce fut ma faute, hélas ! que ne vous ai-je connu plutôt, ma chère Taleftris ; que n'ai-je reçu plutôt les lumières & les conseils de votre amitié ! le mal étoit irréparable, quand vous vîntes au Palais d'Iffedon, & vous me vîtes aussi malheureuse qu'aujourd'hui.

Je remarquai bientôt dans Arzacome un orgueil farouche ; mais cet orgueil fléchissoit pour moi. Je connus qu'il étoit impérieux, jaloux ; mais il se montroit désintéressé, modeste, officieux pour moi seule. On le disoit inaccessible à tout mouvement de la sensible humanité : cependant il se conformoit aux mouvemens de mon cœur ingénu, il soupiroit, & quelquefois il pleuroit devant moi, ou si j'avois besoin d'un service, il voloit au devant de mes vœux. C'est par-là qu'il s'établit dans une funeste familiarité près de ma personne ; & comme les amans sont prompts à se flatter, j'attisois, sans le savoir, l'amour d'Arzacome. Si je lui adressois un mot, si je l'honorois d'un regard, il y supposoit un sens, une expression : il prenoit ma politesse pour de la pudeur, & mes ordres pour des aveux, ou du moins pour des encouragemens. Je l'encourageai si bien, qu'il secoua la gêne du respect, & me surprit bientôt par la déclaration la plus positive.

Si j'eusse eu le même orgueil qui le faisoit parler, j'aurois sans doute anéanti ses espérances dès cette première tenta-

tive; mais j'étois si parfaitement subjuguée, si bien accoutumée à la soumission, que j'ignorois même si je ne devois pas des respects à Arzacome. Je lui répondis seulement que j'étois peu surprise qu'il m'aimât; que je ne me croyois odieuse à personne, & moins à lui qu'à tout autre. Je lui présentois, en feignant de ne l'avoir pas compris, un moyen de réparer son offense; mais il se dit enchanté de ma réponse, & voulut me témoigner son ravissement en prenant une de mes mains qu'il osa porter à ses lèvres. Je lui reprochai son action d'un ton beaucoup plus sévère; mais, avant que d'avoir long-tems éprouvé l'oubli du respect qu'on lui doit, une femme ne sait guère se faire respecter. Arzacome sourit de ma timide colère; il me dit que si je gardois de la haine à quiconque m'aimeroit, j'en devois amasser pour tout l'univers; qu'il n'auroit jamais de repentir de ce qu'il avoit entrepris, & ne se croiroit jamais coupable, sinon d'être insensible à mes jeunes attraits.

Je le détestai sincèrement après ces paroles; & comme il redoubla de soins, que mon embarras croissoit à mesure que

je le haiſſois, & que j'ignorois quels procédés pouvoient me ſervir contre ſes entrepriſe, je pris conſeil de Célénie. Cette fille auſſi timide que je l'étois, ne m'apprit d'abord que la diſtance qui m'élevoit au-deſſus d'Arzacome : je me ſentis alors plus puiſſante, & j'eus aſſez de force pour dire un jour à mon perſécuteur : « Vous oubliez, Arzacome : que la faveur des Rois eſt fragile, & que celle dont vous me faites ſouffrir aujourd'hui, peut, en un moment, rendre votre audace inexcuſable » ! Il rit encore, & me répondit que l'excuſe de ſon amour étoit dans mes yeux, dans mes vertus, dans ſon grand cœur qui dédaignoit des ſoupirs vulgaires, & dans la noble confiance qu'il avoit d'honorer par ſes talens & ſes ſervices l'objet de ſes éternels hommages. En attendant, il voulut bien croire que l'excès ſeul de ma bonté pouvoit pardonner à ſon audace, qu'il étoit indigne de la plus légère de mes faveurs ; & tout en me diſant ces choſes, il s'emparoit encore de mes mains, & les couvroit de ſes baiſers : je ne ceſſois de lui répéter que je ne pardonnois point, que ma bonté connoiſſoit des bornes ; l'infame

continuoit, puis il daignoit convenir qu'il étoit inexcusable.

Par un autre conseil de Célénie, je le priai de m'épargner sa présence; mais son ascendant sur l'esprit du Roi, le lui fit attirer tous les jours dans mon appartement, où il l'arrêtoit par des visites si longues, qu'il ne perdît presque rien de sa première familiarité. Nous rêvâmes encore Célénie & moi, & le résultat de nos rêves fut que je devois intéresser la fierté de mon père dans ma propre cause. Hélas! dans cette circonstance, l'ambitieuse Stratonice touchoit au moment de couronner ses grandes vues; elle avoit animé la fantaisie du Roi par tant d'adroites résistances, par les ressources d'un esprit si souple, si vigilant & si fécond, que la fantaisie qu'elle inspira prit le caractère d'une estime profonde, d'une véritable passion, & qu'elle asservit son maître sans lui laisser l'espoir de reprendre jamais son empire. Nous ne devons pas douter, mon frère, que ces deux sujets ambitieux n'eussent formé le projet de détourner la couronne de Scythie sur leurs têtes, que votre absence ne les ait encouragés, & que vous ne

soyez bien coupable d'avoir exposé de si grands intérêts, bien cruel d'avoir abandonné votre chère Bérénice à de telles entreprises.

J'avois donc imploré la bonté du Roi contre un sujet téméraire; mais s'il m'aimoit, il considéroit Arzacome, & craignoit de déplaire à Stratonice. Cette crainte lui fit négliger de parler au frère; & tout ce qu'il osa se permettre, ce fut de hazarder, en présence de sa sœur, quelques expressions qui témoignoient son mécontentement. Stratonice blâma l'imprudence d'Arzacome, se défendit d'avoir aucune connoissance de sa témérité; puis elle ajouta: Je ne sens que trop, Seigneur, combien je suis coupable moi-même, puisque mes yeux trop éblouis des graces de mon Roi; mes esprits trop charmés de ses vertus & de sa gloire, ne m'ont pas permis de mesurer la distance qui me sépare de lui, la même distance qui sépare mon frère de votre auguste fille. L'infortuné aura pensé, sans doute, que dans le cas où l'on n'offriroit point une couronne à Bérénice, il pouvoit mêler son hommage à tous les hommages de ceux qui ne portent point de couronnes,

& fonder ſes prétentions ſur la naiſſance qui le met entre vos enfans & le reſte de la Scythie : il oublia que nous ne ſommes que des ſujets ; que ſi votre regard peut nous élever, le nôtre vous offenſe, & que la comparaiſon n'eſt pas égale entre Arzacome & Stratonice. Mais, Seigneur, mon frère eſt pour moi le plus cher des mortels : ſi vous le banniſſez, je dois l'accompagner dans ſon exil : ſi vous lui pardonnez, il ne guérira point de ſa bleſſure ſous les regards charmans qui l'ont faite. Il n'eſt qu'un moyen de le rendre au devoir. C'eſt à votre Majeſté de lui donner l'exemple de l'empire ſur ſa paſſion, & de lui apprendre, en ceſſant de deſcendre vers ſa ſujette, qu'il doit ceſſer de s'élever vers la fille de ſon Roi.

Stratonice étoit bien aſſurée que mon père n'avoit plus aſſez de raiſon pour déférer à ce conſeil raiſonnable. Elle n'arracha point un aveu qui autoriſât l'amour d'Arzacome ; mais elle eut l'adreſſe de diſpoſer mon père à le tolérer ; & cette fatale intelligence releva l'orgueil d'Arzacome, au point qu'il jetta ſon maſque, & ſe laiſſa voir à mes yeux avec tous les vices, dont le tableau depuis long-tems

épouvantoit les yeux de la Scythie. J'en étois là, mon frère; tels étoient la situation de votre chère Bérénice & l'état de la Cour d'Issedon, quand le grand Arzace y parut; Arzace, le libérateur & l'appui de notre Empire; Arzace, dont la renommée doit être éternelle parmi les hommes; Arzace, le plus vaillant, le plus beau, le plus sage, le plus amoureux & le plus adoré des mortels. Grands Dieux! faut-il que je verse d'autres larmes que celles que me demande l'état de mon frère? Faut-il que de cruels souvenirs lui raviſſent une seule de mes tendres pensées?

Bérénice alloit poursuivre, lorsqu'elle s'apperçut qu'un sommeil salutaire descendoit sur les paupières d'Oroondate; elle sortit légèrement avec la belle Reine des Amazones. La nuit étoit claire, douce & séduisante: elle attira les deux beautés sous les bocages du jardin de Polémon. Taleſtris raconta ses aventures à sa jeune amie, & son récit ne fut terminé que par le retour de l'aurore; mais l'aurore étoit si belle, la fraîcheur & les parfums du matin si doux à leurs sens, que, pour se délasser de leur promenade

nocturne, elles passèrent de l'aimable jardin sous les voûtes de la haute forêt; & s'avancèrent parmi la rosée jusques sur les bords du fleuve, où la fantaisie leur prit de se baigner. La belle Talestris avoit encore les pieds plongés dans l'onde, lorsqu'une litière qui sortit du bois, escortée de quelques cavaliers, vint passer sur le bord de la route où Bérénice attendoit sa compagne.

O Talestris! s'écria la jeune Princesse de Scythie, je vous laisse : dites à mon frère que je reparoîtrai bientôt. Quand ma vie y seroit intéressée, je ne puis m'empêcher de suivre cette litière. « Talestris lui cria de l'attendre ; mais elle ne la revit plus, lorsqu'elle eut achevé d'attacher à sa jambe son léger brodequin. Elle revint auprès d'Oroondate qui reçut une vive inquiétude du départ de sa sœur, & beaucoup de chagrin de ne pouvoir courir après elle : « Ce soin me regarde, » lui dit la guerrière, mon cheval est » prêt. Ta sœur n'est-elle pas la mienne, » puisque tu es un grand homme & que » je t'ai donné mon amitié » ?

Tandis que couverte de toute son armure, la Reine des Amazones suit au

galop la trace de Bérénice, Bérénice suit à perte d'haleine la litière qui porte un beau guerrier; & le Prince de Scythie, demeuré seul avec Amintas, s'abandonne à toute sa tristesse, à toute sa jalousie, à toutes ses fureurs. « Ah! fille indigne de Darius, dit-il au Médecin qui l'écoute, sœur indigne de mon cher Artaxerce, indigne épouse d'Alexandre, indigne amante de l'amant le plus noble & le plus fidèle, c'étoit donc là le terme de ton volage amour, le terme honteux de ta fragile vertu? Ne m'as-tu fait essuyer d'inflexibles rigueurs que pour ménager la félicité de ton nouvel amant? Oui, perfide, tu l'aimois dès long-tems; tu l'aimois, quand tu me chargeas d'outrages dans la plaine d'Arbelles; tu l'aimois, quand tu me chassas de Suze avec une dureté de cœur que j'adorois. Ah! ne l'aimois-tu pas aussi quand tu pleurois de tendresse sur mon sein dans les bocages d'Abdalonime. Infidèle! infidèle! infidèle!

Oroondate crioit ces dernières paroles avec une véhémence dont Amintas fut alarmé: Seigneur, lui dit-il, il faut vous résoudre à mourir, si vous détruisez ainsi

tout l'effet de mes soins. « — Eh ! que m'importent tes soins, & la mort, & le jour, & le ciel qui m'outrage, & l'ingrate qui m'abandone ! Jamais elle ne m'aima, non jamais son traître cœur ne tressaillit d'un mouvement sacré. Elle feignit d'aimer, tant qu'elle ne vit qu'Oroondate à son char ; jamais les feux de l'amour ne brûlèrent profondément dans son ame : eût-elle épousé le Roi du monde, eût-elle accepté la main d'un Dieu, si elle m'eût aimé ? Non, volage, tu n'as pu sentir combien je t'élevois par mon amour, combien un seul sentiment du cœur d'Oroondate élevoit ton existence au-dessus de toutes les divinités. Tu ne fus qu'une femme vulgaire, un objet pêtri pour la servitude, pour les crimes & pour les mépris : je remercie le ciel de ton infidélité. Elle me rend à mes armes qui reposoient oisives ; elle ouvre la carrière des siècles à ma renommée ; & le nom d'Oroondate enseveli par un honteux amour, va rassembler les témoignages des mortels qui diront tous : il employa le plus bel amour pour une femme indigne de lui.

En ce moment, le fidèle Araxe parut à l'entrée de son appartement : « Réjouissez-vous, ô mon cher maître ! lui cria-t-il ; voici Cléone, voici des nouvelles de Statira : Ah ciel ! ah ! Cléone ! s'écrie l'amant éperdu.... que fait-elle ? que dit ma Princesse, ma chère Statira, mon éternelle amante, mon unique divinité ? Un violent effort qu'il fit pour se lever s'épuisa dans sa naissance, & il retomba sur son lit avec un soupir ; mais il saisit la main de Cléone, il la serra dans les siennes, l'arrosa de ses larmes. — O Cléone ! reprit-il, ô toi qui l'as tant aimée ! toi qui connus mes fidèles amours ! toi qui de toutes les femmes est pour moi la plus chère en ce moment de douleur ! garde-toi de me tromper : dis-moi, Cléone, hélas ! est-il bien vrai qu'elle soit infidèle ?

Prince, répondit Cléone, la Reine est vivante. — Il est donc vrai qu'elle est vivante, interrompit Oroondate, & c'est donc une vérité que je suis le plus malheureux des mortels ! Un ruisseau de larmes inonda ses joues décolorées, sa voix ne suffit plus pour prononcer toutes les pensées qui se succédoient dans son ame ;

il baisoit les mains de Cléone, & sanglottoit amèrement. « Ce n'est plus à Statira que je les donne ces larmes que je répands, reprit-il d'une voix plus tranquille; Statira jouit de la lumière & de son infidélité; c'est sur moi que je pleure, sur mon bonheur perdu, sur ma gloire oubliée, sur les tristes jours qui doivent m'éclairer encore jusqu'au moment de ma vengeance. Où l'a-t-elle connu ce rival que dévoué ma colère? Quand cessa-t-elle de m'aimer? Comment a-t-elle fait pour perdre son amour? Sans doute elle n'en eut jamais, & j'étois, dans ma noble crédulité, le jouet d'une fille insensée. Ah! Cléone, l'ingratitude peut être légitime; mais la perfidie, mais l'assassinat de l'amant qu'on a trompé, mais l'impudence de recevoir à mes yeux les caresses d'un inconnu, d'un vil mortel sans doute (il doit l'être puisqu'il l'a séduite, ou s'est laissé séduire); oui, Cléone, c'est un crime, c'est une audace, c'est une infamie digne de tous les foudres du Ciel, & de l'exécration de la terre.

Tu ne réponds point, Cléone: elle est donc coupable, & ma destable fortune élève un nouveau comble à mon adver-

sité. Ah! Dieux, quand l'univers s'armoit pour sa vengeance, quand je me flattois de consoler son ombre, & de semer quelques fleurs sur sa route éternelle dans les mondes souterreins, elle vivoit, elle insultoit à l'univers, à son amant, à son vengeur : n'en parlons plus, Cléone, ne me dis rien de la parjure, je ne veux plus rien savoir.

Eh bien! Seigneur, je me tairai, dit Cléone; mais sachez pourtant que vous êtes le plus injuste des mortels. — Oui, Cléone, oui, je suis injuste. J'ai dû m'attendre en effet à l'infidélité d'une femme; j'ai dû savoir qu'il est impossible qu'elle ne soit pas ingrate, indocile, inconstante, insensée, insolente sur-tout dans ses infidélités. La femme, oui, la femme est le reptile odieux qui déchire le cœur qui s'est attendri pour lui! grands Dieux! grands Dieux! mais chère Cléone, apprends-moi du moins par quel prodige elle est vivante aujourd'hui, & comment elle ne fut point égorgée avec sa sœur dans une cour du Palais de Babylone. Cléone répondit : Puisqu'il vous plaît maintenant de m'entendre, Seigneur, je vais vous satisfaire.

HISTOIRE DE CASSANDRE.

PERDICAS trahit la vengeance de Roxane. Au lieu de nous conduire à cette cour où l'impitoyable furie nous envoyoit, il nous fit arrêter dans un étroit passage où son frère Alcétas gardoit trois esclaves de notre taille : il les fit couvrir de nos vêtemens & de nos voiles. Ce furent là les victimes que Roxane vit immoler.

Cependant nous étions sorties du Palais, & nous volions sur un char que conduisoit Alcétas, & qui nous déposa dans cette maison même où je reviens aujourd'hui. C'est ici que les jours de notre exil se sont écoulés, c'est près de vous que nous respirions, vous cherchant tous les jours, & tous les jours évitant votre vue. — Quoi, Cléone ! interrompit Oroondate, Statira me savoit en ces lieux, & se déroboit à ma vue ! elle me voyoit expirer pour elle sans daigner me faire perdre mon erreur ! elle rioit donc

de mon état, de mon amour, de ma fidélité ? — Non, Seigneur, elle vous aimoit, elle pleuroit ; toutes ſes penſées étoient pour vous, & la pouſſoient à ſe découvrir à vous ; mais écoutez-moi.

A l'extrémité de ce jardin, il eſt une chaumière plus humble, où nous avons caché notre triſte exiſtence. Lorſqu'Alcétas nous y fit entrer, il recommanda au vieillard Polémon le plus inviolable ſecret ſur notre retraite : il en découvrit les raiſons à mes belles Princeſſes, en leur développant la ſuite des grands intérêts qui attachoient la fortune de Perdicas à celle de Roxane. Nous étions menacées de tous les périls, ſi l'inexorable Reine étoit inſtruite de la ſupercherie ; & Perdicas ſe ſeroit perdu ſi ſon imprudence l'eût fait déclarer notre protecteur. Vous entendrez que le traître Alcétas nous cachoit d'autres raiſonnemens encore.

Pour aſſurer notre ſecret fatal, nous revêtîmes des habits champêtres : Statira & Pariſatis reprirent les noms qu'elles avoient portés avant que leur malheureux père fût élevé ſur le trône de la Perſe. *Codoman* fut ſon premier nom, & ceux

des Princeſſes, *Caſſandre* & *Euridice*. Reine du monde, il n'y avoit qu'un moment, Statira ſe vit Bergère, infortunée, fugitive, pourſuivie par le glaive, également affligée de retrouver un ami dans Perdicas en recevant ſes ſoins, un perſécuteur en les refuſant.

Il rendoit ſes viſites régulières & fréquentes, nous conſoloit, nous préſentoit l'eſpoir & nous vantoit ſes ſervices. Un matin nous ne le vîmes point arriver. Alcétas vint en alarmes nous apprendre que ſon frère avoit été rencontré, attaqué & percé de coups par le brave Liſimachus. Cette nouvelle porta la joie, réveilla la crainte & redoubla l'amour dans le cœur de Pariſatis. Les deux ſœurs délibéroient ſur le parti de ſe découvrir à cet amant fidèle, de lui propoſer d'intéreſſer Artabaze, le Prince Oxiarte leur oncle, & de ſe liguer pour leur délivrance, lorſque la tendre Alcione, l'infortunée fille de Polémon qui vous avoit vu jadis à la Cour de Darius, vint les inſtruire de votre arrivée chez ſon père & de votre état.

Pariſatis & moi nous repréſentâmes à la Reine ce que nous imaginions qu'elle

devoit faire en cette occasion, Mais sa vertu lui inspira d'autres pensées bien contraires aux nôtres. Moi, nous dit-elle, moi qui pleure encore Alexandre, je me remettrois aux mains de son rival! moi, fille de Darius je mendierois les secours d'un amant, & d'un amant que mon coupable cœur desire, dont le nom même est trop redoutable à mon oreille! Non, ma sœur, je n'exposerai point mon cœur trop foible contre son amour. Qu'Oroondate garde l'erreur de ma mort supposée; qu'il retourne en Scythie, & qu'il y vive plus heureux.

Parisatis essaya de lui faire entendre que tout étoit légitime contre l'oppression, & que dans une adversité pareille, les secours d'un amant devoient être les plus chers & les plus heureux. Les violences d'Oroondate me sont trop connues, lui répondit la Reine, il entreprendroit trop, & nous perdroit avec lui. Elle redoubla ses précautions pour être ignorée de vous & des vôtres; & son amour alarmé se bornoit à parler de vous, à interroger Alcione & Polémon sur l'état de vos blessures, à vous plaindre & à vous pleurer sans cesse.

Tant de larmes amollirent enfin sa sévérité. Elle ne put résister au desir de vous voir, de revoir son cher Oroondate, disoit l'infortunée, en dût-elle périr. Alcione étoit remplie de plus tendres & de plus nobles attentions à nous servir. Cette femme nous avoit intéressées par ses malheurs : elle disposa tout au gré de la Princesse. Les premiers rayons de l'aurore ne répandoient qu'un jour timide, lorsque Statira, Parisatis, Alcione & moi, nous traversâmes le jardin qui nous séparoit de vous. Nous passâmes dans la galerie voisine de cet appartement. Parisatis s'y arrêta pour veiller contre les surprises. Une porte de cette galerie s'ouvre sur la ruelle du lit que vous occupez encore. C'est par-là que votre Princesse, le visage allumé de couleurs brûlantes, se soutenant, respirant à peine, & effrayée de ce qu'elle entreprenoit, parvint à s'approcher de son amant endormi.

Le premier regard qu'elle porta sur vous, la renversa mourante sur le sein d'Alcione : moi, je tenois la porte, toute prête à la refermer pour protéger leur sortie. Hélas ! qu'il s'en fallut peu qu'elle

ne mourût en effet sur les bords de votre lit! lorsque glissant des bras de la fille de Polémon, elle tomba sur ses genoux & rassembla toutes ses pensées dans la contemplation d'un amant adoré. Sa tête succomboit à tous momens : ses lèvres s'agitoient sans proférer aucun son; & sa poitrine palpitante ne suffisoit plus à son haleine enflammée. Deux fois elle porta sur son cœur & sur ses lèvres l'heureuse étoffe qui vous couvroit; plus de cent fois elle voulut saisir une de vos mains qui se présentoit, & plusieurs fois encore elle s'oublia jusqu'à parler assez haut pour vous réveiller. Mais ce fut le soleil jaloux, qui, frappant sur vos paupières, détruisit son bonheur.

Oroondate eut besoin de se soutenir sur une idée cruelle, pour étouffer l'attendrissement que lui causoit le récit de Cléone. Infidèle, s'écria-t-il, insensible amante, quand tu ne m'aurois aimé qu'en ce seul moment de ta vie! comment as-tu pu sitôt en perdre la mémoire?

Notre fuite, reprit Cléone, fut aussi prompte que celle de l'éclair. Nous ne retrouvâmes plus dans la galerie la Princesse Parisatis; la vue de Lisimachus

l'avoit épouvantée. La frayeur seule assura les pas de votre Princesse, jusqu'au moment d'arriver; & dès qu'elle entra dans la chaumière, elle s'évanouit. « Le crime est accompli, nous dit-elle, en reprenant ses sens; je l'ai voulu : puisse l'honneur appaiser son murmure dans mon sein! Quelle peine! ah, ma sœur, quelle peine! combien j'étois prête à le réveiller! Mais ma sœur, j'ai cru voir deux fois l'ombre de mon époux sur la tête de mon amant; j'ai cru l'entendre me dire : Epouse insolente, m'avez-vous fermé les yeux depuis assez long-temps, & ma couche est-elle assez réfroidie pour courir à celle de votre amant? Ah! Parisatis, je suis un monstre parmi les victimes de l'hymen! »

Depuis cette aventure, Seigneur, je ne vis pourtant que de nouvelles preuves de son incurable amour pour vous. Elle l'exprimoit en toute occasion : elle le confioit aux arbres, sous le nom de Cassandre, & s'appliquoit en même-temps à détruire toute communication entre votre cabane & la nôtre. Ce soin étoit bien nécessaire. Alcétas venoit toutes les nuits. Il étoit important que Lisimachus & lui ne se rencontrassent jamais.

Nous

Nous ne revîmes Perdicas que pour apprendre que nous allions changer de retraite, & qu'il falloit renoncer à l'air que vous respiriez : la Reine eut le cœur percé; mais il falloit obéir. Alors seulement elle se repentit de sa vertu. Elle voulut vous écrire. Elle étoit avec sa sœur sous le rocher, & tenoit des tablettes, quand votre présence inattendue lui fit tomber le poinçon des mains; elles feignirent de dormir. Araxe enleva ces tablettes; mais quelques mots tracés ne vous instruisoient qu'imparfaitement. Elle se proposoit de vous en faire parvenir de plus détaillées, lorsqu'on nous enleva. Notre nouvel asyle fut un Château fort, bâti sur des rochers, dont l'Euphrate baigne la racine. Dès le lendemain nous nous apperçûmes que nous étions prisonnières, & que nos protecteurs étoient deux tyrans.

Perdicas n'attendit pas plus long-temps à prononcer à la Reine l'étonnante déclaration de ses sentimens : « Madame, lui » dit-il, je renferme mon amour depuis » que vous fûtes élevée à l'hymen d'A- » lexandre. Tant qu'il a vécu, j'étois » votre sujet; mais Alexandre est mort, » & les choses ne sont pas les mêmes.

» Vous avez besoin d'appui, je vous l'of-
» fre & je vous offre aussi la vengeance.
» Roxane peut périr à son tour, & sa
» tête dépend de la réponse que vous
» allez prononcer ». La Reine modéra son courroux, & cependant lui répondit : Perdicas, j'aurai trop d'appui si je suis libre, & je hais la vengeance. Alexandre n'est plus : mais son épouse est toujours Reine, & Perdicas toujours sujet. Je ne puis vous défendre un sentiment coupable ; mais je vous défends de penser que votre captive puisse jamais reconnoître vos services autrement que par des bienfaits, quand sa fortune lui permettra d'en répandre.

Des bienfaits ! repliqua Perdicas, il n'en existe que par la volonté de les recevoir : ceux qu'on en a comblés, ont-ils le droit d'en répandre, Madame ? & par quel bienfait me rendrez-vous le don de votre vie ? La fille de Darius n'a plus d'empire ; la veuve d'Alexandre, sans moi, ne verroit pas la lumière : Statira n'est plus qu'une beauté que j'aime ; & si son courage n'étoit pas assez grand pour se plier aux circonstances ; si ses vues n'étoient pas assez profondes pour entrer

dans mes desseins, je la garderois encore par le titre de maître & de libérateur.

Puisque vous m'expliquez vos motifs avec tant de franchise, lui répondit la Reine, apprenez donc, Perdicas, que, dans vos propres principes, je ne vous dois plus rien; que vous n'avez pu vous emparer du droit de protéger ma vie; que vous êtes criminel en attentant à ma liberté, & que vous tenez de moi votre tête, puisque j'ai le droit inconteſtable de vous pardonner. Capitaine Perdicas, souvenez-vous bien que vous n'avez point fait une esclave, & que peut-être il sera plus utile pour vos desseins de vous renfermer dans les bornes du respect.

En ce moment même, Alcetas fatiguoit l'oreille de Parisatis des mêmes propos; & ces deux hommes impérieux les réduisirent bientôt l'une & l'autre à ne plus attendre que la honte, à ne plus désirer que la mort. Si je meurs, me disoit Statira: si tu le revois jamais, me disoit Parisatis, dis-lui que je suis morte en chérissant l'heureux trépas qui sauvoit de nouveaux larcins à son amour. Elles continuoient, l'une d'humilier l'orgueil de Perdicas, l'autre de pleurer devant Alcetas: mais l'un de ces

derniers jours, nous vîmes entrer les deux tyrans, armés de toutes pièces ; ils conduisirent les deux Princesses à la porte du Château : un char étoit préparé. Statira monta la première : Parisatis s'avançoit pour monter à son tour, lorsque Perdicas s'élança dans le char & fit partir les coursiers à bride déployée.

Parisatis alloit succomber de surprise & de douleur ; & moi, je vomissois des imprécations contre Alcetas. Un autre char parut. Un seul Ecuyer suivoit celui de Perdicas : je ne sais pourquoi quinze Cavaliers accompagnèrent le nôtre. Nous courûmes deux heures, soupirant après la vue de Statira : tout-à-coup nous vîmes venir un Cavalier, dont l'armure étoit si modeste, que nous ne daignions pas le considérer. Ce Cavalier portoit une femme en croupe : cette femme en nous voyant, fit un cri ; Parisatis répondit par un autre cri, & s'élança du char dans les bras de sa sœur.

Alcetas parut singuliérement affecté de cette rencontre. Il ordonna d'arrêter le Cavalier : mais celui-ci se jetta parmi la foule avec un courage de lion ; & tandis qu'il se battoit contre tous, les deux

Princeſſes furent enlevées avec violence ; & portées dans le char que le traître Alcetas fit voler auſſi-tôt loin du lieu de la bataille. J'étois auſſi deſcendue, mais on ne s'amuſa point à me reprendre : je courus de toutes mes forces à la pourſuite du char. Hélas ! je pouſſois des cris déſeſpérés, qui m'épuisèrent bientôt : je tombai ſur la route en perdant haleine. Un bon Payſan me ſecourut ; & c'eſt par ſon aide que je vous apportois aujourd'hui la joie, l'eſpoir & les aſſurances de la plus conſtante paſſion qui fut jamais. Pourquoi, Prince, vous livrez-vous à d'injuſtes douleurs, à des ſoupçons qui ſont autant de crimes & d'offenſes mortelles pour l'objet que vous aimez ?

Ah ! Cléone, dit Oroondate, il n'eſt de crime que dans ton intelligence avec une beauté parjure. Tu ne me parles point de ce rival qui l'a délivrée des mains de Perdicas. Ce qu'il m'a dit, ce téméraire Perdicas, ce que mes yeux ont vu, dépoſe contre ton ſilence. On ne ſe jette point avec cette facilité dans les bras d'un inconnu ; on ne récompenſe point un léger ſervice par des careſſes criminelles.

Et sans doute, ce n'étoit pas les premieres qu'il avoit reçues de ta Princesse.

Non, Cléone, ton récit ne peut changer la disposition de mon ame ; cette ame généreuse & si long-temps persécutée, n'admet plus les délices de la joie, ni les songes de l'espoir, ni la paix de la crédulité. L'insatiable ver de la douleur s'est établi dans mon sein, & la douce consolation ne reposera jamais sur mon cœur.

N'importe, Cléone, dis à l'épouse d'Alexandre, qu'Oroondate veut s'honorer lui-même jusqu'au tombeau dans sa vénération pour l'objet qu'il en a cru digne ; dis-lui, qu'aucune régle de représaille ne peut l'autoriser à perdre la mémoire de ses sermens, qu'il adorera sans cesse ; mais qu'il n'adorera plus qu'un vain souvenir de Statira fidelle, & qu'il la servira des derniers effets de sa vaillance contre ses persécuteurs.

Tandis qu'Oroondate s'affligeoit, toutes les troupes alliées ou sujettes des Tyrans se rassembloient sur une des rives de l'Euphrate, à demi-journée de Babylone. D'autre part, Lisimachus & Ptolomée avoient rappellé tous leurs amis ;

& la ligue des Princes mécontens se hâtoit d'arriver au camp tracé par Oroondate. Lisimachus, Ptolomée & le brave Eumene devancerent les troupes, & le Prince de Scythie leur apprit qu'il n'étoit plus question de venger la mort des filles de Darius, mais de les délivrer. Laissons ces quatre Héros se déployer un moment dans une noble entrevue, & suivons l'impatiente Taleſtris qui demandoit au fleuve, à la plaine, aux vallées, les traces de la Princesse Bérenice.

Elle fit rencontre de cinq ou six Cavaliers armés, qui tourmentoient deux misérables attachés à des arbres, & paroissoient vouloir leur arracher la confession de quelques forfaits. Elle les joignit au moment où ces deux victimes alloient être suspendues aux branches des arbres. Elle avoit de la colere à exercer : elle se jette parmi les bourreaux, leur porte au visage la pointe de sa javeline, & prétend qu'on lui rende ces deux infortunés. Qui que tu sois, lui dit un d'entre eux : si tu ne portes un ordre de la Reine, tu peux te préparer à payer ton audace. Quelle est, dit l'Amazone, cette Reine, qui n'a point de Loix pour châtier les

criminels ? Tout homme qu'on assassine est innocent.

Talestris n'avoit qu'une mesure assez légère de patience : elle n'attend point de réponse & fait passer dans la gorge de celui qui lui parle, la javeline dont elle le menaçoit. Trois autres coups de sa terrible épée font mordre la poussiere à trois autres Cavaliers. Elle délie les victimes & leur dit : Si vous êtes des malfaiteurs, fuyez ; si vous êtes innocens, parlez-moi. Nous sommes innocens, répondirent-ils ; & nous appartenons au grand Oroondate, Prince de Scythie.

La belle Reine amazone, enchantée de son heureux exploit, reprit la route de la maison de Polémon, & se félicita de rapporter quelque douceur à son grand homme, en lui ramenant ses deux Scythes. Le Prince les reçut en maître généreux ; & devant la Guerrière & les trois Capitaines, il demanda au fidèle Toxaris le récit qu'il avoit à lui faire. Toxaris prit la parole en ces termes :

HISTOIRE DE ROXANE.

J'AI fidélement placé dans ma mémoire ce que j'ai vu & entendu pour le service de mon Héros & de mon tendre Maître. Je reprends les choses à l'époque où il me fit éloigner de sa personne révérée. J'entrai dans Babylone avec la nuit : je ne vis sur mon passage que deuil lugubre, désolation profonde & confusion. Ces grands Capitaines qui m'entendent, & dont les partis causoient le désordre, vous apprendront mieux que moi tout ce qui suivit la mort d'Alexandre.

Je profitai du tumulte de la sédition pour courir dans toutes les rues. Je parvins au-delà du lac superbe, & jusqu'au Palais où Roxane étoit logée. Je vis tant de Chefs, dont les uns entroient, les autres sortoient, diversement escortés, & tous courant aux brigues ; je vis tant de gardes défendre l'abord des cours, que je perdis l'espérance de pénétrer. Mais je vis

Perdicas arriver, suivi d'une foule immense : la garde s'ouvrit sur son passage, & je me glissai parmi son escorte pour entrer avec lui.

La Reine Roxane étoit descendue dans les jardins ; Perdicas alla l'y joindre, & la trouva sur la rive du fleuve qui les traverse ; la lune seule les éclairoit. Ils s'avancerent sous une obscure feuillée, où dormoient les oiseaux, où personne ne les suivit, où ma téméraire curiosité me fit pénétrer par des détours. Séparé d'eux, par une étroite ligne d'arbrisseaux, je mesurai mes pas sur les leurs, en suspendant mon haleine & soutenant mon pied timide sur la pointe des gazons.

La première voix que j'entendis fut celle de Perdicas.« Oui, Madame, dit-il, j'ai pensé qu'un forfait aussi peu nécessaire nuiroit à vos desseins autant que la générosité. J'ai tâché de concilier les intérêts de mon honneur avec ceux de votre ambition ; & je puis vous proposer avec confiance des moyens plus doux, plus adroits & plus sûrs d'assurer le sceptre d'Alexandre dans vos mains ». Roxane lui répondit d'une voix sévère : Il faut du sang.

Perdicas reprit : Je ne puis vous entendre sans frémir. Quel sang répandrez-vous dont l'Univers ne puisse vous demander compte ? A peine la sédition de Méléagre est étouffée : l'œil de tous les Chefs est encore ouvert sur nos entreprises : l'envie & la cupidité veillent & rugissent ensemble. Une seule goutte de sang le plus obscur fournira des prétextes, & rallumera le flambeau de la discorde. Roxane l'interrompit : Il faut du sang ! vous dis-je.

Perdicas reprit : Quoi ! Madame, toujours le sang de deux beautés innocentes, & de deux Princesses qui tiennent de si près au vôtre ? le sang de deux foibles créatures qui ne conservent ni prétentions, ni ressources, & qui vous remercîront de ne les condamner qu'à une éternelle captivité ? Non, Madame, je ne puis égorger la veuve de mon maître & celle de mon ami : je ne puis étouffer le murmure de l'honneur, & mon servile attachement à vos intérêts ne me coûtera point un crime. Roxane répondit avec colère : Il faut du sang, & prenez soin du vôtre quand je vous le dis.

Perdicas, poursuivit-elle, lorsqu'il s'agit de l'Empire du monde, d'un Em-

pire nouveau, formé de peuples mécontens, de chefs ambitieux & désunis qui ne voient qu'une femme à leur tête, le crime seroit pour cette femme de n'être pas assez criminelle. Si vous n'êtes né que pour la guerre, j'ai eu tort de vous parler, & j'en aurois un plus grand à poursuivre. Après ces paroles ils marchèrent long-tems en silence.

Roxane le rompit la première : Vertueux Perdicas, dit-elle, vous qui venez d'assassiner Méléagre, me diriez-vous ce que c'est qu'un crime ? C'en est un sans doute de perdre son Empire ; c'en est un de balancer entre sa tête & celle d'autrui ; c'en est un de trahir le fils de vos maîtres que je porte dans mes entrailles, & de trahir la Grèce dont vous voulez exposer les conquêtes ; c'en est un d'être au-dessous de sa fortune, & d'ignorer ou de négliger la raison d'Etat quand on s'est chargé d'en tenir les rênes : Allez, Capitaine, il n'est de crimes que pour des sujets : si vous étiez au-dessus du vulgaire, vous ne me parleriez pas de vertus ; & le soin de protéger mes ennemis, céderoit au soin de votre tête. Quoique votre réponse me devienne indifférente,

je vous interroge encore: Tuteur de mon fils, voulez-vous régner sous son privilège, ou périr par le privilège de sa mère?

Si je n'étois jaloux de l'un, répondit Perdicas, je saurois me défendre de l'autre. La menace est ridicule entre nous, Madame : nous pouvons nous haïr & nous craindre peut-être, mais non pas nous effrayer mutuellement. Je vous cède sans vous obéir; je vous cède pour effacer vos jalouses défiances : mais souvenez-vous, Roxane, que vous répondrez seule de ce sang auguste, si jamais on le redemande. — Que demain donc à mon réveil, répartit la Reine, mes victimes me soient présentées. Ils se séparèrent alors, & moi je demeurai si surpris & tellement épouvanté, que je ne pus abandonner la place où j'étois.

J'allois enfin me remettre sur la trace de Perdicas, lorsque j'entendis Roxane appeller Hézione, son amie la plus chère & sa confidente la plus discrète Je m'arrêtai : je voulus apprendre toute la suite de ce sanguinaire complot. — Perdicas obéit enfin, lui dit la cruelle Reine; mais ce n'est pas sans d'étranges obstacles que j'ai fixé ses résolutions. Il n'est

fait, ni pour tenir l'autorité souveraine, ni pour la protéger. — Hé ! comment, lui répondit Hézione, trouvez-vous étrange les obstacles qu'on oppose à des forfaits ? Comment la soif de régner a-t-elle étouffé dans votre cœur le cri de la pitié si naturelle à ce sexe que d'ailleurs vous avez tant honoré ?

La Reine soupira : Hézione, Hézione, répondit-elle, j'aime mon rang il est vrai; mais que je le céderois bien-tôt à la fille de Darius, si d'autres intérêts ne me rendoient avide de la derniere goutte de son sang. — Quoi ! Madame, reprit Hézione, la maxime d'Etat ne seroit-elle que le prétexte d'une passion malheureuse que je croyois éteinte aujourd'hui ? — Imprudente Hézione, répliqua Roxane, pourquoi m'interroger ? Pourquoi veux-tu que je répande inutilement les fureurs, qui depuis dix ans fermentent dans mon sein ? Insupportable souvenir d'un héros trop ingrat, d'une rivale trop aimée, insupportable souvenir ! reviens animer ma colère, & soutenir mes résolutions contre l'heureuse fille de Darius, l'heureuse épouse d'Alexandre, l'heureuse & insolente maîtresse d'Oroon-

date. Oui, chère Hézione, c'eſt ma rivale dans le cœur d'Oroondate, & non ma rivale couronnée que je veux perdre ; & ma raiſon d'Etat, c'eſt la raiſon de ma longue jalouſie.

Tant que la vie d'Alexandre a contrarié leur eſpoir, le mien s'eſt accru ; & mon amour conſolé s'abreuvoit des larmes qu'ils verſoient ſur leurs privations. Mais aujourd'hui qu'ils ſe tendent les bras, & que le ciel s'intéreſſe à leur félicité, je hais le ciel qui briſa leur chaîne & cette affreuſe félicité que j'ai ſi vainement tenté de détruire : je hais.... Ce n'eſt plus une haine que je nourris contre ma rivale depuis qu'elle eſt plus heureuſe ; c'eſt un horrible ſentiment qui ſoulève toutes mes entrailles à ſon ſouvenir, dont le poids charge mon cœur, dont le poiſon brûle mes veines, dont la violence conſumera ma vie dans des ſupplices que l'amour même ne m'a point fait éprouver. Je veux rétablir le calme dans mes ſens : je veux qu'elle périſſe, dût l'univers entier périr avec elle ; eh ! que ne puis-je reſter ſeule avec Oroondate ſur les ruines d'Alexandre & de Darius !

Mais, Madame, reprit Hézione, ce Prince vit-il encore ? Savez vous en quels lieux ? — Je sais qu'il est vivant, répondit la Reine. Arbate que je fis voler en Scythie, m'apprit qu'Oroondate en étoit subitement parti, & qu'il avoit ramené ses pas vers ces contrées. Hélas ! peut-être est-il rentré dans ces murs, attiré par la nouvelle de la mort d'Alexandre ; peut-être a-t-il déjà revu mon indigne rivale ; peut-être se sont-ils enyvrés de plaisirs, en riant de mon amour & méditant les derniers coups, dont ils anéantiront mes tristes & dernières espérances. Elle périra, te dis-je, cette éternelle rivale ; & quand je ne trouverois aucune autre main que la mienne, quand cette même main devroit se plonger au fond de ses entrailles, je me délivrerai de mes terreurs, de mes supplices & de son existence détestée.

Et pensez-vous, Madame, replique Hézione, que son amant abhorrant une pareille preuve de votre amour, vous pardonne d'avoir égorgé sa maîtresse ? Qu'il me pardonne, repartit la Reine, c'est à quoi je m'arrête peu. Je veux que Statira périsse ; & je ne veux ensuite que posséder

Oroondate, le tenir dans ma puissance ; le voir, le combler de mes bienfaits, gémir, prier, pleurer à sa vue, & ne plus craindre qu'une autre femme se vante des dédains qu'il pourra me faire essuyer. Sans doute c'est un supplice que de n'être pas aimée. Mais si tu savois, Hézione, quel est celui de se représenter l'objet qu'on aime, préférant, favorisant une rivale, ah ! que tu justifierois bientôt le dessein de mon ame offensée. Je l'ai trop souffert, & je ne prétends plus, misérable fille de Darius, que ton fatal ascendant triomphe de mon amère destinée : tu me rendras ton amant en vomissant ton ame & ton amour à mes yeux.

Hélas ! Madame, lui dit encore Hézione, l'amour persécuté devient plus opiniâtre. La félicité de ces deux amans vous vengeroit & vous serviroit plus promptement que leurs douleurs. Une infidélité vous rendroit Oroondate ; la mort de Statira vous le ravira pour jamais. La mort éternise les amours malheureux. — Flatte mes fureurs, Hézione, replique impatiemment la Reine, & ne me parle point de combiner les intérêts de mon amour. Il a vieilli dans mon cœur, cet amour ter-

rible. Mon amour eſt mon génie : je ne veux rien entendre ni connoître que mon amour. Il me montre tout à craindre ſi je balance, tout à eſpérer ſi je me venge. Et quand je n'aurois que le ſang de ma rivale pour déſaltérer cet amour affamé ; contente de cet unique plaiſir, chère Hézione, plus paiſible & preſque conſolée, je me formerois une image de tous les autres. Mais tu te trompes, Hézione. Quand après la mort de ſa maîtreſſe, Oroondate ignorera la main qui l'aura frappée ; quand mon image ſans ceſſe repréſentée ne ſera plus repouſſée par une autre image ; quand il verra ma fortune, les grandeurs, les couronnes, les plaiſirs ; quand il ne verra, n'entendra, ne trouvera par-tout que Roxane amoureuſe, les reſtes d'un ſentiment inutile expireront bientôt dans ſon cœur ; & mon Héros, docile un jour, implorant le pardon de ſes rigueurs paſſées, élevera l'heureuſe Roxane au rôle qui lui appartenoit. Eh ! pourquoi ne m'aimeroit-il jamais ? ai-je moins d'attraits que la fille de Darius ? ai-je moins de gloire ? m'accuſera-t-il d'avoir eu moins d'amour ? L'amour triomphe tôt ou tard ; & je ſerai la plus belle, la plus tendre, la plus heu-

reuſe, dès que mon amant ſera ſéduit. Voilà mon eſpoir, chère Hézione ; mais ce n'eſt pas le ſeul auquel je m'attache : & ſi tu vois un jour Oroondate le plus grands des guerriers, époux de ta Souveraine, tu verras auſſi nos chaînes tomber ſur tous ces Chefs inſolens qui me bravent, l'Univers à nos pieds ; Oroondate & Roxane, aſſis ſur le même Trône, régler le ſort de tous, placés entre les Dieux & ce vil troupeau de mortels.

Roxane parloit avec tant de véhémence, qu'Hézione craignant qu'elle ne fût entendue, promena des regards curieux autour d'elle & découvrit ma tête, que je paſſois au travers des feuillages. Un cri perçant attira les Gardes avec plus de cent flambeaux. Je fus arrêté, viſité, interrogé : je répondis que j'étois un aventurier des troupes de Perdicas ; que j'avois ſuivi le Capitaine, & que je ne l'avois pas vu partir. Je me juſtifiois encore, lorſqu'un homme s'approcha & me dit : Toxaris, eſt-ce vous ? Charmé de trouver un ami dans un tel péril, je levai les yeux, & je reconnus l'infidèle Arbate. Je ne pouvois déſavouer mon nom. Je mentis avec hardieſſe : Oui, lui dis-je, c'eſt

moi qui cherche l'illustre Maître que nous avons servi, & qui me suis mêlé parmi les soldats volontaires pour en apprendre des nouvelles. Arbate s'approcha de l'oreille de Roxane. La Reine, après l'avoir entendu, me fit remettre sous la garde du traître, qui, tout en me vantant le service qu'il me rendoit, me promettant les secours de son amitié, & m'accablant de caresses, me conduisit dans une étroite prison. Je tremblai; mais ce n'étoit pas la mort que je craignois, c'étoit l'effet des horribles desseins de Roxane.

Après quelques jours d'incertitude, je vis avec surprise mon ami Loncate. Arbate l'avoit rencontré dans Babylone, & me l'amenoit pour compagnon de captivité. J'appris par Loncate, que le bruit de la mort des Princesses couroit sourdement & que tout le monde se livroit à l'indignation.

Je passe sur toutes les ruses, les brillantes promesses & les feints procédés par lesquels l'infidèle Arbate essaya de nous séduire. Il nous fit paroître devant Roxane. Nous eûmes besoin de fortifier notre courage, par le souvenir de sa cruauté,

pour demeurer insensibles au séduisant aspect que son réveil offrit à nos yeux. Cet enchanteur désordre qu'elle avoit sans doute médité, & ses paroles plus charmantes, nous confondirent : Amis, nous dit-elle, en dépit des soupçons que je puis concevoir, je vous crois vertueux, puisque vous appartenez au Prince Oroondate ; retournez auprès d'un Maître si cher, dites-lui que vous avez vu la femme la plus infortunée ; dites-lui que ma tendresse a redoublé pour lui en proportion de son ingratitude ; & qu'aussi-tôt qu'il voudra de l'Empire du monde, il n'aura qu'à me le faire entendre. Les circonstances vous rendent les passages périlleux. Je charge Arbate de vous conduire & de vous combler de mes bienfaits jusqu'aux lieux où vous rejoindrez le Prince de Scythie.

Je pénétrai dans l'artifice & je répondis aussi-tôt : Puissent les Dieux, Madame, & puisse notre Maître un jour acquitter nos cœurs reconnoissans ! Hélas ! nous ignorons le sort de ce Héros ; nous l'avons perdu depuis sa victoire sur Zopirion, & nous l'avons inutilement cherché dans toute l'Asie. Roxane me répondit avec

courroux : Eſclave, je fais grace à la fidélité ; mais je punis le menſonge. Vous ſuivîtes Oroondate à ſon départ de Scythie : quels lieux habite-t-il maintenant ? Nous perſiſtâmes à nier que nous le ſuſſions. Elle nous fit entendre que nous n'avions rien à craindre pour vous ; que la Princeſſe de Perſe n'étoit plus ; que ſon unique vœu étoit de remplacer une amante adorée : mais nous demeurâmes fermes dans la réſolution de nous taire.

Elle s'irrita, menaça & s'appaiſa pour nous renvoyer. Huit jours de bienfaits de ſa part & de réſiſtance de la nôtre s'écoulèrent. Arbate nous preſſoit, nous témoignoit une ſincère amitié, & la prouvoit par les confidences les plus délicates.

Roxane, nous dit-il un jour, a tout fait pour Oroondate ; c'eſt pour lui qu'elle a raſſemblé ſur elle toutes les faveurs de la fortune ; & ſi elle entra dans le lit d'Alexandre, ce fut pour s'élever à l'égalité, & paſſer plus aiſément à celui du héros qu'elle aimoit Peut-être même Alexandre n'eſt-il mort que parce qu'elle vouloit apporter des diadêmes à ſon ingrat. On admire encore la profonde ſcience de ſa conduite, & preſque tout

le monde la croit heureuse ; mais moi qui vois ses larmes, qui connois la blessure de son cœur & le tourment de ses pensées, je puis vous dire qu'il n'est point de femme plus insensée, plus malheureuse & plus foible au monde.

Vous avez entendu parler de Cassander, fils d'Antipater : Alexandre passant en Asie, laissa cet Antipater en Macédoine, pour la gouverner avec toutes les conquêtes de l'Europe. Son fils qui vient d'obtenir une part immense dans la succession du Conquérant, est amoureux de Roxane. C'est aujourd'hui le Capitaine le plus puissant & le plus capable de crimes, l'amant le plus furieux & le plus capable de lâchetés, sans talens du reste & sans honneur, un de ces hommes enfin qu'on ne peut mépriser sans les craindre. Roxane qui, dans la considération de ses intérêts, est forcée de le ménager, ne souffre sa présence qu'avec une extrême contrainte, & qu'avec horreur son amour éperdu.

Ce Cassander arriva dans l'armée quelque tems avant l'expédition des Indes. Il y figura d'abord avec importance, & son audace lui fit, du premier coup, éle-

ver ſes vues juſqu'à l'épouſe de ſon maître. Ce ne fut qu'à Paſergade qu'il offenſa l'oreille de Roxane par ſon premier ſoupir. Elle eût ſans doute puni ce ſoupir comme l'hommage d'un téméraire ou d'un inſenſé ; mais elle venoit d'apprendre qu'Alexandre avoit épouſé Statira, elle crut devoir modérer ſon indignation.

Cette nouvelle qu'elle avoit attendue, ne lui cauſa que le plaiſir de voir couronner une intrigue filée par elle-même, dans le deſſein de ravir au Prince des Scythes la Princeſſe de Perſe. Sa ſituation l'obligeoit à ſe cacher l'excès de ſa joie ; elle diſſimula donc, mais avec un art par lequel je fus preſque trompé moi-même. Caſſander la vit emportée par ſes fureurs, & la crut furieuſe : Madame, lui dit-il, outragée autant que vous l'êtes, vous ne devez ſonger qu'à la vengeance, & le moment eſt venu de vous ſervir de tout l'empire que vous avez ſur moi.—J'ignorois, lui répondit-elle, que j'euſſe cet empire : mais que feriez-vous ſi j'en uſois? — Tout, répondit-il? — Quoi! reprit la Reine, tout abſolument?—Oui, Madame. — Contre le rang, le ſexe, l'honneur?

l'honneur. — Oui, Madame, je ne connois de rang que le vôtre qu'on offense, de sexe que votre personne sacrée, d'honneur qu'à vous servir. Oui, belle Roxane, permettez-moi l'espoir, & j'étends ma promesse à vous venger contre tout l'univers. — La Reine ne répliqua rien.

Bientôt elle quitta Pasergade, & se rendit à Suze, où elle fit éclater sa fausse colère par des effets terribles : Cassander voulut encore profiter de ces momens qu'il croyoit si favorables par les mépris d'un époux ; mais soit que Roxane se défiât de son adresse, soit qu'elle eût d'autres pensées, ou soit qu'elle eût simplement horreur de ce qu'il proposoit, elle lui fit dire par Hézione, qu'elle se soucioit peu de rien changer à l'état des choses ; mais que si elle en formoit le vœu, elle n'auroit besoin que d'elle-même pour se réconcilier avec le Roi, en l'avertissant de l'audace & des desseins de son sujet. Roxane ne desiroit pas en effet de plus cruelle vengeance, que celle de voir sa rivale entre les bras d'Alexandre, & Oroondate offensé. Elle établissoit un projet sinistre sur les ressentimens de ce Prince ; elle préparoit des poignards &

des poisons : mais elle ignoroit encore si par un coup sanglant elle s'assureroit la possession du héros adoré. Jamais je ne la vis plus expressée & plus occupée de son amour : elle revint à Babylone, & me fit delà voler aux bords de l'Euxin.

J'étois dans l'armée d'Oroondate, au siège d'Orkilackia ; je ne pus approcher de sa tente, que le jour même où l'Eunuque Tireus y fut amené. Je le reconnus au milieu des soldats : je me doutai dès-lors que le fruit de mon voyage étoit perdu ; que l'Eunuque apportoit la même nouvelle & les mêmes propositions de la part de Statira. Je rêvois encore sur ce que j'avois à faire, lorsqu'on m'apprit qu'Oroondate, Araxe, & vous deux, aviez subitement abandonné l'armée : j'employai jusqu'à mes propres pierreries pour séduire un Pilote qui vous suivit avec rapidité ; je marchai sur vos traces jusqu'à Suze ; alors je vous perdis, & je rentrai dans Babylone pour être témoin des fureurs de Cassander. Ce malheureux Capitaine assiégeoit Roxane, & sembloit mendier à sa porte les mépris & les outrages. Il menaçoit, il revenoit implorer le pardon de ses emportemens, & menaçoit encore.

Il s'eſt permis tant d'imprécations contre la vie d'Alexandre, qu'un horrible ſoupçon le charge aujourd'hui d'un crime que je ne puis vous découvrir. Roxane ignore ou tait la vérité : mais elle a ſouffert que Caſſander rompît le frein du myſtère de ſa paſſion; il s'eſt impérieuſement déclaré pour elle dans toutes les aſſemblées; il a formé des brigues avec ſuccès : mais il eſt encore loin d'en être payé par le plus léger retour de reconnoiſſance. Tel eſt l'état des choſes, tel eſt l'état du cœur de Roxane. Dans cette conjoncture, l'intérêt de ſon amour & celui de ſon autorité la font également ſoupirer après ſon cher Oroondate.

Arbate, après nous avoir ainſi parlé, nous renouvella ſes inutiles prieres pour arracher notre ſecret. Nous perſiſtâmes à proteſter de notre ignorance. Quelques jours encore écoulés nous le ramenèrent, ſuivi de ſatellites & de bourreaux qui nous firent endurer des tortures inouies. Mais ce ne ſont pas des Scythes qu'il faut interroger par les tortures. Nous demeurâmes inébranlables ſous les inſtrumens cruels, & nous en ſortîmes tout briſés ſans avoir ouvert nos lèvres. Hier Roxane perdit

enfin ſon eſpoir avec ſa patience. Elle donna l'ordre de notre dernier ſupplice. On nous a conduit ce matin hors de Babylone. Jamais nous n'aurions revu notre généreux Maître, ſi le Ciel n'eût envoyé cette aimable Reine à notre ſecours.

Liſimachus prit la parole à la fin du récit de Toxaris : il repréſenta au Prince de Scythie, que Roxane, ſelon les apparences, ne mettroit point de terme à ſes perſécutions ; qu'elle découvriroit ſa retraite, & que l'amour de Caſſander pouvoit expoſer ſa vie. Chet Oroondate, ajouta-t-il, conſervez-vous à notre armée, & dérobez-vous à notre vigilance, en cachant encore votre nom trop fameux. J'y conſens, dit Oroondate. Je crains peu Roxane & Caſſander : hélas ! je ne crains que d'être détourné dans les ſervices que je veux rendre encore à mon infidèle.

Ptolomée reçut avis de la marche des troupes, & partit avec Eumene pour aller au-devant d'elles. On les fit camper dans la plaine qui s'étendoit entre les remparts de Babylone & la haute forêt. L'impatient Oroondate ne put demeurer dans ſon lit, d'où il voyoit par une fenêtre les armes étinceler & les lances ondoyer

sous le soleil. Il se fit transporter sous les tentes, & voulut que la maison champêtre fût réservée pour les Dames, qui s'empressèrent d'y recevoir la belle Apamie & la jeune Arsioné, les deux tendres épouses de Ptolomée & d'Eumène.

On tint conseil. L'ardent Lisimachus fut d'avis de commencer les hostilités sans perdre de temps : d'autres Chefs, plus prudens, conseillerent d'attendre le reste des troupes qui devoient arriver, tant de la Thémiscyre, que des autres Provinces. Le sentiment d'Oroondate l'emporta : Moi, dit-il, qui n'apportes dans cette querelle que ma seule épée, je ne dois aucun compte à l'Univers ; mais vous, Capitaines, vous avez des peuples, vous avez eu des amis ; vous allez combattre par vos peuples & contre vos amis. Toute guerre a besoin d'un fondement. Emparez-vous de la justice : & puisque vous armez pour la délivrance des filles de Darius, il faut d'abord sommer Perdicas de vous les rendre. S'il refuse, le Ciel & l'Univers seront pour nous.

Cléante, Ecuyer de Lisimachus, Licaste, Ecuyer de Ptolomée, furent envoyés à Babylone ; & dès qu'ils reparu-

rent : « Que nous apportez-vous? leur cria Lisimachus ». *La guerre*, répondirent-ils. Tous les Princes se levèrent & répétèrent *la guerre, la guerre*, en faisant briller l'acier de leurs épées.

Tous les jours qui suivirent furent employés aux préparatifs d'une bataille, à compléter les armures, à diviser les corps, à fortifier le camp, reconnoître des postes, & détacher des Coureurs. Quelques Cavaliers, en battant la plaine sur les bords du fleuve, arrêterent un jeune inconnu, que son air faisoit distinguer, & l'amenèrent sous le pavillon d'Oroondate, où Ptolomée l'interrogea. — Qui es-tu? lui dit-il : — Rien par moi-même, répondit le jeune homme. — Que cherchois-tu ? — Ce que mon Maître & moi nous perdîmes ces jours passés. — Quel est ton Maître ? — Le premier des Héros. — Quel est son nom ? — Arzace.

Ami, poursuivit Lisimachus, dis-nous par quelle circonstance le grand Arzace est aujourd'hui dans le parti des méchans? — J'ignore, dit l'Ecuyer, quels sont les méchans entre vous & vos ennemis. Mais rien n'est plus respectable que la raison de son choix. Arzace expiroit de dix blessures

profondes, que lui fit un inconnu ces jours derniers. Caſſander & Seleucus lui prodiguent aujourd'hui tous les ſoins des cœurs honnêtes & de la plus tendre hoſpitalité. Oroondate prit la parole : Jeune homme, dit-il, apprends-moi quel fut le jour de ce combat, & quelles armes portoit ton Maître? — Dix jours ſe ſont écoulés depuis ſon aventure. Les armes d'Arzace étoient brunes, ſon caſque ſans plumes, ſon cheval ſans caparaçon. Il avoit combattu Perdicas, & lui avoit pris une Dame charmante, qui ſortoit des mains d'une quinzaine de Cavaliers, qui la lui reprirent.

Jeune homme, replique Oroondate avec fureur, tu diras à ton Maître, que tu as vu l'ennemi dont il porte les bleſſures; que cet implacable ennemi ſe félicite de le ſavoir dans un parti déshonoré; que là, comme par-tout ailleurs, je lui porterai la mort ou la recevrai de lui; que nos haines ſeront éternelles, & que nos combats n'auront jamais de tréve ni de terme, que par la mort d'un de nous deux. — Quel eſt votre nom? dit l'Ecuyer avec fierté. — Va, pars, lui repli-

que Oroondate : c'eſt le dernier mot qu'entendra l'oreille de ton Maître.

Dès que l'Ecuyer eut paſſé le ſeuil de la tente : O grand homme ! pourſuivit le Prince de Scythie ; ô défenſeur de mon triſte pays ! faut-il que tu ſois l'ennemi de ton plus ſincère admirateur !

Une aventure, qui ſuivit preſqu'auſſitôt, ſuſpendit le chagrin qu'avoit cauſé la rencontre de l'Ecuyer d'Arzace : l'armée des Princes unis ſe groſſiſſoit ; on en faiſoit une revue, qui fut annoncée par des cris de joie & d'alliance, dont retentirent les rives de l'Euphrate : plus de mille étendards flottoient aux vents, & l'acier de mille armures, formoit un horiſon d'une lumiere éclatante, lorſqu'un guerrier vint porter le ravage aux extrémités du camp.

Ce guerrier, couvert d'armes noires, portoit pour ſa deviſe un cœur enflammé, que déchiroient des vautours. Il étoit courageux, mais impatient & ſuperbe, & il vivoit depuis long-temps dans un état de déſeſpoir. Aux premières queſtions qui lui furent faites, il ne répondit que par des coups de lance, & plus de vingt ſoldats qui s'oppoſoient à ſon paſſage, de-

meurèrent étendus & foulés par les pieds de son coursier. Le vieil Antigonus, Capitaine des Phrygiens; Cratère, Chef des fameuses Phalanges Macédoniennes; Menander, Phratapherne, Poliperchon, dix autres guerriers se présentèrent à la rencontre de l'inconnu, & mesurèrent la terre en frémissant de courroux. Le jeune Démétrius, l'aimable fils du vieil Antigonus frémit d'impatience, & brûle de venger la chûte de son père.

Jamais beauté nourrie loin des regards du soleil, n'eut des traits plus doux, un regard plus modeste & des graces plus séduisantes. Jamais berger sensible n'eut un cœur plus tendre; jamais héros n'eut un courage plus altier : mais les nuages de la douleur ont obscurci les beaux jours de son adolescence. Un poison vieillit dans ses veines, ternit l'éclat de ses beaux yeux, ternit les roses de ses joues, & ne lui laisse de tous ses charmes que la touchante empreinte de l'amour désolé. Une vaine image se joue de ses tendres pensées; la beauté qu'il aime brûle pour un autre que lui; & l'aimable guerrier ne fait que verser des larmes dans l'âge de la gloire & des plaisirs.

En ce moment son ardeur se réveille : il s'empare de la carrière, d'où l'avoit écarté l'empressement des autres Capitaines. Il aborde le terrible inconnu, &, levant sa visière : « Je rougis, lui dit-il, d'abuser de votre vaillance : mais rompons ces deux javelots seulement pour l'honneur de nos maîtresses ». Le guerrier farouche entend cette voie charmante, il regarde son aimable adversaire, puis il soupire : « Oh ! jeune homme, lui répond-il, sans doute que la beauté que tu sers est fidèle encore : un amant favorisé est un objet sacré pour moi. Je te révère, jeune homme ; va jouir de ta douce erreur, & tu reviendras te battre quand tu auras été trahi. Dis-moi seulement si cette armée est celle de Cassander & de Perdicas? Démétrius soupiroit : Non dit-il, & nous sommes leurs ennemis mortels. — Adieu donc, repliqua l'inconnu ; je me rends à Babylone. A la première mêlée vous me reconnoîtrez tous à mon enseigne des vautours. Il pique son cheval en disant ces mots, & laisse Démétrius confondu, aussi-bien que Lisimachus & Ptolomée qui accouroient pour le combattre à leur tour. Se peut-il, dit Lisimachus, que la

plus injuste cause rassemble des défenseurs, tels que le grand Arzace & ce brave étranger? Ah! Parisatis, Parisatis, que vous nous préparez de fatigue & peut-être d'ingratitude!

On acheva la revue des troupes : on s'assembla pour délibérer. Il fut question de savoir où étoient les Princesses. Le fidèle Araxe s'introduisit dans Babylone avec deux lettres. L'une étoit d'Oroondate, conçue en ces termes : « Oroondate à la Reine Statira, veuve d'Alexandre. *Il fut un temps où nous prononçâmes dans la main de votre frère Artaxerce les sermens, vous de m'aimer, & moi de vous servir jusqu'aux bornes de la vie. Ne vous offensez point si je me crois lié par ma parole, quand le lien de nos cœurs est brisé; & si je vais aujourd'hui chercher la mort pour vous.* L'autre lettre étoit de Lisimachus à l'innocente Parisatis.

Le vieil Antigonus prit ensuite la parole, & dit que ce n'étoit pas seulement pour la délivrance des filles de Darius, mais aussi pour la vengeance d'Alexandre qu'on alloit s'armer. Ce héros, poursuivit-il, a perdu la vie par l'effet terri-

ble d'un poiſon. En accuſant Perdicas & Roxane d'une protection coupable qu'ils accordent à l'empoiſonneur, je n'oſe les inculper. Mais le traitre, c'eſt l'homme le plus puiſſant parmi nos ennemis, le plus riche par les faveurs d'Alexandre, c'eſt Caſſander. Outre ſon amour dès long-temps publié pour Roxane, outre une averſion déclarée pour ſon maître, & des menaces hautement prononcées, j'ai dans ma tente deux Macédoniens qu'il envoya ſecrétement à la fontaine de Nonacris. Ils en rapportèrent de l'onde mortelle, & refuſèrent leur obéiſſance à l'ordre ſubſéquent de la verſer dans la coupe du Roi. Caſſander les fit charger de chaînes; & ſon frère Jolas, admis à l'emploi d'Echanſon, a conſommé le forfait. J'ai trouvé ces deux Macédoniens percés de coups par les ſatellites du ſcélérat, & je demande qu'on les interroge. Antigonus ceſſa de parler: tous les Chefs frémirent, & les deux Macédoniens furent interrogés.

Un manifeſte impoſant, ſimple, clair, & conçu dans un ſtyle fier & laconique par le grand Oroondate, inſtruiſit les troupes, les villes & les peu-

ples des justes motifs de la guerre : ensuite on décida que le commandement seroit alterné par six chefs, dont les noms mêlés dans un casque sortirent dans cet ordre : le Prince Oxiarte, frère de Darius, le sage Ptolomée, le brave Cratère, le hardi Lisimachus, le vieux Antigonus & Oroondate.

Mais on n'eut pas plutôt lu dans Babylone le manifeste des Princes ligués, qu'un détachement de huit cens chevaux sortit des murailles & parut menacer le camp. Le jeune Démétrius qui cherchoit les occasions de se distraire, & qui brûloit de se signaler par le premier coup d'épée, implora huit cens chevaux du brave Cratère qui commandoit. Il marche à l'ennemi : son cœur s'enfle & palpite à l'aspect de la gloire qu'il avoit oubliée. Il vole plein d'audace & de joie; il vole, hélas ! & le malheureux ignore ce que le Ciel lui réserve dans cette fatale journée. Il brise son javelot contre le Capitaine du détachement : c'étoit l'intrépide Léonatus, qui, n'ayant pu prévoir tant de force dans un bras si jeune, se laissa renverser de son courtier.

On se mêle : le combat s'anime; la

fortune favorise le tendre amant : la troupe de Léonatus se rapproche des murailles ; mais il la ramène en désespéré, renverse Tiridate à son tour, & cherche à rejoindre Démétrius. Cassander accourt à la tête d'un gros escadron : la redoutable Taleſtris vient balancer son secours par un escadron pareil ; & l'escarmouche devient une bataille. Au milieu de la mêlée, on voit voler l'ardent Démétrius ; il remplit toute la plaine de ses cris : il appelle un guerrier seul, un guerrier aux armes noires, qui porte par-tout l'épouvante & la mort.

Ce guerrier déjà si distingué par son enseigne des vautours, atteint le jeune Mazée à côté de son frère Cambise, & le fait tomber mort sur le sable. Le courroux, la douleur, la tendresse de Cambise suspendent ses résolutions. Le terrible inconnu le fixe d'un seul coup, & lui fait vomir son sang & sa vie sur le cadavre de son frère. Ah ! barbare ! s'écria Taleſtris en voyant ce coup inhumain, barbare ! Elle s'élance, elle joint cet adversaire contre qui elle soutenoit à peine l'égalité, lorsque le traître Cassander vient couper les jarrets de son cheval,

& fait passer le sien sur le corps de la guerrière. L'inconnu étoit superbe & farouche, mais généreux. Il relève l'Amazone sans la reconnoître, lui donne son propre cheval, sans lui parler, reprend celui d'Ophelte qu'il tue d'un coup d'épée, & rejoint sa troupe qui s'apprête à rentrer dans Babylone.

On ne voyoit plus sur la plaine que quelques duels épars, & les restes d'un combat expirant, lorsqu'un cavalier revient à la charge, fond sur Démétrius, & lui porte un coup débile qui résonne à peine contre son armure. Démétrius répond d'un coup terrible, perce la cuirasse, & retire son épée fumante du sein de ce foible adversaire, qui tombe en ouvrant les bras.

Mais le son d'une voix touchante s'échappe au travers de la grille de son casque : « O mort, dit-elle, que tu me » parois douce, & que je t'ai long-temps » implorée » ! Cette voix retentit sur le cœur de Démétrius : il abandonne à la fois son épée, son bouclier, son courtier, se jette sur le corps de cet ennemi, délace son casque d'une main égarée, & voit : « Ah ! grands Dieux ! s'écrie-t-il, que m'avez-vous fait faire ?

Il perd l'usage de sa voix après ces paroles, l'usage de sa vue après ce fatal aspect : il tombe inanimé, il tombe à côté de sa victime. Mais le Ciel qui se plaît à ses douleurs, le rappelle à la vie, & rouvre ses yeux sur la jeune beauté, dont le regard mourant cherche son œil alarmé, sur des joues délicates où les roses se flétrissent, sur des lèvres qui se décolorent & lui prononcent avec peine : « Ami, je te rends graces ». Hélas ! infortuné Démétrius, ne t'arrête point à cette vue qui doit te coûter tant de larmes. Ne cherche point sous cette cuirasse ensanglantée de nouveaux charmes qui feront ton éternel supplice. Mais que peut-il entendre dans le trouble de ses esprits, dans l'excès de son désespoir ?

Il a détaché la cuirasse : il tient sa bouche collée sur la blessure qu'il a fait innocemment : il en exprime le sang : il croit que de ses larmes brûlantes il en adoucira la douleur ; & cependant la jeune beauté, que ranime & console une pitié si tendre, tient ses regards attachés sur l'ennemi qu'elle ne reconnoît point encore. Défends-toi, lui dit-elle, ami, défends-toi de ton humanité : Je suis

indigne de tes larmes ; c'eſt trop m'honorer, que de m'accorder un ſeul ſoupir de la ſenſibilité.

Un triſte charme coule avec ſa voix mourante. L'amoureux guerrier ne peut ſoutenir ces ſons qui l'accablent. Il veut parler, & ne pouſſe que des ſanglots ; il veut ſecourir, & ne peut s'empêcher d'interrompre ſes ſoins pour ſanglotter plus amèrement. La belle Reine des Amazones, qui de loin avoit apperçu le cheval de Démétrius ſans maître, accourut & le joignit. En le voyant dans cette triſte occupation, elle lui demanda la cauſe de ſes douleurs : l'infortuné ne put lui faire entendre une parole. Elle jugea qu'un intérêt puiſſant l'attachoit à la beauté qu'il vouloit arracher au trépas.

Elle la fit placer ſur des boucliers que des ſoldats portèrent au camp. Démétrius ne ramaſſa ſon épée meurtrière que pour en faire voler les débris ſur la plaine : il ſuivit les guerriers, plongé dans un ſombre déſeſpoir. Aucune larme n'échappoit de ſes yeux, aucun ſoupir de ſa bouche ; il tenoit dans ſa main la cuiraſſe ſanglante de ſa malheureuſe victime : de temps en temps il appliquoit ſur ſa poi-

trine, & la couvroit de longs & douloureux baisers.

En arrivant au camp, le désolé jeune-homme ne reconnut point les amis qui venoient à sa rencontre & qui triomphoient de sa victoire. Il repoussa le noble baiser de son père, & ne fit entendre sa voix que pour appeller Amintas & Philippe, ses seuls amis & ses Dieux, s'ils sauvoient les jours de la beauté qu'il avoit assassinée. Tandis que ceux-ci visitoient la blessure mortelle, il se tenoit prosterné aux pieds de la belle inconnue : son avide regard étoit tendu vers la bouche des deux Médecins ; il tira son augure de leur visage sévère ; & les voyant garder un silence morne : Ah ! s'écria-t-il, je suis donc mort aussi. En disant ces mots, il alla prendre la main de cette femme, & la plaça sur son cœur : C'est ainsi, poursuivit-il, que je veux expirer.

Antigonus étoit l'ami le plus tendre de son fils : il se présenta devant lui, & du ton le plus sensible : Démétrius, lui dit-il, ô Démétrius ! veux-tu faire mourir aussi ton vieux père ? Quelle est la source d'un tel désespoir ? Quelle est cette femme ? Un coup affreux, lui répond le

jeune guerrier, d'une voix sombre & sinistre, un coup que toute la justice des Dieux ne peut assez punir, est parti de ma main exécrable. C'est moi qui l'ai tuée ; c'est moi qui l'aimois ; c'est moi que vous devez égorger, s'il reste quelque pitié dans vos cœurs.

Il ouvrit les yeux en achevant ces mots ; il essaya de se saisir d'une épée. Son père le prit dans ses bras : Mon fils, lui dit-il, mon fils, quels sont donc ces transports, & quelle est cette beauté ? — Impitoyables Dieux ! réplique Démétrius, vous m'avez donc fait naître pour être un abominable assassin ? l'assassin d'une femme, & l'assassin de la beauté que j'adore ? Vous ne la reconnoissez point, poursuivit-il, en s'adressant à tous les guerriers présens à cette scène ; vous ne méritez pas de la connoître, vous l'avez outragée, vous l'avez chassée de votre camp, près d'Edesse aux bords du Gange. C'est la femme de Spitamène ; c'est la plus innocente & la plus malheureuses des beautés.

Tous les guerriers frémirent au souvenir d'une femme adultère, qui, disoit-on, avoit apporté aux pieds d'Ale-

xandre la tête de son époux. Démétrius vit tous les yeux se détourner avec horreur. Il le vit avec une rage qu'il ne put contenir, & qu'il fit éclater en ces termes :

HISTOIRE DE DÉMÉTRIUS *ET D'HERMIONE.*

NON, vous n'avez point mérité de la connoître, vous qui ne fûtes jamais de dignes guerriers ; vous, hommes féroces, qui pouvez mépriser le charme de la beauté, qui ne lui pardonnez point un cœur sensible, & qui la croyez sujette de vos loix barbares & de vos tyranniques opinions. C'est à moi de la venger, à moi de lui rendre sa renommée injustement flétrie, à moi de vous faire rougir tous, & de vous défier tous pour le soutien de son innocence & de sa vertu.

Non, ma chère Hermione, tu ne descendras point dans la tombe avec un nom déshonoré parmi les mortels ; &

l'amant que tu dédaignas, ce tendre amant qui veut accompagner ton ombre chérie, te vengera des mépris d'Alexandre & de l'opinion qui poursuivit ta triste vie.

Guerriers qui m'entendez, amis ou ennemis, vous voyez sur ce lit de mort la Princesse des peuples qui, de toute antiquité, conservent les bords de la mer Caspienne; vous voyez la fille de Cradate qui fut si cher à Darius, & qui vint long-temps après la mort de son Monarque légitime se soumettre aux armes d'Alexandre : il vint avec toute sa déplorable famille. Il demeura quelques jours dans notre armée : Alexandre lui donna le gouvernement de Maracande; il partit, il emmena sa fille Hermione : hélas ! pourquoi l'avoit-il amenée ?

O mes amis, j'étois encore enfant; je n'avois éprouvé que des sentimens de crainte ou de respect à l'aspect de la beauté. Mais quand je vis Hermione aux pieds d'Alexandre, je reçus le premier trait de l'amour. Elle ne me parut qu'un enfant comme moi : je ne songeai point à lui plaire : je sentis que je l'aimois, & je ne désirai que de l'aimer toujours. Je

m'irritai contre ce Roi superbe qui la laissoit prosternée devant lui; je sentois mes genoux fléchir devant elle; j'embrassois de mes yeux cette taille divine que vous avez vue. Jamais vos yeux n'en ont embrassé de plus petite, il est vrai, mais aussi jamais de plus droite, de plus flexible & d'une forme plus agréable. Vous n'avez point admiré de tête plus belle sur une taille aussi charmante, ni plus de fleurs, de graces naïves & de timide modestie sur le visage d'aucune autre beauté.

Je frémissois d'impatience de la voir toujours dans la même posture d'humilité: je pris le bras de Philotas: Regarde-la, lui dis-je: ne diroit-on pas qu'Alexandre la dédaigne, & qu'elle adore Alexandre? Je ne disois que trop vrai: la belle Hermione avoit quinze ans; ses grands yeux bleus, ces yeux maintenant si ternis & si tendres alors, si bien couronnés d'un hardi sourcil noir, si richement parés des plus longs cils, se tournèrent de notre côté: je crus que le suave palais de l'Olympe s'ouvroit à ma vue enchantée, & que la Déesse même de la beauté me favorisoit de son regard céleste. Que ce moment me fit éprouver

de délices jusqu'alors ignorées ! mais que son regard dura peu ! que mon bonheur s'enfuit rapidement ! & que de tristes orages succédèrent à cet éclair de plaisir !

En détournant sa vue, elle emporta mon repos ; je fixai la mienne sur la terre, & je ne pouvois assez me redire à moi-même : qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! que n'ai-je plus d'années ou plus de gloire ! ou que ne suis-je assez hardi pour aller mourir à cette heure même en attachant mes lèvres sur ses pieds ! Je ramenai bientôt mes regards avides, humides, alarmés sur tous ceux qui l'environnoient. Je commençai d'aimer son vieux père, ses femmes, ses esclaves. J'entendis qu'on l'appelloit Hermione : le nom d'Hermione s'imprima dans ma pensée pour ne s'en effacer jamais, pour l'occuper & la désoler toujours. A peine se fut-elle éloignée, que je me plongeai dans le souvenir de tous ses charmes ; & je ne trouvai plus que de l'amertume aux lieux où je venois d'éprouver tant de douceur.

Déjà je regardois Hermione comme l'amante qui me devoit toute sa tendresse : je lui reprochois de m'avoir abandonné, sans daigner me faire entendre sa voix,

ſans me donner un coup-d'œil conſolant, ſans m'apprendre qu'elle m'avoit au moins entendu. Le Roi étoit ſorti de ſa tente : je me plaçois dans les pas qu'Hermione avoit formés ; je me proſternois dans ſa même attitude : j'attachai plus de mille fois mes lèvres à la terre que ſes genoux charmans avoient conſacrée ; mon cœur inſenſé palpitoit dans mon ſein, & je ne ſavois encore ce qui le faiſoit ainſi palpiter.

Hermione étoit née pour moi ſans doute : je ne vis plus de beautés depuis que je l'eus vue. Je ne pus tranſporter à d'autres le ſentiment qu'elle avoit fait naître. Je paſſai toutes mes heures à m'attriſter, ſoupirer, brûler, ſouffrir, déteſtant celles qui m'appelloient aux armes, déteſtant les nuits, & béniſſant l'aimable aurore qui me tiroit de notre tente pour me conduire à celle de Philotas, voiſine de la tente fortunée où repoſoit ma belle Hermione. Je m'attachai à ſuivre les pas du vertueux Cradate, à chercher les occaſions de lui parler, de me faire connoître, & de mériter ſon eſtime. Mais vous penſez bien qu'un ſi jeune guerrier que moi, ne pouvoit être admis dans ſa familiarité.

familiarité. Cependant mon amour croiſſoit par des progrès terribles : je ne me ſéparois plus de mon ami Philotas : je l'interrogeois ſans ceſſe. Je comparois le déplorable état de mon cœur aux ſentimens qu'il me diſoit avoir éprouvés : j'y trouvois une énorme différence : je ne prévoyois plus de bornes à mes douleurs. J'appris de lui quelques moyens de ſéduction innocente : je les employai pour m'ouvrir des chemins juſques à ma chère Hermione. Tout me manqua, & je manquai bientôt à tout, moi-même.

J'avois paſſé plus de dix jours hors de la tente de mon père ; je n'y revenois enſuite que rarement, & toujours dans la nuit avancée. Ma mere, que ſes tendres inquiétudes faiſoient veiller ſans ceſſe, me vint ſurprendre un ſoir, ſur la couche que je baignois de mes larmes. Elle m'embraſſa : elle pleura ; elle me dit : O mon fils, pourquoi pleurez-vous? Je vous pardonne l'oubli que vous avez fait de ma tendreſſe & de mes douleurs maternelles : votre père vous pardonne votre ingratitude. Nous ſoupçonnons que vous avez de ſecretes afflictions : mon fils, il faut nous les confier. Quels amis trou-

verez-vous dans l'armée pour vous consoler mieux que nous, & mieux remédier à vos peines? Lève ta tête, mon enfant : regarde-moi ; parle à ce cœur que tu désoles. Je suis ta mère, Démétrius : je t'ai porté neuf mois dans mes entrailles ; je t'ai aimé quinze ans ; pourquoi ne m'aimes-tu pas à ton tour ?

J'entendis ces paroles de sa bouche révérée : je collai mes lèvres à ses mains : je ne puis vous exprimer ce que je souffrois alors ; mais l'amour avoit dénaturé mon cœur. Je mentis à ma mère, & je la chassai bientôt loin de mon lit avec une dureté barbare. Tel étoit le caractère de ce tendre amour, né du regard le plus tendre. Il repoussoit avec un soin jaloux tous les autres sentimens de mon cœur, rassembloit toutes mes pensées dans la seule pensée d'Hermione, tous mes parens, tous mes amis dans la seule Hermione, tous mes devoirs dans l'intérêt de plaire à la seule Hermione.

Amis, hélas ! c'est mon histoire que je vous raconte, & non la sienne. Dans ce même tems où l'infortuné dont vous voyez les larmes, se consumoit en vains desirs, Hermione se consumoit dans de

vains desirs aussi. Alexandre renvoya Cradate à son gouvernement de Maracande : mon désespoir alors ne fut égalé que par le désespoir de la trop sensible Hermione.

Elle aimoit, l'innocente beauté : tous les feux de l'amour & ses vains songes dévoroient son cœur & absorboient son ame insensée. Elle avoit entendu la voix de la renommée sur Alexandre : elle avoit reçu dans son ardente imagination, l'image de ce héros, plus grande & plus parfaite encore qu'on ne la vantoit à son oreille ; & notre insensible Monarque triomphoit, sans le savoir, du cœur le plus précieux, en même tems qu'il triomphoit de l'univers.

Cent fois j'avois béni le jour où Cradate étoit venu dans notre armée : combien de fois je le maudis, quand je sus qu'il n'y étoit arrivé que pour consommer mon malheur! La vue d'Alexandre acheva de décider son ascendant sur Hermione, & le rendit aussi terrible que l'étoit le sien sur moi. Elle ne lui vit que des beautés, des graces, des vertus : elle se crut aussi dans les cieux, tant qu'elle fut aux genoux de son superbe amant : Ah ! malheureuse, ah ! fille trop innocente, à qui

s'adreſſoient tes timides vœux ! à quel barbare offrois-tu ce cœur ſi pur & ſi tendre, au moment où le cœur qui méritoit le mieux de s'unir au tien, gémiſſoit à tes côtés ! Quel retour eſpérois-tu d'un mortel farouche qui ſubjuguoit la beauté, mais ne ſoupiroit jamais pour elle ? qui mettoit de l'orgueil dans ſes frivoles amours, mais jamais une douce émotion de ſes entrailles ? & qui ne connut le plaiſir d'aimer que par l'affreux ſentiment de la nature corrompue ?

Mais Hermione ne connoiſſoit en lui que le Monarque, maître de tous les Monarques du monde, le héros que le monde admiroit avec terreur, l'heureux guerrier que la fortune favoriſoit comme une mère ou comme une maîtreſſe ; & l'infortunée ſe livroit à ſon amour, moins par la ſéduction d'un doux eſpoir, que par l'abſence de la raiſon, & peut-être même par l'abſence de tout eſpoir. Elle emporta ſon adorable idée à Maracande, & me laiſſa ſon image plus adorable en partant.

Que je me ſentis orphelin pendant cette abſence ! Que d'amers regrets me punirent de ma nègligente timidité, &

que je me reprochai de n'avoir pas sollicité du moins l'aveu de son indifférence pour moi ! J'eusse été plus tranquille peut-être ; & mon ame désabusée reposant dans sa seule douleur, n'eût pas été déchirée par les tourmens de la crainte de l'espoir, & des cruelles incertitudes. Je passe sur une année de tristesse profonde : j'arrive à l'époque fatale, où nous allâmes assiéger Spitamène dans Maracande.

Ce ne fut que sur la route que j'appris ce que toute l'armée savoit, c'est-à-dire, que Cradate avoit été assassiné par Spitamène. L'espoir entra dans mon ame avec cette nouvelle ; je voulus me faire un mérite de voler au secours d'Hermione que je supposois abandonnée, & dont j'ignorois encore la folle passion : je ne pus résister à ce desir : je m'écartai de nos étendards, je m'enfonçai dans des vallées, des forêts & des routes inconnues : je parvins sous les murailles de Maracande. Exécrables murailles, que ne fûtes vous englouties avant mon arrivée, avant le forfait que j'appris alors, avant de te trouver, ô ma chère Hermione, dans les bras du plus barbare des époux!

O mes amis, prenez pitié de ma douleur qui se renouvelle avec ce triste souvenir : ah ! si vous avez aimé, vous savez s'il en coûte de se voir ravir le plus doux objet, le premier objet de ses premiers desirs. Les Dieux, dit-on, chérissent davantage le champ dont on leur offrit les prémices ! J'aimois Hermione avec le même sentiment qui flatte le cœur jaloux des divinités.

Spitamène fut peut-être le premier de tous les Capitaines. Il a fait des prodiges avec une poignée d'hommes ; mais il étoit de ces mortels qui ne font rien sans leurs vices, leur audace, & sans le mépris de toutes les loix : il fut aussi le plus coupable, le plus féroce, & le plus sanguinaire de tous les mortels. Il trahit Darius & l'assassina avec Bessus & Nabarzane ; il trahit Bessus & le livra chargé de chaînes à Alexandre : il trahit Alexandre & lui déroba les Dahes & les Bactriens avec lesquels il s'enfuit à Maracande. Arrivé là, il supposa qu'une expédition lui étoit confiée : il introduisit dans la Ville la plus grande partie de ses troupes, & ne laissa dehors que celles qui devoient intercepter la communication des ordres

d'Alexandre. Il trompa Cradate, qui le crut dans la plus haute faveur, & le reçut dans sa maison. Il vit Hermione : ah ! que la beauté ne peut-elle, par un effet pareil à celui de la Gorgonne, frapper de terreur & de stupidité les cœurs pervers ! il n'eût point pris d'amour à cette vue céleste ; il n'eût pas reçu le trait inévitable qui partoit des yeux d'Hermione, & qui ne devoit frapper que des cœurs honnêtes & sensibles.

Cradate ouvrit l'oreille aux propositions qu'il lui fit entendre. En vain la triste Hermione invoqua l'image de son Alexandre ; en vain elle pleura & tenta de fléchir son père, elle subit le joug, & les furies éclairèrent cette abominable alliance de leurs torches infernales.

Huit jours s'étoient écoulés depuis la consommation du crime : Spitamène triomphoit des charmes de la plus innocente, de la plus douce, de la plus belle, de la plus sensible des créatures, lorsque, rassemblant sa nouvelle famille, il déclara ce qu'il étoit, ce qu'il entreprenoit, ce qu'il espéroit de sa rebellion. Représentez-vous la surprise, le trouble, les regrets d'une famille honnête qui se voyoit

déshonorée par son imprudence. Le vertueux Cradate leva sur Spitamène ce regard puissant des vieillards, qui devroit foudroyer un coupable, & lui répondit : Spitamène, vous êtes un insensé : je reprends ma fille & vous pardonne. Puisse Alexandre vous pardonner de même ! — Vieillard, lui répond le traître, je n'ai jamais pardonné & ne veux jamais l'être. Voilà ta fille : je vais te la rendre si tu la veux ; mais comme je l'aime, je veux te la rendre au bout de cette épée. Cradate, poursuivit il, il faut mourir, ou favoriser mes desseins. Ma tête est engagée avec deux mille autres : je ne connois que des soldats pour parens & pour amis, & pour ennemis tout ce qui ne me sert point : il faut mourir, Cradate.

Un reste de noble sang bouillonna dans les veines de Cradate : il porta la main sur la garde de son épée : Spitamène n'attendit pas à la voir briller dans sa main débile, il lui passa la sienne au travers du corps, & le poussant d'un pied superbe, il le fit tomber sur les genoux de sa fille, où il expira. Que cet exemple, dit-il à Hermione, vous apprenne à me respecter. La malheureuse

épouse ne l'entendit point : elle demeuroit évanouie sous le cadavre de son père. Ses deux jeunes frères accoururent, mais ils n'arrivèrent point ; les soldats, dont Spitamène avoit rempli la maison les égorgèrent sur le seuil de l'appartement ; &, dans la journée de cet horrible assassinat, les rebelles se fatiguèrent à piller, brûler, tuer dans Maracande, & à s'assurer la garnison de cette citadelle importante.

Ce fut ainsi qu'un barbare établit ses titres à la possession de ma maîtresse ; ce fut ainsi qu'une impitoyable destinée préluda contre elle & contre moi. Grands Dieux ! que faisois je alors, & quel tems je perdois à me désoler dans notre armée ! Le lendemain, Spitamène osa se présenter aux regards de son épouse : il la retrouva couchée sur la place de l'assassinat, la face déchirée, ses beaux cheveux arrachés, baisant le sang de son père figé sur ses vêtemens, poussant des cris, demandant la mort, implorant le même bras sanguinaire, & tendant son jeune sein pour en recevoir le coup. On dit que le monstre s'attendrit en la voyant ainsi égarée de tous ses esprits, transportée hors de tous ses

sens & dans une démence convulsive : Hermione, lui dit-il, je pardonne à ta douleur : mais pense que j'ai dû faire ce que j'ai fait ; & souviens toi, que si Cradate fut ton père, Spitamène est ton époux ; que le lien de l'hymen dénoue tous les autres liens ; qu'en entrant dans ma couche, le monde s'est fermé sur toi, & que tu ne peux conserver un sentiment de la nature qui ne soit une trahison contre mon amour, un viol de tes devoirs envers moi. Tu n'as plus d'intérêts que les miens : si je hais, tu dois haïr : si je commande, tu me dois ton obéissance : si j'entreprends, tu me dois ton approbation : si je me rends criminel, l'hymen te fait ma complice, & je ne puis être criminel pour toi. Ne m'offense donc plus par tes larmes, & songe que ce n'est pas moi qui fis les loix de l'hymen.

Puisse la beauté volage & capricieuse ; puisse le cœur facile aux séductions ; puissent toutes les ames assez timides & lâches pour céder à la violence ; puissent toutes celles qui s'engageront sans amour, éprouver la même tyrannie, entendre le même langage, & venger par leurs larmes éternelles l'amour qui gémit dans le

cœur de l'amant plus digne qu'elles ont trahi ou méprisé ! Mais, que dis-je ? hélas ! & comment puis je, sans te pardonner, ô beauté malheureuse ! soutenir l'idée des peines que tu souffris alors, de la peine affreuse de porter l'image de ton Alexandre dans ta pensée, & d'avoir un époux devant tes yeux ; d'offrir tous tes vœux à ton amant, de l'appeller dans ta douleur, & de prodiguer les plaisirs à celui que ton cœur repoussoit ; & qu'avec un tourment plus insupportable, ton timide cœur se reprochoit de haïr ?

Telle étoit la situation de l'objet que j'adorois. Quoiqu'Hermione eût épousé Spitamène sans penchant ; quoiqu'elle eût des droits pour le haïr & se venger, elle craignoit de l'irriter, d'être coupable envers l'hymen ; elle s'efforçoit de repousser l'idée consolante d'Alexandre, & de plaire au barbare par tous les soins, les soumissions attentives & les tendres complaisances d'un esclave qui eût adoré son maître. Elle étoit prisonnière dans sa propre maison, & n'avoit pour la servir que sa nourrice & un eunuque fidèle. Elle vécut une année dans cet esclavage ; & ce fut dans cette circonstance que j'ar-

rival dans Maracande, où je m'introduisis sous les vêtemens d'une esclave : je pris l'asyle le plus humble & le plus voisin d'Hermione; & quand nos troupes arrivèrent sous les murailles, j'étois déjà dans la maison de ma maîtresse. Je l'avois vue & j'avois entendu sa belle bouche me commander. J'appartenois à Théano, sa fidèle nourrice : celle-ci m'avoit tout appris ; j'espérois tout : je la trouvois si tendre pour sa maîtresse, que j'allois me découvrir & l'intéresser à sa vengeance, lorsqu'un incident nous en évita la peine & les périls.

Hermione n'avoit pu chasser de son ame le souvenir d'Alexandre. Au bruit de son approche, la douce espérance ramena quelque sérénité sur son visage, & plus de trouble que jamais dans son cœur. C'étoit l'effet naturel d'une comparaison qu'elle ne pouvoit s'empêcher de faire entre Spitamène & le Monarque, entre l'ennemi & l'amant, entre le vice & la vertu. Noblement échauffée par les glorieuses images qu'elle se formoit, elle s'éleva sur un reste de scrupule, & ne vit plus ni honte, ni péril à tenter les moyens de sa délivrance. Toute main lui

eût été chère ; mais la main de son amant lui parut préférable ; & ce fut cette main céleste qu'elle voulut implorer. Théano lui diminua la faute de cette préférence, & l'imprudente Hermione, dans l'espoir de se délivrer peut-être, & des tourmens de son hymen, & des peines de son amour, écrivit à Alexandre pour implorer son assistance en faveur de la fille d'un guerrier vénérable assassiné pour son service. « Si le nom d'épouse de Spitamène vous est odieux, écrivoit-elle, » celui de fille de Cradate doit mériter » votre compassion. Je suis loin d'implorer par le sang du père votre justice contre l'époux : je ne demande » que la liberté qui m'est ravie, mais » non pas celle que vous m'avez fait » perdre ; & je serai trop heureuse si le » grand Alexandre me permet de traîner » son aimable joug à sa suite, pendant » tout le reste de ma vie ».

Telle fut la lettre fatale que Théano remit aux mains de son fils, & qu'Hermione regretta dès qu'elle l'eut remise aux mains de Théano. Voilà tous les forfaits d'Hermione, Seigneurs, les voilà tous renfermés dans ces paroles, dictées

par la douleur & par l'impétueuse nécessité : elle frémissoit dans le doute & l'attente. Le jour s'étoit écoulé, Théano la rassuroit, & commençoit néanmoins à craindre pour son fils, lorsqu'elles virent entrer le barbare Spitamène, l'œil menaçant & le visage tranquille, tenant d'une main la lettre déployée. & de l'autre la tête sanglante du messager qui la portoit. Il s'approcha des deux femmes qui unissoient leurs poitrines plongées dans un état de stupéfaction profonde : il présenta aux yeux de son épouse cette tête qu'il tenoit par les cheveux ; il la présenta de même aux yeux de la déplorable mère ; & voyant qu'elle tomboit sur la terre & détournoit son visage glacé d'horreur, il appliqua plusieurs fois cette tête encore fumante à ses lèvres maternelles ; & par la plus attroce vengeance : « Ingrate mère, dit-il avec » une ironie terrible, tu ne veux pas » reconnoître ton enfant ? mère insen- » sible ! reçois au moins ce dernier baiser » de ton enfant ! »

En même tems il présenta la lettre à son épouse, dont tout le sang s'étoit rassemblé de l'extrémité de ses veines dans

son cœur : Et vous aussi, vous êtes ingrate, lui dit-il, vous ne me remerciez point du message que je vous apporte, & qui sauve votre honneur. Vous ne me louez point du prix que j'accorde aux infames qui servent les épouses adultères, ces épouses habiles qui assouvissent en un même coup leur haine & leur amour, en livrant à la fois la vie de leur époux & le trésor de leur chasteté. Ce n'est pas vous dont je veux parler, timide & chaste Hermione : vous avez l'ame trop belle pour implorer un ennemi qui vous méprise ; qui veut bien d'une fille sans honneur, mais non d'une femme sans foi ; qui profite bien des trahisons, mais qui punit les traîtres ; qui recherchera bien une beauté, mais qui ne veut pas en être recherché. Non, ma chère Hermione, ce n'est pas vous, & je vous laisse votre vie : oui, fidelle Hermione, vous vivrez pour moi, pour moi seul ; & si je succombe sous la fortune d'Alexandre, je suis certain que vous m'accompagnerez au tombeau.

Tandis qu'il prononçoit ces paroles, l'infortunée mère étendue sur la terre, avoit repris la tête de son fils dans ses

mains, & se rougissoit le visage du sang qui en ruisseloit, sans pouvoir pousser un cri, verser une larme ni rouvrir ses paupières. Quand le tems eut ranimé cette sourde douleur & embrasé dans son ame l'ardent sentiment de la vengeance, elle me fit part de son dessein, me demanda mon bras, & me dit : On ne peut me consoler ni me rendre mon fils ; mais on peut me donner encore un plaisir, celui de tenir dans mes mains la tête de son meurtrier : je ne veux plus qu'il entre dans le lit de sa malheureuse épouse sans y laisser cette tête abominable ; & je ne veux plus qu'il respire une heure sans avoir un glaive suspendu sur sa tête. Alors je fis éclater mon horreur pour un crime ; je lui découvris mon rang & mon amour. Si tu es un esclave, obéis, me repliqua-t-elle ; si tu es un guerrier, venge-nous : si tu es un amant, venge-toi.

Elle ne me permit plus de la quitter. Ce jour, Spitamène étoit sorti de la ville pour aller combattre : nous montâmes au haut d'une tour d'où vous vîmes nos troupes avancer contre les rebelles. Hermione n'eut pas plutôt vu la poussière

s'élever sous les pieds de nos chevaux, qu'elle fut prête à s'évanouir sur le sein de sa nourrice : Chère Théano, dit-elle, ne sont-ce pas les pas de son courtier ? N'est il pas là notre ennemi charmant ? n'est-ce pas la lueur de son armure qui vient de frapper mes yeux obscurcis ? Je ne puis arrêter mon cœur, Théano, voyez comme il palpite, comme il s'élance parmi cette poussière, parmi ces rayons de lumière éclatante.

Il est-là, le vainqueur du monde & de l'heureuse Hermione ; il est-là, celui que mes timides lèvres ont tant imploré : c'est-là, que ses Capitaines, les Princes, les Rois, tous les Héros de l'univers l'environnent ; c'est-là, qu'il fait entendre les fiers accents de sa voix, qu'il se fait obéir d'un regard, qu'il dit : « Je veux vaincre, & que la victoire vient s'arrêter ; mais hélas ! ma chère Théano, c'est-là, qu'il ne m'entend point, & qu'il ne pense point à la triste Hermione, qui soupire après lui.

Ah ! Dieux ! j'entendois ces paroles prononcées par le cœur même bien plutôt que par les lèvres : j'adorois cette voix si tendre, cet accent si rempli d'amour,

cette ame si simple, cette passion si constante; j'adorois tout ce qui faisoit mon supplice, & je ne pouvois ni modérer les transports de ma joie, ni fixer les larmes de ma douleur.

Nous vîmes bientôt la poussière d'abord élevée en deux nuages, ne former qu'un nuage plus épais, & nous dérober la vue de l'une & de l'autre armée. Une heure se passa toute entière sans que nous puissions rien distinguer, sinon quelques reflets des armures de temps en temps, & quelques chevaux qui s'échappoient de ce gros nuage & fuyoient sur la plaine sans cavaliers.

Tous les nuages rassemblés des bords de l'horison couvrirent le firmament & menacèrent d'un épouvantable orage : nous vîmes l'infidèle Spitamène revenir à toute bride vers les murailles avec sa troupe en désordre, nos Macédoniens le talonner, & s'arrêter ensuite aux bords des retranchemens, trop forts & trop nombreux pour être légérement emportés.

Hermione ne songea point que son époux rentroit dans la ville : ses yeux, ses soupirs, pressés, & toute son ame comme enchantée se fixoit sur un seul

endroit, sur un Cavalier dont l'armure brilloit d'un plus riche éclat, que suivoit une foule de Guerriers, qui portoit un panache de plumes blanches flottantes, & qui faisoit voler son cheval à la vue des retranchemens : elle trembloit sur ses genoux débiles, & ses mains se croisoient sur sa poitrine dans l'attitude de la plus humble adoration. Son cœur, disoit-elle à Théano, tressailloit, par un instinct miraculeux, aux approches de son maître : voyez, Théano, si ce n'est pas un digne fils du souverain des Dieux! voyez quelle incomparable majesté siège sur ce front divin qu'il hausse vers nous! voyez-vous sa main qu'il avance vers nos remparts : elle se pose sur mon cœur cette main victorieuse ; elle le presse, elle le fait fondre dans mon sein. Ah! grand Alexandre, puissé-je te voir maître de cette ville aussi bien que du cœur d'Hermione!

Je ne sais si le cruel Spitamène entendit ces paroles, mais il parut aussi-tôt sur le haut de la tour où nous étions. Théano, qui ne le voyoit plus qu'avec horreur & ne le craignoit plus, lui dit en le voyant : Eh bien, Spitamène

as-tu senti le premier éclat des foudres? il ne sera pas le dernier : tes crimes en ont trop amassé sur ta tête, & les vœux de ton épouse & les miens exaucés te feront tomber sous les pieds du cheval d'Alexandre. Le barbare encore furieux de sa défaite ne s'arrête point aux paroles de Théano, il s'approche de sa femme, il saisit ma chère Hermione par ses beaux cheveux, & lui tournant le visage du côté de l'ennemi : « Regarde-là, dit il, avec la voix du tigre altéré, c'est-là que s'élève la tente de ton amant; c'est-là que ton bel Alexandre doit dormir; c'est-là que dans cette nuit même tu viendras le voir : c'est de cette chaste main, poursuivit il, en secouant celle d'Hermione avec violence, de cette chaste main qu'Alexandre recevra la mort; & ce sera de la mienne qu'Hermione expirera sur le cadavre d'Alexandre. Un même tombeau vous unira; & la tente de mon ennemi, embrasée par tes mains infidelles, sera votre sépulcre, à jamais mémorable aux tendres amans.

Le jour s'éteint, poursuivit-il, le ciel insulte à mon courage & la fortune m'abandonne; je dédaigne de la rame-

ner, & je m'abandonne aussi. Cet orage, cette nuit, cette obscurité funèbre favoriseront le dernier dessein de mon ame offensée. Noires ténèbres dont le firmament s'est tendu, sinistre murmure des tonnerres, pesantes nuées, redoublez, grondez, fondez-vous en sources de sang & de feux : votre horreur m'enchante. Que cette nuit doit être belle pour toi, Hermione, & pour Spitamène ! Hermione ira dans les bras de son amant, & Spitamène avalera le sang des vengeances.

En achevant ces mots, il entortilla son bras de la longue & céleste chevelure d'Hermione, & dans un mouvement de son atroce fureur, il la traîna sur la pierre en insultant à ses cris. Mais j'étois-là. Grands Dieux ! quel mortel eût pu voir sans frémir cet excès d'outrage & de barbarie ! J'arrachai le poignard de l'Eunuque. Spitamène, qui ne m'avoit point apperçu d'abord, demanda qui j'étois ? « C'est trop de curiosité pour un homme mort, & tu l'es, lui dis-je en m'élançant sur son bras, en lui plongeant le fer, & le lui replongeant jusqu'au fond de son cœur barbare.

Amis, le croirez-vous de cette femme

que votre opinion déshonore? Elle pouſſa des cris, elle implora du ſecours, & ſe jetta ſur le corps ſanglant de ſon époux, comme ſi elle eût perdu l'amant le plus tendre; & moi, qui n'avoit que ce dernier inſtant pour me déclarer, je frémiſſois en me préparant à lui parler d'amour ſur le corps de ſon époux expirant de ma main, & à la vue des tentes de ſon objet adoré. Je ne trouvai point aſſez de forces pour le faire; je me mis aux genoux de Théano: Ma chère Théano, lui dis-je, obtenez-moi le pardon de ce que j'ai fait; dites à la divine Hermione qui je ſuis; quelles ſont mes infortunes; quels ſont mes vœux: cachez la mort de Spitamène; hâtez-vous de venir à notre camp, où mon ſalut & le ſoin de vos affaires me forcent maintenant de me rendre. J'étois baigné de larmes & agité comme la feuille, en diſant ces mots: je n'oſai me permettre qu'un regard déſeſpéré ſur mon Hermione, & je m'arrachai de ſa vue.

Parvenu au bas de la tour, aux portes de la ville, je me fis ouvrir par-tout avec mon habit d'Eſclave. Vous vîtes quel accueil ſévère me fit Alexandre. Vous

entendîtes mon père implorer le pardon de mon absence, & le Roi me donner l'ordre de partir au lever du jour avec le Prince Lisimachus, pour aller contre Ostène & Catène, complices de la révolte de Spitamène, mais à qui des raisons plus nobles avoient mis les armes à la main. O mon cher Lisimachus ! vous voyez maintenant si je pouvois être consolé, s'il suffisoit des soins généreux de votre amitié pour arrêter les larmes que je donnois à de si justes douleurs, & que des événemens si misérables me faisoient répandre sans cesse.

Vous tuâtes Catène ; Ostène fut pris : nous rejoignîmes l'armée ; je revenois chercher de la consolation dans l'amitié de mon cher Philotas. Philotas étoit mort, hélas ! tandis que je poursuivois un vain amour, j'avois perdu mon ami ; & c'étoit le même Alexandre qui m'assassinoit dans mes amours & dans mon amitié. Mon père eut pitié de mes chagrins ; il me prit un jour dans sa tente ; il écarta ma mère : Vous êtes, me dit-il, le plus coupable des enfans & des guerriers, si ce n'est pas l'amour qui vous a détaché de vos devoirs & de moi,

mon fils; & vous êtes le plus insensé & le plus à plaindre des mortels, si c'est l'amour. — Ah! mon père! je suis bien à plaindre, en effet, lui dis-je. — Malheureux Démétrius! il est donc vrai? me répondit mon père; qu'espères-tu d'un vain caprice? à quelle beauté as-tu fait le sacrifice de ta gloire & de ton bonheur? en est-il une qui ne se joue de toi?

Ce n'est point à ton âge qu'il faut suivre la beauté: à ton âge on se livre & l'on est perdu. Plus tard, c'est-elle qui se livreroit, & peut-être tu serois heureux. La femme n'étudie qu'un art qu'elle exerce dans ses beaux jours; c'est l'art de tromper: l'homme en doit étudier mille pour s'en garantir. La beauté la plus jeune est la plus perfide; la plus sage est la plus habile; la plus innocente est la moins sûre; la plus fière est la plus dégradée; la plus modeste est la plus hypocrite. Sous toutes sortes de caractères elle est toujours insensible, & se possede quand tous ses amans en sont

possédés;

poſſédés. La femme eſt l'éclair qui brille à tes yeux pour t'aveugler. C'eſt l'onde qui murmure à ton oreille pour t'engloutir ; c'eſt un monſtre qui t'attendrit pour s'abreuver de tes larmes, & dont le regard fait couler le plaiſir avec le poiſon dans tes veines. Tu as avalé le poiſon, Démétrius : qu'as-tu fait de cette beauté dont ta mère étoit ſi fière ? qu'as-tu fait de cet eſprit docile, de cette belle ame, de cet heureux caractère qui me faiſoient reſpecter de tous les pères jaloux de mon bonheur ? Le poiſon de l'amour a tout détruit : c'eſt le même poiſon qui détruiſit la joie de mon ami Parménion, & qui fit périr ſon fils ſous les haches des bourreaux.

Tu l'aimois ce fils : ton ami Philotas croyoit aimer une divinité ; ce n'étoit qu'une femme volage & cruelle. Elle dépoſa contre ſon amant en ſortant de ſes bras. Maintenant que Philotas eſt mort,

elle cherche une autre victime. Si cet exemple du malheur d'un ami ne te touche pas, celui de Spitamene doit te faire trembler. Spitamene fut un barbare ; mais quel nom donner à sa femme qui le tue, qui brûle d'une flamme adultère, & qui vient solliciter l'amour d'Alexandre avec la tête de son époux à la main ?

Je l'ai vue cette femme. Son front est celui de la pure innocence, son regard celui de l'ingénuité ; sa parole, celle de la timide vertu. Démétrius, si tu as horreur de l'hypocrisie, crains la beauté..... Je vous interrompis, ô mon père ! eh ! comment aurois-je pu vous laisser poursuivre, & dissimuler l'horreur que m'inspiroit votre prévention ? Je vous découvris mon ame ; je vous révélai le secret de mon absence ; je vous vis reculer au nom de la femme de Spitamene : ce que vous ajoutâtes combla mon désespoir. » Ce n'est » pas toi, me dites-vous, c'est Hermione

» qui assassina Spitamene par ta main sé-
» duite. Elle ne peut être innocente, puis-
» que c'est elle-même qui est venue pré-
» senter la tête de son époux en décla-
» rant son amour effronté ».

O mon fils ! dérobe ce secret fatal : l'univers partageroit son indignation entre une épouse adultère & son amant assassin. Je ne te pardonne qu'au prix de ton silence, & je ne souffrirai point qu'on dise : » le fils du vieil Antigonus est l'amant de » cette femme deshonorée à qui Alexan- » dre a dit devant tous ses Guerriers : » *Fuyez, femme adultère, & ne venez* » *point apprendre aux Macédoniens des* » *crimes qu'ils ignorent* ».

Hermione, Hermione, ô ciel ! as-tu pu l'entendre, cet outrage d'un superbe, indigne de ton amour ? O Démétrius ! où étois-tu ? Que cette épée dont tu servois alors le barbare eût été bien plus honorée

de punir son insolent mépris ! Qui ne jugera pas de l'horreur de ma situation, après ce discours de mon père ? Il est commun de voir des amans contrariés dans leurs desirs mutuels : il est ordinaire de voir un amant se désoler de l'hymen de sa maîtresse, ou pleurer sur sa sépulture : il est moins rare encore de verser des larmes sur une infidélité ; mais aimer un objet charmant & malheureux, sans en être aimé ; connoître son innocence, & le savoir chargé d'un forfait qu'on a commis soi-même ; penser que la plus douce des femmes porte ses pleurs, & traîne son opprobre parmi les villes, l'opprobre dû à celui qu'elle n'aime point, & amassé sur elle par celui dont elle n'est point aimée ; l'aimer, & se voir forcé d'en rougir, d'obéir à un père, de laisser subsister sa honte : c'étoit une peine que je ne pus long-tems supporter. Je ne rougis point, je n'obéis point, je ne

craignis rien, & je dis à tout le monde: » cette Hermione que vous blâmez eſt innocente. Mais je ne parlois qu'à des hommes farouches qui rioient de mes paroles. Hélas! qu'euſſent-ils donc fait, ſi je leur avois dit: *J'adore Hermione, & j'ai tué ſon époux.*

Je pris tous les hommes en haine: je ne vis plus de femmes ſans éprouver un attendriſſement douloureux. Je cachai mon amour comme s'il eût été un crime: je le nourris ſecrettement comme une vertu. Je perdis la mémoire du plaiſir; l'amour de la gloire s'éteignit dans mon cœur. J'ai vécu ſix mois dans cet état de noire triſteſſe, au milieu des villes, au milieu des camps, avec l'image d'Hermione pour toute compagnie; & c'eſt au bout de ce terme que l'infatiable deſtinée me la ramène, me la ramène pour me la ravir. Foudres éternels, écraſez-moi ſur l'heure, ſi mon Hermione doit

périr ; que ſes regards me voyent expirer ; & que les Dieux, une fois équitables pour elle, lui procurent la douceur de voir ſon meurtrier puni !

La jeune beauté, que le récit de Démétrius avoit attendrie, & qu'intéreſſoit une paſſion ſi généreuſe & ſi conſtante, fit alors entendre de foibles ſons auxquels chacun prêta l'oreille. « Vivez, » dit-elle, vivez, aimable Démétrius : » j'ignorois qu'un cœur ſi tendre prît une » telle part à mes infortunes. Eſpérez » une beauté dont le cœur ſenſible vous » conſole, & dont le nom vous honore » davantage. Vainement on me rendroit » à la vie : je retournerois chercher la » mort : j'ai renoncé à la lumière ; hé- » las ! je ne l'ai vue qu'avec douleur de- » puis ma naiſſance, & qu'avec honte » depuis long-tems..... J'aimois trop » bien pour être heureuſe....

» Image de mon Alexandre, pourſui-

» vit-elle : que me veux-tu ? Ne t'irrite » point, ombre sacrée. Pardonne ; ce » n'est pas moi qui tuai mon époux : ce » fut Théano qui lui coupa la tête, qui » conduisit vers-toi mes pas timides, & » qui te présenta la tête de Spitamène : » c'est moi qui t'aimois, Alexandre, moi » qui te le disois, moi que tu chassas de » ta présence, & qui ne mourus point de » ma honte & de ma douleur....

» C'est pour t'aimer, Alexandre, que » j'ai gardé la vie que tu déshonorois ; » que j'ai manqué de retraite & d'appui ; » que je me suis nourrie de mes larmes » & de racines des bois ; que j'ai passé » mes nuits sans sommeil, & tous mes » jours sans autre douceur que celle de » penser à toi. Tu n'es plus, ô mon hé- » ros ! ô l'honneur du monde ! ô l'unique » soutien de ma triste existence ! Tu ver- » ras, enfin, comme j'ai voulu te suivre » dans ta tombe ; comme je fus inno-

» cente ; comme tu fus aimé de ce cœur » que tu n'as pas connu : ingrat, ingrat ! » pourquoi ne l'as-tu pas connu » ?

Démétrius ne put s'empêcher de l'interrompre, & de lui dire au milieu de ses sanglots : Hermione, Hermione ! pourquoi ne m'avez-vous pas connu vous-même ? — Je vous rends grace, reprit-elle : oui, jeune guerrier, je vous bénis pour le coup que je cherchois sous l'armure d'un soldat. Laissez-moi maintenant mourir,... mourir sans emporter le regret de troubler votre vie. — Mourir ! Hermione, reprit l'amant désespéré : non, non, vous ne m'abandonnerez point : je veux le fruit de mon crime, puisque je l'ai commis. Vous vivrez pour moi, ma chère Hermione : ah ! mon tendre cœur vaut bien celui d'Alexandre.

Il se mit à deux genoux aux pieds du lit d'Hermione : il voulut y passer toute la nuit dans cette attitude, lisant son es-

poir dans chaque regard, écoutant son oracle dans chaque soupir. Les ardeurs de la fièvre mortelle avoient ranimé les vives couleurs du teint d'Hermione : il les faisoit voir avec des transports d'une joie naïve, comme le signe du salut qu'il attendoit.

Antigonus, Oroondate, & d'autres guerriers veillèrent avec lui autour de l'infortunée, & révérèrent ces derniers momens de l'objet qu'ils avoient mépriſé. Vers le milieu de la nuit, on vit les paupières d'Hermione s'abaiſſer & ſes lèvres s'ouvrir. Démétrius crut qu'elles s'ouvroient pour donner paſſage à ſon dernier ſoupir. Il ſe jetta ſur ces lèvres adorées pour le recueillir dans les ſiennes. Les Dieux ont-ils placé quelque puiſſance miraculeuſe dans les lèvres d'un amant? Démétrius rendit à celles d'Hermione la chaleur & la couleur qui les avoit abandonnées. Il fit rouvrir deux beaux yeux qui le regardèrent languiſſamment, &

renaître une voix touchante qui lui dit : *Démétrius, respectez ma mort, ou respectez du moins mon amour.*

Hermione revit encore l'aurore : mais elle ne revit plus le soleil : des sanglots annoncèrent sa fatale agonie : les levres, les cris, les secours empressés, l'affreux désespoir du tendre amant demeurèrent sans vertu : la belle tête d'Hermione s'inclina par un mouvement subit : elle ouvrit les bras au jeune guerrier, & son dernier souffle s'échappa comme un doux gémissement.

Le premier soin d'Antigonus fut de prendre son fils dans ses bras, craignant les effets de son désespoir : hélas ! il ne prit qu'un corps insensible. Tandis qu'on le transportoit loin de ce lieu funeste, le sensible Oroondate fit élever un drapeau de deuil sur sa tente, & soigna les tristes apprêts des funérailles de la beauté.

La fin de Cassandre au prochain Volume.

TABLE

DU II VOLUME D'OCTOBRE.

Histoire de Lisimachus ; *page* 2
Histoire de Talestris, 47
Histoire de Bérénice, 99
Histoire de Cassandre, 114
Histoire de Roxane, 129
Histoire de Démétrius & d'Hermione, 164

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume du mois d'Octobre de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 31 Septembre 1780.

DE SANCY.

De l'Impr. de P. Fr. GUEFFIER, rue de la Harpe.

Author

209709

LF.C.
B582u

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 85-86.

DATE. | NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU